6
N

Palat. LX1 (1)62

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME QUATORZIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1790.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
ÉLOGE
DE
BLAISE PASCAL.

BLAISE PASCAL naquit à Clermont, en Auvergne, le 9 juin 1623, d'Etienne Paſcal, premier Préſident de la Cour des Aides, & d'Antoinette Begon.

Etienne Paſcal étoit fort habile en géométrie, & ſavoit ſur la phyſique tout ce qu'on pouvoit ſavoir de ſon tems. Il ne voulut pas aban-

donner à des mains étrangères le ſoin de l'éducation de ſon fils. Cette négligence ſi commune ſuppoſe, dans un père, bien de l'indifférence, ou bien de la modeſtie; mais elle eſt moins nuiſible que l'on ne croit communément. Il eſt probable qu'un homme capable de confier à d'autres le ſoin d'élever ſon fils, ne l'auroit pas mieux élevé qu'un étranger. Le jeune Paſcal montra dès ſon enfance les diſpoſitions les plus heureuſes, & ſon père croyant qu'il ſeroit plus utile à ſon pays, en formant un grand homme, qu'en exerçant une charge, vint à Paris, & y vécut dans la retraite juſqu'en 1638, uniquement occupé de l'éducation de ſon fils,

& des nouvelles découvertes de la géométrie qu'il cultivoit en ſilence, ſans même prétendre à la gloire. Lié avec Fermat & Roberval, il s'unit quelquefois avec eux pour combattre Deſcartes; mais reſpectant un grand homme perſécuté, il ne voulut point mêler ſa voix à celle de Voétius & de ces écrivains maintenant oubliés ou mépriſés, mais alors écoutés & dangereux, qui ne pardonnoient pas à Deſcartes le bien que ſa philoſophie devoit faire aux hommes. Etienne Paſcal, après avoir combattu Deſcartes avec honnêteté, voulut devenir ſon ami; & il le fut juſqu'à la mort de ce grand homme.

Quoiqu'Etienne Paſcal eût en-

tièrement renoncé aux affaires, il fut obligé de quitter Paris en 1638. Un de ſes amis s'étoit vu forcé de s'oppoſer au cardinal de Richelieu, alors tout-puiſſant, & qui ſavoit également violer les formes, ou les faire ſervir à ſa vengeance. Cette réſiſtance de l'ami de Paſcal fut regardée comme un crime, & punie par la priſon. Paſcal n'abandonna point un ami malheureux, il oſa même atteſter publiquement ſon innocence ; il réfuta la baſſe calomnie qui cherche toujours des crimes à ceux qui ſont opprimés. Il alla enfin juſqu'à défendre ceux qui avoient eu le même courage que ſon ami, & qu'on appeloit ſes complices. La conduite de Paſcal

fut préſentée au chancelier Séguier, comme un attentat contre l'autorité : car le mérite modeſte & obſcur a encore des ennemis ; & Paſcal ſachant que le plus sûr moyen de ſuſpendre l'activité de la haine, eſt de ſouſtraire à ſes regards l'objet qui l'excite, ſe retira à la campagne. Il n'y fut pas long-tems : les vices de Richelieu n'étoient pas ſans un mêlange de grandeur. Souvent petit & cruel dans les tracaſſeries de la cour & dans ſes vengeances particulières, il avoit de la hauteur & de la nobleſſe dans les affaires publiques.

Il ne vit dans Paſcal qu'un homme courageux, mais honnête & ſimple, dont il n'avoit rien à crain-

dre, ni pour ſa vanité, ni pour ſa place. Il le rappela à Paris, & l'Intendance de Rouen fut le dédommagement de ſon abſence volontaire, & la récompenſe de ſes vertus.

Son fils avoit alors retiré de ſon ſéjour dans la capitale tous les avantages que le père en avoit eſpérés; & d'ailleurs une ville qui avoit produit le grand Corneille ne pouvoit être regardée comme étrangère aux arts.

Le jeune Paſcal étoit déjà célèbre; ſon père n'avoit pas cru qu'il pût être utile de ſurcharger la tête d'un enfant de mots auxquels il ne peut attacher que des idées fauſſes ou incomplettes. Il avoit retardé juſqu'à douze ans le moment de

commencer l'étude des langues : celle des ſciences exactes, pour leſquelles ſon fils avoit une eſpèce d'inſtinct, fut renvoyée à une époque encore plus reculée. Etienne Paſcal avoit éprouvé avec quel empire ces ſciences s'emparent de l'eſprit ; quelle fâcheuſe incertitude elles font appercevoir dans toutes les autres, & il craignit que ſi ſon fils s'y livroit trop tôt, il n'eût plus dans la ſuite que du dégoût pour l'étude des langues anciennes, dont la connoiſſance approfondie étoit alors regardée comme néceſſaire. Ainſi, juſqu'à douze ans, on n'avoit preſque rien appris au jeune Paſcal ; & de tous les enfans célèbres, le ſeul peut-être qui l'ait été

à juſte titre, a reçu une éducation tardive, ou plutôt n'en a point eu d'autre que ſon génie.

Etienne Paſcal avoit écarté de ſon fils tous les livres de géométrie. Ce jeune homme ne connoiſſoit que le nom de cette ſcience, & l'eſpèce de paſſion qu'avoient pour elle ſon père & les ſavans, parmi leſquels il étoit élevé. Son père cédant quelquefois à ſes importunités, lui avoit donné quelques notions générales; mais on ſe réſervoit à lui en apprendre davantage *quand il en ſeroit digne*. Toute l'ambition des enfans eſt de devenir hommes. Ils ne voient dans les hommes que la ſupériorité de leurs forces; & ils ne peuvent ſavoir

combien les préjugés & les passions rendent si souvent les hommes plus foibles & plus malheureux que des enfans.

Pour Pascal, devenir homme, c'étoit devenir géomètre. Tous les momens où il étoit libre étoient employés à tâcher de deviner cette science des hommes, dont on lui faisoit un mystère, il cherchoit à imiter ces lignes & ces figures qu'il n'avoit fait qu'entrevoir. Son père le surprit dans ce travail, & vit avec étonnement que la figure que traçoit son fils servoit à démontrer la trente-deuxième proposition d'Euclide. Cet événement a été rapporté par Madame Perrier, sœur de Pascal. Elle a joint à son récit des

circonſtances qui l'ont fait révoquer en doute. Mais ſi on examine le fait en lui-même, ſi on ſonge qu'il eſt moins queſtion ici d'une démonſtration rigoureuſe que d'une ſimple obſervation faite ſur les figures que Paſcal avoit conſtruites, on verra qu'il n'y a plus de prodige.

Qu'on juge des ſentimens que dut éprouver à cette vue un père ſenſible, qui préféroit les mathématiques à toutes les autres ſciences, & qui voyoit le ſeul objet de ſes ſoins donner une preuve ſi certaine de ſa paſſion pour les ſciences de combinaiſon, & d'une ſagacité ſingulière. Dès ce moment l'étude des mathématiques lui fut permiſe,

& il y fit des progrès ſi rapides, que quatre ans après il compoſa un traité des ſections coniques aſſez ſupérieur à ſon âge, pour qu'on crût cet ouvrage digne de la curioſité de Deſcartes. On mandoit à cet homme illuſtre que pluſieurs propoſitions étoient mieux démontrées que dans Apollonius. Deſcartes qui prétendoit, avec raiſon, que de nouvelles queſtions demandoient une analyſe nouvelle, & qui auroit voulu hâter la révolution qu'elle devoit opérer, vit, avec peine, qu'on attachoit en France quelque prix au mérite d'avoir démontré, avec un peu plus d'élégance, ce qu'Apollonius avoit découvert quinze ſiècles aupara-

vant. D'ailleurs le traité des ſections coniques pouvoit n'être qu'une compilation que le jeune Géomètre auroit faite des leçons de ſon père & de M. Deſargues, & c'eſt ainſi qu'en jugea Deſcartes. Il s'obſtina à le regarder comme un ouvrage des maîtres de Paſcal, où il lui étoit impoſſible de diſtinguer ce qui appartenoit à leur écolier.

Paſcal étoit alors à Rouen, où bientôt il ſe montra digne de ſa réputation par une invention brillante, & ce n'étoit plus l'ouvrage d'un enfant qui donne des eſpérances. A dix-neuf ans, il conçut l'idée d'une machine arithmétique, & la fit exécuter.

Paſcal avoit éprouvé dès l'âge

de dix-huit ans les premières atteintes de ces maux, qui le conduisirent au tombeau après plus de vingt ans de souffrance. Il disoit que depuis dix-neuf ans il n'avoit passé aucun jour sans souffrir. Cependant son goût pour les sciences étoit toujours le même; & jusqu'à vingt-cinq ans, ou environ, il y consacra tous les momens de relâche que ses douleurs lui laissoient. Ce fut dans ces intervalles qu'il fit ses expériences célèbres sur la pesanteur de l'air. Elles furent l'occasion de son Traité sur l'équilibre des liqueurs; & c'est le premier ouvrage *François* où cette science ait été appuyée sur des principes solides.

Ces recherches ſur les fluides furent les derniers efforts de ce génie, à qui la nature n'avoit refuſé que des organes proportionnés à ſa force; ramené ſans ceſſe à lui-même par la douleur, l'étude de l'homme fut la ſeule à laquelle ſon eſprit, abſorbé par la mélancolie, put alors ſe livrer. Cette mélancolie avoit encore été augmentée par un accident ſingulier. Paſcal étoit allé ſe promener à quatre chevaux, & ſans poſtillon, comme c'étoit alors l'uſage. En paſſant ſur le pont de Neuilli, qui n'avoit pas de garde-fou, les deux premiers chevaux ſe précipitèrent. Déjà ils entraînoient la voiture dans la Seine; mais heureuſement les traits rom-

pirent, & Paſcal fut ſauvé. Son imagination, qui conſervoit fortement les impreſſions qu'elle avoit une fois reçues, fut troublée le reſte de ſa vie par des terreurs involontaires. On dit que ſouvent il croyoit voir un précipice ouvert à côté de lui. Paſcal ne pouvant, ni chercher des reſſources dans les ſciences, ni trouver de repos en lui-même, il n'eut plus d'eſpoir qu'en la religion. Jamais il n'avoit ceſſé de l'aimer; & elle fut, dans ſes infirmités, ſa conſolation & ſon appui.

L'égliſe de France étoit alors diviſée en deux partis. L'un avoit pour chefs les jéſuites, & l'autre les hommes de France les plus ſa-

vans. Le premier étoit tout-puiſſant : l'autre étoit opprimé. C'étoit celui que Paſcal devoit préférer ; les chefs de ce parti affectoient de mépriſer les ſciences humaines, tandis qu'ils étoient avides de paſſer pour y exceller. Paſcal y renonce de bonne foi : mais comme il falloit toujours à ce génie ardent & profond de grands objets & des routes nouvelles, il ſe propoſa d'établir la vérité de la religion, & de l'appuyer ſur une connoiſſance plus approfondie de la nature humaine. Ce projet, qu'il ſuivit tout le reſte de ſa vie, ne fut interrompu que par quelques diſtractions & nous leur devons des ouvrages de genres bien différens, les *Pro-*

vinciales, *le Triangle arithmétique* & le *Traité de la roulette*.

Paſcal, tourmenté par une longue inſomnie, ſe permit d'abréger l'ennui de ſes veilles, en méditant ſur la théorie des cycloïdes. C'eſt l'excuſe que ſa ſœur donne à cette violation du vœu qu'il avoit fait de renoncer aux occupations profanes. Baillet prête à ce travail un motif plus religieux. On croyoit alors en France que l'étude des ſciences naturelles & des mathématiques, ſur-tout, menoit à l'incrédulité ; c'étoit principalement aux géometres & aux phyſiciens, à ces hommes qui doivent être les plus difficiles en preuves, que Paſcal avoit deſtiné ſon ouvrage ; & il

vouloit les prévenir d'avance en ſa faveur, & leur montrer que celui qui avoit entrepris de les éclairer ſur la foi, auroit pu les inſtruire, même ſur les objets de leurs occupations.

Paſcal ne ſurvécut que trois ans à l'impreſſion du traité de *la roulette*. Il y avoit vingt ans que la vie n'étoit pour lui qu'un ſupplice; on trouva, ſur des feuilles volantes, le peu qu'il avoit pu ramaſſer des matériaux de ſon grand ouvrage, quelques penſées ſur la méthode géométrique, & des notes informes qui paroiſſoient avoir été faites dans le tems de la compoſition des *Provinciales*. Il y a dans ces notes une penſée d'une vérité

frappante, à l'occaſion de cette perſécution qui, ſuſcitée par les jéſuites contre les ſolitaires de Port-Royal, attira à ſes auteurs la haine de tous ceux qui cultivent les lettres, de ces hommes, chez qui les générations futures vont apprendre ce qu'elles doivent penſer, & qui par-là deviennent bientôt les maîtres de l'opinion. *Ils ſont bien peu politiques en perſécutant Port-Royal*, dit Paſcal; *chacun des ſolitaires, une fois diſperſés, oſera dire ce que la crainte de cauſer la ruine de Port-Royal l'obligeoit de diſſimuler.*

Que ceux qui ſe croient intéreſſés à mettre des bornes à la liberté de penſer, apprennent de cette réflexion,

que le ſeul moyen qui leur puiſſe réuſſir eſt de protéger les ſociétés ſavantes, & de laiſſer à ces ſociétés aſſez de liberté, pour que ceux de qui le génie eſt à craindre puiſſent deſirer d'y occuper une place.

Nous nous arrêterons peu aux penſées ſur la méthode de démontrer ſelon Paſcal, que hors de la géométrie, il n'y a point *de véritables démonſtrations*. En cherchant ce qui donne à la géométrie cet avantage, on voit qu'elle n'emploie aucun terme qu'elle ne l'ait défini, que jamais le ſens de ce terme ne varie, & qu'ainſi on peut, dans chaque propoſition, en ſubſtituant à chaque terme ſa définition, parvenir à des propoſitions évidentes

par elles-mêmes, & à des notions ſimples, qu'il ne faut plus, ni prouver, ni définir. Sans cela on tomberoit dans une fauſſe ſubtilité, qui deviendroit une nouvelle ſource d'erreurs. Cette méthode eſt applicable aux ſciences même de faits; parce qu'alors une propriété donnée par l'expérience, ou un fait obſervé, y tient lieu des notions ſimples, des propoſitions évidentes par elles-mêmes qui ne doivent plus être ni définies ni prouvées.

Si l'application de cette méthode eſt facile dans preſque toutes les ſciences naturelles, elle devient difficile dans les ſciences morales, parce que la plupart des termes de celles-ci ſont employés dans

l'uſage ordinaire avec un ſens vague & confus; & qu'il faut, après en avoir fixé le ſens, veiller toujours à ce qu'il n'arrive jamais de les employer dans le ſens vulgaire. Mais il eſt tems de venir à ce qui a mérité à Paſcal le nom de philoſophe, & augmenté encore la réputation de l'écrivain des *Provinciales*, c'eſt-à-dire à ſes *Penſées ſur l'homme*. Paſcal croyoit que les preuves de l'exiſtence de Dieu, tirées des conſidérations métaphyſiques, ne donnent de l'être-ſuprême qu'une connoiſſance inutile à la morale. Il croyoit que les preuves qu'on déduit de l'ordre du monde, quelqu'impoſantes qu'elles ſoient par elles-mêmes, quelque force

qu'elles aient ſur les bons eſprits, ne ſont pas ſuffiſantes contre des athées endurcis, qui peuvent oppoſer avec quelque avantage, & le déſordre apparent du monde & ces phénomènes, dont l'ordre ou le déſordre nous échappe, & dont le nombre eſt immenſe, eu égard au petit nombre d'objets dans leſquels l'ordre a pu nous frapper. Paſcal ne ſe flattoit pas de pouvoir réſoudre ces difficultés; & l'eût-il pu : il ne s'en fût pas occupé : ce n'auroit été que livrer aux diſputes des gens inſtruits & des philoſophes, une vérité dont la croyance eſt néceſſaire à tous les hommes. Il crut donc qu'il falloit chercher des preuves d'un

autre genre, & il penſoit de même ſur les preuves hiſtoriques de la religion chrétienne. Il reſtoit toujours, ſelon lui, des objections aſſez fortes pour rendre impoſſible la conviction de tout homme dont le cœur ne ſentiroit pas qu'il a beſoin d'un Dieu.

C'eſt dans la connoiſſance de l'homme qu'on doit trouver ces preuves palpables, & qui doivent parler au cœur de tous les hommes. Paſcal s'étoit ſouvent plaint, dans ſes profondes ſpéculations géométriques, de ne pouvoir faire partager à perſonne l'intérêt qu'elles lui inſpiroient. Quand il ſe mit à étudier l'homme, il trouva qu'il y avoit encore plus de gens qui étudioient

étudioient la géométrie, qu'il n'y en avoit qui s'étudioient eux-mêmes. Il fut aisé à Pascal de prouver combien l'homme est foible & corrompu ; peut-être il eût été plus philosophique de chercher comment il l'est devenu, puisque c'est le seul moyen d'apprendre ce qui pourroit le corriger. Mais Pascal attendoit tout de la religion, & il ne vouloit que bien convaincre les hommes de leur foiblesse, & sur-tout la leur faire fortement sentir. Selon Pascal, l'homme est tellement soumis à l'empire de l'habitude, que ce qu'on nomme nature, n'est peut-être *qu'une première coutume.*

L'homme est foible & vain à la fois, parce que sa foiblesse lui

faiſant éprouver à chaque inſtant le beſoin qu'il a des autres, il veut leur donner une opinion de ſa force: toutes les folies, toutes les inconſéquences qu'on lui reproche, ſont les conſéquences néceſſaires de ſa foibleſſe ou de ſa vanité : les marques extérieures de reſpect ſont toujours, en dernier reſſort, un hommage que la foibleſſe rend à la force, ou réelle ou imaginaire; & moins elle eſt réelle, plus elle attache de prix aux marques extérieures, plus elle ſe diſtingue par des ornemens ou des cérémonies. Ainſi *les magiſtrats de juſtice*, *les médecins*, les docteurs, qui doivent la vénération publique, non à leurs *connoiſſances* réelles, mais à *l'opinion*

qu'on en a ; ainſi toutes les puiſſances qui ne doivent qu'aux erreurs de l'imagination l'idée qu'on a de leurs forces, ſont jalouſes à l'excès de leurs étiquettes & de leurs ornemens; tandis que la *milice* les dédaigne, parce qu'elle ſent combien ſa force eſt réelle.

Ces penſées n'ont pas été toutes imprimées. Les amis de Paſcal en ont fait un choix dirigé malheureuſement par les vues étroites de l'eſprit de parti. Il ſeroit à deſirer qu'on en fît une nouvelle édition, où l'on imprimeroit pluſieurs de ces penſées qui ont été ſupprimées, ſoit par une fauſſe délicateſſe pour la mémoire de Paſcal, ſoit par politique; mais il faudroit en re-

trancher un plus grand nombre, que les dévots éditeurs ont publiées, tout indignes qu'elles ſont de Paſcal.

La nature de l'ouvrage que Paſcal méditoit, la réputation de ſainteté unie à celle du génie, l'adoration d'un parti, les clameurs de l'autre, tout inſpira pour ces penſées une ſorte de culte; & lorſqu'un homme célèbre, rival digne de Paſcal, comme philoſophe & comme écrivain, & auſſi grand poëte que Paſcal avoit été grand géomètre, oſa attaquer quelques-unes des penſées, & avoir preſque toujours raiſon, on regarda cette entrepriſe comme un ſacrilège. Il faut pourtant oſer le dire: quoiqu'en géné-

ral, le tableau que Paſcal a fait de l'homme ſoit auſſi vrai qu'il eſt fortement tracé, cependant, dans ces penſées jettées au haſard & que Paſcal devoit revoir, il lui en eſt échappé beaucoup de fauſſes. D'ailleurs, ſi Paſcal a toujours raiſon lorſqu'il peint la corruption des hommes, il ceſſe de l'avoir lorſqu'il regarde cette corruption comme générale, & ſur-tout comme naturelle & incurable. Des philoſophes plus doux, peut-être plus raiſonnables, ne voient dans l'homme qu'un être foible & ſenſible, plutôt bon que méchant; puiſque les maux d'autrui ſont des maux pour lui, lorſqu'il eſt ſans paſſion & ſans intérêt. De longues erreurs

l'ont abruti & corrompu ; les maux qu'elles ont accumulés ſur lui, l'ont rendu méchant ; mais on ne doit pas déſeſpérer trop tôt de lui rendre, en l'éclairant, le courage de devenir plus ſage & plus heureux.

Nous avons une vie de Paſcal écrite par ſa ſœur : on y chercheroit en vain les mots profonds ou fins qui devoient échapper ſouvent à l'auteur des *Provinciales* & des *Penſées* ; on y trouve encore moins le caractère de cet homme illuſtre ; cette vie eſt l'ouvrage d'une dévote janſéniſte, plus occupée de prouver que ſon frère étoit un ſaint, que de faire connoître un grand homme.

Il paroît qu'il étoit peu ſenſible ;

du moins ſa ſœur admire ce parfait détachement de tout lien profane, qui rendoit ſon frère indifférent aux ſoins qu'elle lui prodiguoit pendant ſa longue & cruelle maladie. Il ne pleura point la mort de ſa ſœur, religieuſe de Port-Royal, qui avoit terminé une vie ſainte par une fin digne de ſa vie. On a de lui une lettre de conſolation ſur la mort de ſon père, adreſſée ſans doute à quelqu'une de ſes ſœurs; & cette lettre eſt plutôt un ſermon, que l'épanchement d'une ame abattue par une perte ſi grande & ſi irréparable. On eſt ſi étonné, en liſant cette lettre, que, ſur un ſujet qui lui offroit tant de réflexions touchantes ou profondes,

Paſcal ait pu trouver tant d'idées myſtiques, qu'il aſſure modeſtement être bien ſupérieures à tout ce que Sénèque ou Epictète ont dit ſur la mort.

Cependant un héros ou un philoſophe, dans le malheur, peuvent lire Sénèque avec fruit : & Paſcal ne peut apprendre à mourir qu'à des religieuſes.

Paſcal étoit bien éloigné de cette haine pour la vérité, qu'il reprochoit ſi fortement à la vanité & à la foibleſſe humaine. Il ſouffroit ſans peine qu'on l'avertît de ſes défauts & de ſes fautes ; douceur, au reſte, qui n'eſt jamais bien méritoire dans ceux qui ont de petits défauts & de grandes qualités.

C'eſt à lui que les janſéniſtes ont dû l'uſage de ne jamais parler de ſoi qu'à la troiſième perſonne, & de ſubſtituer par-tout, *l'on* au *moi*; comme s'il n'y avoit pas bien plus de véritable modeſtie à parler de ſoi avec ſimplicité, qu'à chercher des tournures pour avoir l'air de n'en point parler. C'étoit ſur-tout à la vanité des auteurs que Paſcal impoſoit cette loi; il ne pouvoit ſouffrir qu'on dît *mon diſcours*, *mon livre*; & il diſoit aſſez plaiſamment à ce ſujet : *que ne diſent-ils notre diſcours*, *notre livre*, *vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur?* Il portoit dans ſon cœur le ſentiment de l'égalité primitive de tous les hommes aux

yeux de la nature & de la religion. Il ne pouvoit ſe réſoudre à exiger de ſes domeſtiques ces ſervices qui ſemblent dégrader l'homme, quand c'eſt la vanité qui les exige, & non la foibleſſe qui les demande. Il ne vouloit pas employer en ſuperfluités un bien auquel les pauvres privés du néceſſaire avoient ſelon lui un droit plus ſacré que celui de la propriété. Telle fut, à la fin de ſa vie, la ſource de cette fantaiſie reſpectable d'avoir dans ſon appartement un pauvre à qui il eût voulu qu'on rendît les mêmes ſoins qu'à lui-même (*a*). Peu de

(*a*) Madame Perrier prétend que le projet de Paſcal, s'il avoit pu guérir, étoit de ſe

jours avant ſa mort, l'enfant d'un homme qu'il logeoit chez lui par humanité, fut attaqué de la petite

---

conſacrer tout entier au ſervice des pauvres. Il eſt douteux que Paſcal eût été un bon garde malade; & il ne l'eſt pas qu'il eût pu faire de ſa vie un uſage plus utile à l'humanité. Les ſcieurs de pierre ſont plus néceſſaires que les architectes; mais ce n'eſt pas une raiſon pour que Vitruve paſſe ſa vie à ſcier des pierres.

La véritable vertu conſiſte à faire, de toutes ſes facultés, l'emploi dont il réſultera le plus de bien pour les hommes. Il eſt des vertus pour tous les degrés d'eſprits, comme il en eſt pour tous les états. La vertu d'un homme de génie ne doit pas plus être celle d'une ſœur d'hôpital, que la vertu d'un Roi ne doit être la vertu d'un moine; & T.... ſe fût rendu auſſi coupable en refuſant

vérole. Il falloit que l'un ou l'autre fût tranſporté, parce que Paſcal avoit beſoin du ſecours de ſa ſœur, qui eût craint pour ſes enfans la contagion de la petite vérole. Une opinion bien ou mal fondée faiſoit regarder ce tranſport comme dangereux pour l'enfant; Paſcal voulut donc avoir la préférence, & il ſortit de chez lui, quoique malade lui-même & épuiſé par de longues douleurs. Il jugea, entre cet enfant & lui, comme un homme qui ne voyoit pas de différence entre des hommes tous enfans d'un même père.

---

d'adminiſtrer un grand Empire, que tant d'autres ont pu l'être en ne refuſant pas.

Le caractère naturellement vif & impatient de Paſcal avoit été aigri par la douleur & par une mélancolie qui altéroit même ſa raiſon. Mais ces écarts étoient courts, & il ſe hâtoit de les réparer par ſon repentir & ſes excuſes. Les derniers mois de ſa vie furent remplis de ſouffrances, auxquelles on ne peut comparer que la réſignation avec laquelle il les ſupporta. Il y ſuccomba le 19 août 1662, âgé de trente-neuf ans deux mois.

Paſcal non-ſeulement croyoit les dogmes avec ſoumiſſion, mais il pratiquoit la morale chrétienne juſqu'au ſcrupule. Il s'accabloit de mortifications, de macérations même, comme ſi la nature ne lui avoit

pas donné des maux assez cruels. Il portoit une ceinture de fer, dont il s'enfonçoit les pointes dans la chair, lorsqu'il ne pouvoit se défendre de quelques mouvemens d'orgueil, seul péché qu'il pût commettre; sa chasteté n'étoit, ni celle d'un homme que l'habitude de méditer sur de grands objets éloigne des idées voluptueuses, ni celle à laquelle ses douleurs & sa foiblesse l'avoient condamné; mais cette chasteté qu'un mot effarouche, qu'une seule pensée inquiète, & qui est aux yeux du monde une petitesse plutôt qu'une vertu. Voilà ce qu'on a répondu souvent à ceux qui osent parler avec mépris de la foi ou des vertus qu'elle enseigne,

& qui ne ſont pas celles de la nature. Mais la longue mélancolie de Paſcal ôte à cette réponſe un peu de ſa force; & d'ailleurs il n'y a rien d'extraordinaire, d'abſurde, même dans les opinions ou dans la conduite, qu'on ne trouvât à juſtifier par l'exemple de quelques grands hommes.

La réputation de Paſcal, après ſa mort, fut ſi grande, le nom impoſant de défenſeur de la religion contre les incrédules, fut répété avec tant d'avantage, les gens de lettres, françois ou étrangers, ſe réunirent pour l'admirer d'une voix ſi unanime, que les jéſuites mêmes furent en quelque ſorte forcés de reſpecter ſa mémoire.

Maintenant qu'ils ne ſont plus, que le parti janſéniſte, ſoutenu par quelques hommes de mérite, que les jéſuites avoient eu la mal-adreſſe de ſe rendre contraires, va être anéanti avec eux ; le nom de Paſcal ſurvivra ſeul à ces querelles, parce que, de tous ceux qu'elles ont agités, lui ſeul a eu un véritable génie, & qu'elles n'ont pu l'abſorber tout entier. Les *Provinciales* & ſes *Penſées* l'ont placé au rang des hommes éloquens & des grands écrivains : ſon nom, lié avec la découverte de la peſanteur de l'air, tiendra toujours une place honorable dans l'hiſtoire de la phyſique, & ſon traité *de la Roulette* ſera regardé comme un monument impoſant de la force de l'eſprit humain.

PENSÉES DE PASCAL.

ARTICLE PREMIER.

De la néceſſité de s'occuper des preuves de l'exiſtence d'une vie future.

I.

QUE ceux qui combattent la religion apprennent au moins quelle elle eſt, avant que de la combattre. Si cette religion ſe vantoit d'avoir une vue claire de Dieu, & de le poſſéder à découvert & ſans voile, ce ſeroit la combattre que de dire, qu'on ne voit rien dans le monde qui le montre avec cette évidence. Mais puiſqu'elle dit au contraire, que les hommes ſont

dans les ténèbres & dans l'éloignement de Dieu, qu'il s'eſt caché à leur connoiſſance, & que c'eſt même le nom qu'il ſe donne dans les écritures, *Deus abſconditus*; & enfin ſi elle travaille également à établir ces deux choſes, que Dieu a mis des marques ſenſibles dans l'égliſe pour ſe faire reconnoître à ceux qui le chercheroient ſincérement; & qu'il les a couvertes néanmoins de telle ſorte, qu'il ne ſera apperçu que de ceux qui le cherchent de tout leur cœur, quel avantage peuvent-ils tirer, lorſque dans la négligence où ils ſont profeſſion d'être, de chercher la vérité, ils crient que rien ne la leur montre; puiſque cette obſcurité, où ils ſont,

& qu'ils objectent à l'égliſe, ne fait qu'établir une des choſes qu'elle ſoutient ſans toucher à l'autre, & confirme ſa doctrine bien loin de la ruiner.

Il faudroit pour la combattre qu'ils criaſſent qu'ils ont fait tous leurs efforts pour la chercher partout, & même dans ce que l'égliſe propoſe pour s'en inſtruire, mais ſans aucune ſatisfaction. S'ils parloient de la ſorte, ils combattroient à la vérité, une de ſes prétentions. Mais j'eſpère montrer ici qu'il n'y a point de perſonne raiſonnable, qui puiſſe parler de la ſorte, & j'oſe même dire, que jamais perſonne ne l'a fait. On ſait aſſez de quelle manière agiſſent ceux qui ſont dans

cet eſprit. Ils croient avoir fait de grands efforts pour s'inſtruire, lorſqu'ils ont employé quelques heures à la lecture de l'écriture, & qu'ils ont interrogé quelque eccléſiaſtique ſur les vérités de la foi. Après cela, ils ſe vantent d'avoir cherché, ſans ſuccès, dans les livres & parmi les hommes. Mais en vérité, je ne puis m'empêcher de leur dire ce que *j'ai dit ſouvent*, que cette négligence n'eſt pas ſupportable; il ne s'agit pas ici de l'intérêt léger de quelque perſonne étrangère; il s'agit de nous-mêmes & de notre tout.

L'immortalité de l'ame eſt une choſe qui nous importe ſi fort, & qui nous touche ſi profondément,

qu'il faut avoir perdu tout ſentiment pour être dans l'indifférence de ſavoir ce qui en eſt. Toutes nos actions & toutes nos penſées doivent prendre des routes ſi différentes, ſelon qu'il y aura des biens éternels à eſpérer, ou non, qu'il eſt impoſſible de faire une démarche avec ſens & jugement, qu'en la réglant par la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet.

Ainſi, notre premier intérêt, & notre premier devoir, eſt de nous éclaircir ſur ce ſujet, d'où dépend toute notre conduite, & c'eſt pourquoi, parmi ceux qui n'en ſont pas perſuadés, je fais une extrême différence entre ceux qui travaillent de toute leurs forces à s'en inſ-

truire, & ceux qui vivent ſans s'en mettre en peine & ſans y penſer.

Je ne puis avoir que de la compaſſion pour ceux qui gémiſſent ſincérement dans ce doute, qui le regardent comme le dernier des malheurs, & qui, n'épargnant rien pour en ſortir, font de cette recherche leur principale & leur plus ſérieuſe occupation. Mais pour ceux qui paſſent leur vie ſans penſer à cette dernière fin de la vie, & qui, par cette ſeule raiſon, qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes des lumières qui les perſuadent, négligent d'en chercher ailleurs, & d'examiner à fond ſi cette opinion eſt de celles que le peuple reçoit par une ſimplicité crédule, ou de

celles, qui, quoiqu'obſcures d'elles-mêmes, ont néanmoins un fondement très-ſolide; je les conſidère d'une manière toute différente. Cette négligence en une affaire où il s'agit d'eux-mêmes, de leur éternité, de leur tout, m'irrite plus qu'elle ne m'attendrit; elle m'étonne & m'épouvante; c'eſt un monſtre pour moi. Je ne dis pas ceci par le zèle pieux d'une dévotion ſpirituelle; je prétends, au contraire, que l'amour-propre, que l'intérêt humain, que la plus ſimple lumière de la raiſon nous doit donner ces ſentimens. Il ne faut voir pour cela que ce que voient les perſonnes les moins éclairées.

• Il ne faut pas avoir l'ame fort

élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici de ſatisfaction véritable & ſolide; que tous nos plaiſirs ne ſont que vanité; que nos maux ſont infinis, & qu'enfin la mort, qui nous menace à chaque inſtant, nous doit mettre dans peu d'années, & peut-être en peu de jours, dans un état éternel de bonheur, ou de malheur, ou d'anéantiſſement. Entre nous, le ciel & l'enfer, ou le néant, il n'y a donc que la vie qui eſt la choſe du monde la plus fragile; & le ciel n'étant pas certainement pour ceux qui doutent ſi leur ame eſt immortelle, ils n'ont à attendre que l'enfer, ou le néant.

Il n'y a rien de plus réel pour cela, ni de plus terrible. Faiſons

tant que nous voudrons les braves: voilà la fin qui attend la plus belle vie du monde.

C'eſt envain qu'ils détournent leur penſée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvoient anéantir en n'y penſant point. Elle ſubſiſte malgré eux, elle s'avance; & la mort qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement, dans peu de tems, dans l'horrible néceſſité d'être éternellement ou anéantis, ou malheureux.

Voilà un doute d'une terrible conſéquence, & c'eſt déjà aſſurément un très-grand mal que d'être dans ce doute; mais c'eſt au moins un devoir indiſpenſable de chercher quand on y eſt. Ainſi celui qui

doute, & qui ne cherche pas, eſt tout enſemble, & bien injuſte, & bien malheureux. Que s'il eſt avec cela tranquille & ſatisfait, qu'il en faſſe profeſſion, & enfin qu'il en faſſe vanité; & que ce ſoit de cet état même qu'il faſſe le ſujet de ſa joie & de ſa vanité, je n'ai point de termes pour qualifier une ſi extravagante créature.

Où peut-on prendre ces ſentimens? Quel ſujet de joie trouve-t-on à n'attendre plus que des misères ſans reſſource? Quel ſujet de vanité de ſe voir dans des obſcurités impénétrables? Quelle conſolation de n'attendre jamais de conſolateur.

Ce repos, dans cette ignorance,

eſt une choſe monſtrueuſe, & dont il faut faire ſentir l'extravagance & la ſtupidité à ceux qui y paſſent leur vie, en leur repréſentant ce qui ſe paſſe en eux-mêmes, pour les confondre par la vue de leur folie. Car voici comment raiſonnent les hommes, quand ils choiſiſſent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils ſont, & ſans en rechercher d'éclairciſſement.

Je ne ſais qui m'a mis au monde, ni ce que c'eſt que le monde, ni que moi-même. Je ſuis dans une ignorance terrible de toutes choſes. Je ne ſais ce que c'eſt que mon corps, que mes ſens, que mon ame; & cette partie même de moi qui penſe ce que je dis, & qui fait

réflexion ſur-tout, & ſur elle-même, ne ſe connoît non plus que le reſte. Je vois ces effroyables eſpaces de l'univers qui m'enferment, & je me trouve attaché à un coin de cette vaſte étendue, ſans ſavoir pourquoi je ſuis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre, ni pourquoi ce peu de tems qui m'eſt donné à vîvre, m'eſt aſſigné à ce point plutôt qu'à un autre de toute l'éternité qui m'a précédé, & de toute celle qui me ſuit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m'engloutiſſent comme un atôme, & comme une ombre qui ne dure qu'un inſtant ſans retour. Tout ce que je connois, c'eſt que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le

plus, c'eſt cette mort même que je ne ſaurois éviter.

Comme je ne ſais d'où je viens, auſſi ne ſais-je où je vais; je ſais ſeulement qu'en ſortant de ce monde, je tombe pour jamais, ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, ſans ſavoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

Voilà mon état plein de misère, de foibleſſe, d'obſcurité. Et de tout cela, je conclus que je dois donc paſſer tous les jours de ma vie ſans ſonger à ce qui me doit arriver; & que je n'ai qu'à ſuivre mes inclinations ſans réflexions & ſans inquiétude, en faiſant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur.

éternel, au cas que ce qu'on en dit ſoit véritable. Peut-être que je pourrois trouver quelqu'éclairciſſement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher ; & en traitant avec mépris ceux qui ſe travailleroient de ce ſoin, je veux aller ſans prévoyance & ſans crainte tenter un ſi grand événement & me laiſſer mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future.

Rien n'eſt ſi important à l'homme que ſon état ; rien ne lui eſt ſi redoutable que l'éternité. Et ainſi, qu'il ſe trouve des hommes indifférens à la perte de leur être, & au péril d'une éternité de misère,

cela n'eſt pas naturel. Ils ſont tout autres, à l'égard de toutes les autres choſes : ils craignent juſqu'aux plus petites, ils les prévoient, ils les ſentent ; & ce même homme qui paſſe les jours & les nuits dans la rage & le déſeſpoir pour la perte d'une charge, ou pour quelqu'offenſe imaginaire à ſon honneur, eſt celui-là même qui ſait qu'il va tout perdre par la mort, & qui demeure néanmoins ſans inquiétude, ſans trouble & ſans émotion. Cette étrange inſenſibilité pour les choſes les plus terribles dans un cœur ſi ſenſible aux plus legères, eſt une choſe monſtrueuſe, c'eſt un enchantement incompréhenſible, & un aſſoupiſſement ſurnaturel.

Un homme dans un cachot, ne ſachant ſi ſon arrêt eſt donné, n'ayant plus qu'une heure pour l'apprendre, & cette heure ſuffiſant, s'il ſait qu'il eſt donné, pour le révoquer, il eſt contre la nature qu'il employe cette heure-là, non à s'informer ſi cet arrêt eſt donné, mais à jouer & à ſe divertir. C'eſt l'état où ſe trouvent ces perſonnes, avec cette différence, que les maux dont ils ſont menacés, ſont bien autres que la perte ſimple de la vie, & un ſupplice paſſager que ce priſonnier appréhenderoit. Cependant ils courent ſans ſouci dans le précipice, après avoir mis quelque choſe devant leurs yeux pour s'empêcher de le voir, & ils ſe mo-

quent de ceux qui les en avertiſſent.

Ainſi, non-ſeulement le zèle de ceux qui cherchent Dieu, prouve la véritable religion ; mais auſſi l'aveuglement de ceux qui ne le cherchent pas, & qui vivent dans cette horrible négligence. Il faut qu'il y ait un étrange renverſement dans la nature de l'homme pour vivre dans cet état, & encore plus pour en faire vanité. Car quand ils auroient une certitude entière, qu'ils n'auroient rien à craindre après la mort, que de tomber dans le néant ; ne ſeroit-ce pas un ſujet de déſeſpoir plutôt que de vanité? N'eſt-ce donc pas une folie inconteſtable, n'en étant pas aſſurés, de

faire gloire d'être dans ce doute? Et néanmoins il eſt certain que l'homme eſt ſi dénaturé, qu'il y a dans ſon cœur une ſemence de joie en cela. Ce repos brutal, entre la crainte de l'enfer & du néant, ſemble ſi beau, que non-ſeulement ceux qui ſont véritablement dans ce doute malheureux, s'en glorifient; mais que ceux même qui n'y ſont pas, croient qu'il leur eſt glorieux de feindre d'y être. Car l'expérience nous fait voir que la plupart de ceux qui s'en mêlent ſont de ce dernier genre, que ce ſont des gens qui ſe contrefont, & qui ne ſont pas tels qu'ils veulent paroître. Ce ſont des perſonnes qui ont oui dire que les belles manières

du monde conſiſtent à faire ainſi l'emporté. C'eſt ce qu'ils appellent avoir ſecoué le joug, & la plupart ne le font que pour imiter les autres.

Mais s'ils ont encore tant ſoit peu de ſens commun, il n'eſt pas difficile de leur faire entendre combien ils s'abuſent en cherchant parlà de l'eſtime. Ce n'eſt pas le moyen d'en acquérir, je dis même, parmi les perſonnes du monde, qui jugent ſainement des choſes, & qui ſavent que la ſeule voie d'y réuſſir, c'eſt de paroître honnête, fidèle, judicieux & capable de ſervir utilement ſes amis ; parce que les hommes n'aiment naturellement que ce qui leur peut être utile. Or, quel

avantage y a-t-il pour nous à ouïr dire à un homme qui a ſecoué le joug, qu'il ne croit pas qu'il y ait un Dieu qui veille ſur ſes actions, qu'il ſe conſidère comme maître de ſa conduite, qu'il ne penſe à en rendre compte qu'à ſoi-même ? Penſe-t-il nous avoir portés par-là à avoir déſormais bien de la confiance en lui, & à en attendre des conſolations, des conſeils & des ſecours dans tous les beſoins de la vie ? Penſe-t-il nous avoir bien réjouis, de nous dire qu'il doute ſi notre ame eſt autre choſe qu'un peu de vent & de fumée, & encore de nous le dire d'un ton de voix fier & content ? Eſt-ce donc une choſe à dire gaiment ? & n'eſt-ce pas

pas une choſe à dire au contraire, triſtement, comme la choſe du monde la plus triſte?

S'ils y penſoient ſérieuſement, ils verroient que cela eſt ſi mal pris, ſi contraire au bon ſens, ſi oppoſé à l'honnêteté, & ſi éloigné en toute manière de ce bon air qu'ils cherchent, que rien n'eſt plus capable de leur attirer le mépris & l'averſion des hommes, & de les faire paſſer pour des perſonnes ſans eſprit & ſans jugement. Et en effet, ſi on leur fait rendre compte de leurs ſentimens, & des raiſons qu'ils ont de douter de la religion, ils diront des choſes ſi foibles & ſi baſſes, qu'ils perſuaderont plutôt du contraire. C'étoit ce que leur

disoit un jour fort à propos une personne : si vous continuez à discourir de la sorte, leur disoit-il, en vérité, vous me convertirez. Et il avoit raison ; car qui n'auroit horreur de se voir dans des sentimens, où l'on a pour compagnons des personnes si mépriſables ?

Ainsi, ceux qui ne font que feindre ces sentimens, sont bien malheureux de contraindre leur naturel pour se rendre les plus impertinens des hommes. S'ils sont fâchés dans le fond de leur cœur, de n'avoir pas plus de lumières, qu'ils ne le dissimulent point ; cette déclaration ne sera pas honteuse. Il n'y a de honte qu'à n'en point avoir : rien ne découvre davantage

une étrange foibleſſe d'eſprit, que de ne pas connoître quel eſt le malheur d'un homme ſans Dieu. Rien ne marque davantage une extrême baſſeſſe de cœur, que de ne pas ſouhaiter la vérité des promeſſes éternelles. Rien n'eſt plus lâche que de faire le brave contre Dieu. Qu'ils laiſſent donc ces impiétés à ceux qui ſont aſſez mal nés, pour en être véritablement capables; qu'ils ſoient du moins honnêtes gens s'ils ne peuvent être encore chrétiens; & qu'ils reconnoiſſent enfin qu'il n'y a que deux ſortes de perſonnes qu'on puiſſe appeler raiſonnables; ou ceux qui ſervent Dieu de tout leur cœur, parce qu'ils le connoiſſent; ou ceux

qui le cherchent de tout leur cœur, parce qu'ils ne le connoiſſent pas encore.

C'eſt donc pour les perſonnes qui cherchent Dieu ſincérement, & qui reconnoiſſant leur misère, deſirent véritablement d'en ſortir, qu'il eſt juſte de travailler, afin de leur aider à trouver la lumière qu'ils n'ont pas.

Mais pour ceux qui vivent ſans le connoître & ſans le chercher, ils ſe jugent eux-mêmes ſi peu dignes de leur ſoin, qu'ils ne ſont pas dignes du ſoin des autres; & il faut avoir toute la charité de la religion qu'ils mépriſent, pour ne les point mépriſer, juſqu'à les abandonner dans leur folie. Mais parce

que cette religion nous oblige de les regarder toujours, tant qu'ils ſeront en cette vie, comme capables de la grace qui peut les éclairer, de croire qu'ils peuvent être dans peu de tems, plus remplis de foi que nous ne ſommes, & que nous pouvons au contraire tomber dans l'aveuglement où ils ſont; il faut faire pour eux ce que nous voudrions qu'on fît pour nous ſi nous étions en leur place, & les appeler à avoir pitié d'eux-mêmes, & à faire au moins quelque pas pour tenter s'ils ne trouveront point de lumière. Qu'ils donnent à la lecture de cet ouvrage quelques-unes de ces heures qu'ils emploient inutilement ailleurs, peut-être y

rencontreront-ils quelque choſe, ou du moins ils n'y perdront pas beaucoup. Mais pour ceux qui y apporteront une ſincérité parfaite & un véritable deſir de connoître la vérité, j'eſpère qu'ils y auront ſatisfaction, & qu'ils ſeront convaincus des preuves d'une religion ſi divine que l'on y a ramaſſées.

II.

C'eſt une choſe horrible de ſentir continuellement s'écouler tout ce qu'on poſsède, & qu'on s'y puiſſe attacher ſans avoir envie de chercher s'il n'y a point quelque choſe de permanent.

ARTICLE II

DES PENSÉES DE PASCAL.

Qu'il faudroit croire & pratiquer la religion chrétienne, quand même on ne pourroit la prouver.

I.

Nous connoiſſons qu'il y a un infini, & ignorons ſa nature. Comme, par exemple, nous ſavons qu'il eſt faux que les nombres ſoient finis. Donc il eſt vrai qu'il y a un infini en nombre. Mais nous ne ſavons ce qu'il eſt. Il eſt faux qu'il ſoit impair; car en ajoutant l'unité, il ne change point de nature. Ainſi, on peut bien connoître

qu'il y a un Dieu, ſans ſavoir ce qu'il eſt : & vous ne devez pas conclure qu'il n'y a point de Dieu, de ce que nous ne connoiſſons pas parfaitement ſa nature.

Je ne me ſervirai pas, pour vous convaincre de ſon exiſtence, de la foi par laquelle nous le connoiſſons certainement, ni de toutes les autres preuves que nous en avons, puiſque vous ne les voulez pas recevoir. Je ne veux agir avec vous que par vos principes mêmes; & je prétends vous faire voir, par la manière dont vous raiſonnez tous les jours ſur les choſes de la moindre conſéquence, de quelle ſorte vous devez raiſonner en celle-ci, & quel parti vous devez pren-

dre dans la déciſion de cette importante queſtion de l'exiſtence de Dieu. Vous dites donc que nous ſommes incapables de connoître qu'il y a un Dieu. Cependant il eſt certain que Dieu eſt, ou qu'il n'eſt pas; il n'y a point de milieu. Mais de quel côté pencherons-nous? La raiſon, dites-vous, n'y peut rien déterminer. Il y a un chaos infini qui nous ſépare. Il ſe joue un jeu à cette diſtance infinie, où il arrivera croix ou pile. Que gagnerez-vous? Par raiſon vous ne pouvez aſſurer, ni l'un, ni l'autre; par raiſon vous ne pouvez nier aucun des deux.

Ne blâmez donc pas de fauſſeté ceux qui ont fait un choix; car

vous ne ſavez pas s'ils ont tort, & s'ils ont mal choiſi. Non, direz-vous; mais je les blâmerai d'avoir fait, non ce choix, mais un choix; & celui qui prend croix, & celui qui prend pile, ont tous deux tort; le juſte eſt de ne point parier.

Oui, mais il faut parier; cela n'eſt pas volontaire; vous êtes embarqué; & ne parier point que Dieu eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt point. Lequel prendrez-vous donc? Peſons le gain & la perte, en prenant le parti de croire que Dieu eſt. Si vous gagnez, vous gagnez tout; ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gagner. Mais je gage peut-être trop. Voyons;

puiſqu'il y a pareil haſard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gagner pour une, vous pourriez encore gager; & s'il y en avoit dix à gagner, vous ſeriez imprudent de ne pas haſarder votre vie pour en gagner dix à un jeu, où il y a pareil haſard de perte & de gain. Mais il y a ici une infinité de vies infiniment heureuſes à gagner, avec pareil haſard de perte & de gain; & ce que vous jouez eſt ſi peu de choſe, & de ſi peu de durée, qu'il y a de la folie à le ménager en cette occaſion.

Car il ne ſert de rien de dire qu'il eſt incertain ſi on gagnera, & qu'il eſt certain qu'on haſarde; & que l'infinie diſtance qui eſt entre

la certitude de ce qu'on expoſe, & l'incertitude de ce que l'on gagnera, égale le bien fini qu'on expoſe certainement à l'infini qui eſt certain. Cela n'eſt pas ainſi; tout joueur haſarde avec certitude, pour gagner avec incertitude; & néanmoins il haſarde certainement le fini, pour gagner incertainement le fini, ſans pécher contre la raiſon. Il n'y a pas infinité de diſtance entre cette certitude du gain: cela eſt faux. Il y a, à la vérité, infinité entre la certitude de gagner & la certitude de perdre. Mais l'incertitude de gagner eſt proportionnée à la certitude de ce qu'on haſarde, ſelon la proportion des haſards de gain & de perte; &

de-là

de-là vient que s'il y a autant de hasard d'un côté que de l'autre, le parti est à jouer égal, contre égal; & alors la certitude de ce qu'on expose est égale à l'incertitude du gain, tant s'en faut qu'elle en soit infiniment distante. Et ainsi, notre proposition est dans une force infinie, quand il n'y a que le fini à hasarder à un jeu où il y a pareils hasards de gain & de perte, & l'infini à gagner. Cela est démonstratif, & si les hommes sont capables de quelques vérités, ils le doivent être de celle-là.

II.

De se tromper en croyant vraie la religion chrétienne, il n'y a pas

grand'choſe à perdre ; mais quel malheur de ſe tromper en la croyant fauſſe !

ARTICLE III

DES PENSÉES DE PASCAL.

De l'incertitude de nos connoiſſances naturelles.

I.

J'ECRIRAI ici mes Penſées ſans ordre, & non pas, peut-être, dans une confuſion ſans deſſein ; c'eſt le véritable ordre, & qui marquera toujours mon objet par le déſordre même.

Je ferois trop d'honneur à mon ſujet, ſi je le traitois avec ordre,

puiſque je veux montrer qu'il en eſt incapable.

II.

Si nous rêvions toutes les nuits la même choſe, elle nous affecteroit peut-être autant que les objets que nous voyons tous les jours. Et ſi un artiſan étoit sûr de rêver, toutes les nuits, douze heures durant, qu'il eſt roi, je crois qu'il ſeroit preſque auſſi heureux qu'un roi qui rêveroit toutes les nuits, douze heures durant, qu'il ſeroit artiſan. Si nous rêvions toutes les nuits que nous ſommes pourſuivis par des ennemis, & agités par des fantômes pénibles, & qu'on paſsât tous les jours en diverſes occupations, comme quand on fait un

voyage, on ſouffriroit preſque autant que ſi cela étoit véritable, & on appréhenderoit de dormir, comme on appréhende le réveil, quand on craint d'entrer, en effet, dans de tels malheurs. En effet, ces rêves ſeroient à-peu-près les mêmes maux que la réalité. Mais parce que les ſonges ſont tous différens, & ſe diverſifient; ce qu'on y voit affecte bien moins que ce qu'on voit en veillant, à cauſe de la continuité, qui n'eſt pas pourtant ſi continue & égale, qu'elle ne change auſſi, mais moins bruſquement, ſi ce n'eſt rarement, comme quand on voyage, & alors on dit: il me ſemble que je rêve; car la vie eſt un ſonge un peu moins inconſtant.

III.

Nous ſuppoſons que tous les hommes conçoivent & ſentent de la même ſorte, les objets qui ſe préſentent à eux ; mais nous le ſuppoſons bien gratuitement ; car nous n'en avons aucune preuve. Je vois bien qu'on applique les mêmes mots dans les mêmes occaſions, & que toutes les fois que deux hommes voient, par exemple, de la neige, ils expriment tous deux la vue de ce même objet par les mêmes mots, en diſant l'un & l'autre qu'elle eſt blanche ; & de cette conformité d'application, on tire une puiſſante conjecture d'une conformité d'idées ; mais cela n'eſt

pas abſolument convainquant, quoiqu'il y ait bien à parier pour l'affirmative.

IV.

Quand nous voyons un effet arriver toujours de même, nous en concluons une néceſſité naturelle, comme : il ſera demain jour, &c. mais ſouvent la nature nous dément, & ne s'aſſujettit pas à ſes propres règles.

V.

Pluſieurs choſes certaines ſont contredites ; pluſieurs fauſſes paſſent ſans contradiction ; ni la contradiction n'eſt marque de fauſſeté, ni l'incontradiction n'eſt marque de vérité.

VI.

Quand on eſt inſtruit, on comprend que la nature ayant gravé ſon ouvrage & celui de ſon auteur, dans toutes choſes, elles tiennent preſque toutes de ſa double infinité. C'eſt ainſi que nous voyons que toutes les ſciences ſont infinies en l'étendue de leurs recherches. Car qui doute que la géométrie, par exemple, a une infinité d'infinités de propoſitions à expoſer ? Elle ſera auſſi infinie dans la multitude & la délicateſſe de leurs principes; car qui ne voit que ceux qu'on propoſe pour ces derniers, ne ſe ſoutiennent pas d'eux-mémes, & qu'ils ſont appuyés ſur d'autres,

qui, en ayant d'autres pour appui, ne ſouffrent jamais de derniers.

On voit d'une première vue que l'arithmétique ſeule fournit des principes ſans nombre, & chaque ſcience de même.

Mais ſi l'infinité en petiteſſe eſt bien moins viſible, les philoſophes ont bien plutôt prétendu y arriver; & c'eſt-là où tous ont choppé. C'eſt ce qui a donné lieu à ces titres ſi ordinaires, des *Principes des choſes*, des *Principes de la philoſophie*, & autres ſemblables auſſi faſtueux, en effet, quoique en apparence, que cet autre qui crêve les yeux, *De omni ſcibili.*

Ne cherchons donc point d'aſſurance & de fermeté. Notre raiſon

eſt toujours déçue par l'inconſtance des apparences; rien ne peut fixer le fini entre les deux infinis qui l'enferment & le fuient. Cela étant bien compris, je crois qu'on s'en tiendra au repos, chacun dans l'état où la nature l'a placé.

Ce milieu qui nous eſt échu, étant toujours diſtant des extrêmes, qu'importe qu'un rien ait un peu plus d'intelligence des choſes? S'il en a, il les prend d'un peu plus haut. N'eſt-il pas toujours infiniment éloigné de l'éternité pour durer davantage?

Dans la vue de ces infinis, tous les infinis ſont égaux; & je ne vois pas pourquoi aſſeoir ſon imagination plutôt ſur l'un que ſur l'autre?

La ſeule comparaiſon que nous faiſons de nous au fini, nous fait peine.

VII.

Les ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent : la première eſt la pure ignorance naturelle, où ſe trouvent tous les hommes en naiſſant. L'autre extrêmité eſt celle où arrivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'ils ne ſavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étoient partis. Mais c'eſt une ignorance ſavante qui ſe connoît. Ceux d'entr'eux qui ſont ſortis de l'ignorance naturelle, & n'ont pu arriver à l'autre, ont

quelque teinture de cette ſcience ſuffiſante, & ſont les entendus. Ceux-là troublent le monde, & jugent plus mal de tout que les autres. Le peuple & les habiles compoſent, pour l'ordinaire, le train du monde. Les autres le mépriſent & en ſont mépriſés.

VIII.

L'homme n'eſt donc qu'un ſujet plein d'erreurs; rien ne lui montre la vérité; tout l'abuſe. Les deux principes de vérités, la raiſon & le ſens, outre qu'ils manquent ſouvent de ſincérité, s'abuſent réciproquement l'un l'autre. Les ſens abuſent la raiſon par de fauſſes apparences, & cette même piperie

qu'ils lui apportent, ils la reçoivent d'elle à leur tour : elle s'en revanche. Les paſſions de l'ame troublent les ſens, & leur font des impreſſions fâcheuſes. Ils mentent & ſe trompent à l'envi.

IX.

La volonté eſt un des principaux organes de la créance; non qu'elle forme la créance, mais parce que les choſes paroiſſent vraies ou fauſſes, ſelon la face par où on les regarde. La volonté, qui ſe plaît à l'une plus qu'à l'autre, détourne l'eſprit de conſidérer les qualités de celle qu'elle n'aime pas; & ainſi l'eſprit, marchant d'une pièce avec la volonté, s'arrête à

regarder la face qu'elle aime; & en jugeant par ce qu'il voit, il règle inſenſiblement ſa créance ſuivant l'inclination de la volonté.

X.

Qu'eſt-ce que nos principes naturels, ſinon nos principes accoutumés? Dans les enfans, ceux qu'ils ont reçus de coutume de leurs pères, comme la chaſſe dans les animaux.

Une différente coutume donnera d'autres principes naturels. Cela ſe voit par expérience; & s'il y en a d'ineffaçables à la coutume, il y en a auſſi de la coutume, ineffaçables à la nature. Cela dépend de la diſpoſition.

Les pères craignent que l'amour des enfans ne s'efface. Quelle eſt donc cette nature ſujette à être effacée? La coutume eſt une ſeconde nature qui détruit la première. Pourquoi la coutume n'eſt-elle pas naturelle? J'ai bien peur que cette nature ne ſoit elle-même qu'une première coutume, comme la coutume eſt une ſeconde nature.

XI.

Les impreſſions anciennes ne ſont pas ſeules capables de nous abuſer. Les charmes de la nouveauté ont le même pouvoir. De-là viennent toutes les diſputes des hommes qui ſe reprochent, ou de ſuivre les fauſſes impreſſions de leur enfance,

ou de courir témérairement après les nouvelles.

Qui tient le juſte milieu ? Qu'il paroiſſe & qu'il le prouve. Il n'y a principe, quelque naturel qu'il puiſſe être, même depuis l'enfance, qu'on ne faſſe paſſer pour une fauſſe impreſſion, ſoit de l'inſtruction, ſoit des ſens.

XII.

Nous avons un autre principe d'erreur, ſavoir : les maladies ; elles nous gâtent le jugement & le ſens ; & ſi les grandes l'altèrent inſenſiblement, je ne doute point que les petites n'y faſſent impreſſion à proportion.

Notre propre intérêt eſt encore

un merveilleux inſtrument pour nous crever agréablement les yeux. L'affection ou la haine change la juſtice. En effet, combien un avocat, bien payé par avance, trouve-t-il plus juſte la cauſe qu'il plaide? Mais, par une autre biſarrerie de l'eſprit humain, j'en ſais qui, pour ne pas tomber dans cet amour-propre, ont été les plus injuſtes du monde, à contre-biais; le moyen sûr de perdre une affaire toute juſte, étoit de la leur faire recommander par leurs proches parens.

XIII.

Cette maîtreſſe d'erreur, que l'on appelle *fantaiſie* & *opinion*, eſt d'autant plus fourbe, qu'elle ne

l'eſt pas toujours : car elle ſeroit règle infaillible de vérité, ſi elle l'étoit infaillible du menſonge ; mais étant le plus ſouvent fauſſe, elle ne donne aucune marque de ſa qualité, marquant de même caractère le vrai & le faux.

Cette ſuperbe puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe plaît à la contrôler & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choſes, a établi dans l'homme une ſeconde nature. Elle a ſes heureux, ſes malheureux, ſes ſains, ſes malades, ſes riches, ſes pauvres, ſes fous & ſes ſages ; & rien ne nous dépite davantage que de voir qu'elle remplit ſes hôtes d'une ſatisfaction beaucoup plus pleine &

entière que la raiſon. Les habiles, par imagination, ſe plaiſant tout autrement en eux-mêmes que les prudens ne ſe peuvent raiſonnablement plaire, ils regardent les gens avec empire, ils diſputent avec hardieſſe & confiance, les autres avec crainte & défiance; & cette gaîté de viſage leur donne ſouvent l'avantage dans l'opinion des écoutans, tant les ſages imaginaires ont de faveurs auprès de leurs juges, de même nature. Elle ne peut rendre ſages les fous, mais elle les rend contens; à l'envi de la raiſon, qui ne peut rendre ſes amis que miſérables, l'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte.

Qui diſpenſe la réputation, qui donne le reſpect & la vénération aux perſonnes, aux ouvrages, aux grands, ſinon l'opinion? Combien toutes les richeſſes de la terre ſont-elles inſuffiſantes ſans ſon conſentement ?

L'opinion diſpoſe de tout. Elle fait la beauté, la juſtice & le bonheur, qui eſt le tout du monde. Je voudrois de bon cœur voir le livre Italien, dont je ne connois que ce titre, qui vaut lui ſeul bien des livres. *Della opinione regina del mondo.*

La juſtice & la vérité ſont deux pointes ſi ſubtiles, que nos inſtrumens ſont trop émouſſés pour y toucher exactement. S'ils y arri-

vent, ils en écachent la pointe, & appuient tout autour plus ſur le faux que ſur le vrai.

XV.

Quand on ſe remue également; rien ne ſe remue en apparence, comme en un vaiſſeau quand tous vont vers le déréglement, nul ne ſemble y aller.

XVI.

Je blâme également, & ceux qui prennent le parti de louer l'homme, & ceux qui le prennent de le blâmer, & ceux qui le prennent de le divertir, & je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémiſſant.

Les Stoïques disent : rentrez au dedans de vous-même. C'est-là où vous trouverez votre repos ; & cela n'est pas vrai. Les autres disent : sortez dehors & cherchez le bonheur en vous divertissant ; & cela n'est pas vrai. Les maladies viennent ; le bonheur n'est ni dans nous ni hors de nous ; il est en Dieu & en nous.

XVII.

Rien n'est plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choses. Il est fait pour connoître la vérité ; il la désire ardemment, il la cherche ; & cependant quand il tâche de la saisir, il s'ébhouit & se confond

de telle ſorte, qu'il donne ſujet de lui en diſputer la poſſeſſion. C'eſt ce qui a fait naître les deux ſectes de pyrrhoniens & de dogmatiſtes, dont les uns ont voulu ravir à l'homme toute la connoiſſance de la vérité, & les autres tâchent de la lui aſſurer : mais chacun avec des raiſons ſi peu vraiſemblables, qu'elles augmentent la confuſion & l'embarras de l'homme; lorſqu'il n'a point d'autre lumière que celle qu'il trouve dans ſa nature.

Les principales raiſons des pyrrhoniens ſont que nous n'avons aucune certitude de la vérité des principes, hors la foi & la révélation, ſinon en ce que nous les ſentons naturellement en nous. Or,

ce ſentiment naturel n'eſt pas une preuve convaincante de leur vérité, puiſque n'y ayant point de certitude hors la foi, ſi l'homme eſt créé par un Dieu bon, ou par un démon méchant, s'il a été de tout tems, ou s'eſt fait par haſard; il eſt en doute ſi ces principes nous ſont donnés, ou véritables, ou faux, ou incertains, ſelon notre origine. De plus, perſonne n'a d'aſſurance hors de la foi, s'il veille ou s'il dort, vu que, durant le ſommeil, on ne croit pas moins fermement veiller, qu'en veillant effectivement. On croit voir les eſpaces, les figures, les mouvemens; on ſent couler le tems, on le meſure; & enfin on agit de même qu'é-

veillé. De ſorte que la moitié de la vie ſe paſſant en ſommeil, par notre propre aveu, ou quoi qu'il nous en paroiſſe, nous n'avons aucune idée du vrai, tous nos ſentimens étant alors des illuſions ; qui ſait ſi cette autre moitié de la vie où nous penſons veiller, n'eſt pas un ſommeil un peu différent du premier, dont nous nous éveillons quand nous penſons dormir, comme on rêve ſouvent qu'on rêve, en entaſſant ſonges ſur ſonges ?

Je laiſſe les diſcours que font les pyrrhoniens contre les impreſſions de la coutume, de l'éducation, des mœurs, des pays, & les autres choſes ſemblables qui entraînent la plus grande partie des hommes qui

qui ne dogmatiſent que ſur ces vains fondemens.

L'unique fort des dogmatiſtes, c'eſt qu'en parlant de bonne foi & ſincérement, on ne peut douter des principes naturels. Nous connoiſſons, diſent-ils, la vérité, non-ſeulement par raiſonnement, mais auſſi par ſentiment & par une intelligence vive & lumineuſe ; & c'eſt de cette dernière ſorte que nous connoiſſons les premiers principes. C'eſt en vain que le raiſonnement, qui n'y a point de part, eſſaie de les combattre. Les pyrrhoniens, qui n'ont que cela pour objet, y travaillent inutilement. Nous ſavons que nous ne rêvons point, quelque impuiſſance où nous

ſoyons de le prouver par raiſon. Cette impuiſſance ne conclut autre choſe que la foibleſſe de notre raiſon ; mais non pas l'incertitude de toutes nos connoiſſances, comme ils le prétendent. Car la connoiſſance des premiers principes, comme, par exemple, qu'il y a *eſpace*, *tems*, *mouvement*, *nombre*, *matière*, eſt auſſi ferme qu'aucune de celles que nos raiſonnemens nous donnent. Et c'eſt ſur ces connoiſſances d'intelligence & de ſentiment qu'il faut que la raiſon s'appuie, & qu'elle fonde tout ſon diſcours. Je ſens qu'il y a trois dimenſions dans l'eſpace, & que les nombres ſont infinis ; & la raiſon démontre enſuite qu'il n'y a point deux nombres

quarrés, dont l'un ſoit double de l'autre. Les principes ſe ſentent, les propoſitions ſe concluent, le tout avec certitude, quoique par différentes voies. Et il eſt auſſi ridicule que la raiſon demande au ſentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes, pour y conſentir, qu'il ſeroit ridicule que l'intelligence demandât à la raiſon un ſentiment de toutes les propoſitions qu'elle démontre. Cette impuiſſance ne peut donc ſervir qu'à humilier la raiſon qui voudroit juger de tout : mais non pas à combattre notre certitude, comme s'il n'y avoit que la raiſon capable de nous inſtruire. Plût à Dieu que nous n'en euſſions, au

contraire, jamais beſoin, & que nous connuſſions toutes choſes par inſtinct & par ſentiment! Mais la nature nous a refuſé ce bien, & elle ne nous a donné que très-peu de connoiſſances de cette ſorte; toutes les autres ne peuvent être acquiſes que par le raiſonnement.

Voilà donc la guerre ouverte entre les hommes. Il faut que chacun prenne parti, & ſe range néceſſairement, ou au dogmatiſme, ou au pyrrhoniſme : car qui penſeroit demeurer neutre ſeroit pyrrhonien par excellence : cette neutralité eſt l'eſſence du pyrrhoniſme; qui n'eſt pas contr'eux, eſt excellemment pour eux. Que fera donc l'homme en cet état? doutera-t-il

de tout? doutera-t-il s'il veille, ſi on le pince, ſi on le brûle? doutera-t-il s'il doute? doutera-t-il s'il eſt? On n'en ſauroit venir là, & je mets en fait qu'il n'y a jamais eu de pyrrhonien effectif & parfait. La nature ſoutient la raiſon impuiſſante, & l'empêche d'extravaguer juſqu'à ce point. Dira-t-il, au contraire, qu'il poſsède certainement la vérité, lui qui, ſi peu qu'on le pouſſe, n'en peut montrer aucun titre, & eſt forcé de lâcher priſe?

Qui démêlera cet embrouillement? La nature confond les pyrrhoniens, la nature confond les dogmatiſtes. Que deviendrez-vous donc, ô hommes! qui cherchez votre véritable condition par votre

raiſon naturelle? vous ne pouvez fuir une de ces ſectes, ni ſubſiſter ans aucune.

Voilà ce qu'eſt l'homme à l'égard de la vérité. Conſidérons-le maintenant à l'égard de la félicité qu'il cherche avec tant d'ardeur en toutes ſes actions : car tous les hommes deſirent d'être heureux ; cela eſt ſans exception. Quelque différens moyens qu'ils y emploient, ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que l'un va à la guerre, & que l'autre n'y va pas, c'eſt ce même deſir qui eſt dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'eſt le motif de toutes les actions des hommes,

juſqu'à ceux qui ſe tuent & qui ſe pendent.

Et cependant, depuis un ſi grand nombre d'années, jamais perſonne, ſans la foi, n'eſt arrivé à ce point, où tous tendent continuellement. Tous ſe plaignent, princes, ſujets, nobles, roturiers, vieillards, jeunes, forts, foibles, ſavans, ignorans, ſains, malades, de tous pays, de tous tems, de tous âges & de toutes conditions.

Une épreuve ſi longue, ſi continuelle & ſi uniforme devroit bien nous convaincre de l'impuiſſance où nous ſommes d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple ne nous inſtruit point. Il n'eſt jamais ſi parfaitement ſemblable, qu'il n'y

ait quelque délicate différence ; & c'eſt de-là que nous attendons que notre eſpérance ne ſera pas déçue en cette occaſion, comme en l'autre. Ainſi le préſent ne nous ſatisfaiſant jamais, l'eſpérance nous pipe, & de malheur en malheur, nous mène juſqu'à la mort, qui en eſt le comble éternel.

C'eſt une choſe étrange, qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de tenir la place de la fin & du bonheur de l'homme, aſtres, élémens, plantes, animaux, inſectes, maladies, guerres, vices, crimes, &c. L'homme étant déchu de ſon état naturel, il n'y a rien à quoi il n'ait été capable de ſe porter. Depuis qu'il a perdu le vrai

bien, tout également peut lui paroître tel, juſqu'à ſa deſtruction propre, toute contraire qu'elle eſt à la raiſon & à la nature tout enſemble.

Les uns ont cherché la félicité dans l'auſtérité, les autres dans les curioſités & dans les ſciences, les autres dans la volupté. Ces trois concupiſcences ont fait trois ſectes; & ceux qu'on appelle philoſophes, n'ont fait effectivement que ſuivre une des trois. Ceux qui en ont le plus approché ont conſidéré qu'il eſt néceſſaire que le bien univerſel, que tous les hommes deſirent, & où tous doivent avoir part, ne ſoit dans aucune des choſes particulières, qui ne peuvent être poſ-

ſédées que par un ſeul, & qui étant partagées, affligent plus leur poſſeſſeur, par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouiſſance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel que tous puiſſent le poſſéder à la fois ſans diminution & ſans envie, & que perſonne ne le pût perdre contre ſon gré. Ils l'ont compris, mais ils ne l'ont pu trouver; & au lieu d'un bien ſolide & effectif, ils n'ont embraſſé que l'image creuſe d'une vertu fantaſtique.

Notre inſtinct nous fait ſentir qu'il faut chercher notre bonheur dans nous.

Nos paſſions nous pouſſent au-dehors, quand même les objets ne s'offriroient pas pour les exciter. Les objets du dehors nous tentent d'eux-mêmes, & nous appellent quand même nous n'y penſons pas. Ainſi les philoſophes ont beau dire: rentrez en vous-mêmes, vous y trouverez votre bien; on ne les croit pas, & ceux qui les croient ſont les plus vuides & les plus ſots; car qu'y a-t-il de plus ridicule & de plus vain que ce que propoſent les Stoïciens, & de plus faux que tous leurs raiſonnemens?

Ils concluent qu'on peut toujours ce qu'on peut quelquefois, & que puiſque le deſir de la gloire fait bien faire quelque choſe à ceux

qu'il poſsède, les autres le pourront bien auſſi. Ce ſont des mouvemens fiévreux que la ſanté ne peut imiter.

XVIII.

La guerre intérieure de la raiſon contre les paſſions, a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix, ſe ſont partagés en ſectes. Les uns ont voulu renoncer aux paſſions, & devenir dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raiſon, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu, ni les uns ni les autres, & la raiſon demeure toujours, qui accuſe la baſſeſſe & l'injuſtice des paſſions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent : & les paſſions ſont toujours

toujours vivantes dans ceux mêmes qui veulent y renoncer.

Voilà ce que peut l'homme par lui-même, & par ſes propres efforts, à l'égard du vrai & du bien. Nous avons une impuiſſance à prouver, invincible à tout le dogmatiſme. Nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhoniſme. Nous ſouhaitons la vérité, & ne trouvons en nous qu'incertitude. Nous cherchons le bonheur, & ne trouvons que misère. Nous ſommes incapables de ne pas ſouhaiter la vérité & le bonheur, & ſommes incapables, & de certitude, & de bonheur. Ce deſir nous eſt laiſſé, tant pour nous punir, que pour

nous faire ſentir d'où nous ſommes tombés.

ARTICLE IV

DES PENSÉES DE PASCAL.

Que la raiſon ne nous donne aucune connoiſſance démonſtrative de l'exiſtence de Dieu, ni de la morale.

I.

IL faut avoir une penſée de derrière, & juger du tout par-là, en parlant cependant comme le peuple.

§. I.

Sur l'exiſtence de Dieu.

I I.

Nous connoiſſons l'exiſtence & la nature du fini, parce que nous ſommes finis & étendus comme lui.

Nous connoiſſons l'exiſtence de l'infini, & ignorons ſa nature, parce qu'il a étendue comme nous, mais non pas de bornes comme nous; mais nous ne connoiſſons, ni l'exiſtence, ni la nature de Dieu, parce qu'il n'a, ni étendue, ni bornes.

Mais, par la foi, nous connoiſſons ſon exiſtence; par la gloire, nous connoîtrons ſa nature.

Or, on peut bien connoître l'exiſtence d'une choſe, ſans connoître ſa nature.

Parlons maintenant ſelon les lumières naturelles. S'il y a un Dieu, il eſt infiniment incompréhenſible, puiſque n'ayant, ni parties, ni bornes, il n'a nul rapport à nous; nous ſommes donc incapables de connoître, ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt. Cela étant ainſi, qui oſera entreprendre de réſoudre cette queſtion; ce n'eſt pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui.

III.

Je n'entreprendrai pas de prouver, par des raiſons naturelles, ou l'exiſtence de Dieu, ou la Trinité

ou l'immortalité de l'ame, ni aucune des choſes de cette nature; non-ſeulement, parce que je ne me ſentirois pas aſſez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre les athées endurcis, mais encore parce que cette connoiſſance, ſans Jeſus-Chriſt, eſt inutile & ſtérile. Quand un homme ſeroit perſuadé que les proportions des nombres ſont des vérités immatérielles, éternelles, & dépendantes d'une première vérité, en qui elles ſubſiſtent, & qu'on appelle Dieu, je ne le trouverois pas beaucoup avancé pour ſon ſalut.

IV.

La plupart de ceux qui entre-

prennent de prouver la divinité aux impies, commencent d'ordinaire par les ouvrages de la nature, & ils y réuſſiſſent rarement. Je n'attaque pas la ſolidité de ces preuves conſacrées par l'écriture-ſainte : elles ſont conformes à la raiſon, mais ſouvent elles ne ſont pas aſſez conformes & aſſez proportionnées à la diſpoſition de l'eſprit de ceux pour qui elles ſont deſtinées.

Car il faut remarquer qu'on n'adreſſe pas le diſcours à ceux qui ont la foi vive dans le cœur, & qui voient incontinent, que tout ce qui eſt, n'eſt autre choſe que l'ouvrage du Dieu qu'ils adorent. C'eſt à eux que toute la nature

parle par ſon auteur, & que les cieux annoncent la gloire de Dieu. Mais pour ceux en qui cette lumière eſt éteinte, & dans leſquels on a deſſein de la faire revivre, ces perſonnes deſtituées de foi & de charité, qui ne trouvent que ténèbres & obſcurités dans toute la nature, il ſemble que ce ne ſoit pas le moyen de les ramener, que de ne leur donner, pour preuve de ce grand & important ſujet, que le cours de la lune, ou des planètes, ou des raiſonnemens communs, & contre leſquels ils ſe ſont continuellement roidis. L'endurciſſement de leur eſprit les a rendus ſourds à cette voix de la nature, qui a retenti continuellement à

leurs oreilles; & l'expérience fait voir que, bien loin qu'on les emporte par ce moyen, rien n'eſt plus capable, au contraire, de les rebuter & de leur ôter l'eſpérance de trouver la vérité, que de prétendre les convaincre ſeulement par ces ſortes de raiſonnemens, & de leur dire qu'ils y doivent voir la vérité à découvert.

Ce n'eſt pas de cette ſorte que l'écriture, qui connoît mieux que nous les choſes qui ſont de Dieu, en parle.

V.

Les preuves de Dieu métaphyſiques ſont ſi éloignées du raiſonnement des hommes, & ſi impliquées, qu'elles frappent peu; &

quand cela ſerviroit à quelques-uns, ce ne ſeroit que pendant l'inſtant qu'ils voient cette démonſtration; mais une heure après ils craignent de s'être trompés : *Quod curioſitate cognoverint, ſuperbia amiſerunt.*

D'ailleurs ces ſortes de preuves ne nous peuvent conduire qu'à une connoiſſance ſpéculative de Dieu; & ne le connoître que de cette ſorte, c'eſt ne le connoître pas.

VI.

C'eſt une choſe admirable que jamais auteur canonique ne s'eſt ſervi de la nature pour prouver Dieu; tous tendent à le faire, & jamais ils n'ont dit : il n'y a point de vuide; donc il y a un Dieu. Il

falloit qu'ils fuſſent plus habiles que les plus habiles gens qui ſont venus depuis, qui s'en ſont tous ſervi.

Si c'eſt une marque de foibleſſe de prouver Dieu par la nature, ne mépriſez pas l'écriture.

VII.

Le deſſein de Dieu eſt plus de perfectionner la volonté que l'eſprit. Or la charité parfaite ne ſerviroit qu'à l'eſprit, & nuiroit à la volonté.

§. II.

Sur la Morale.

VIII.

COMME la mode fait l'agrément, auſſi fait-elle la juſtice.

IX.

On ne voit preſque rien de juſte, ou d'injuſte, qui ne change de qualité en changeant de climat. Trois degrés d'élévation du pole renverſent toute la juriſprudence. Un méridien décide de la vérité. Les loix fondamentales changent. Le droit a ſes époques. Plaiſante juſtice qu'une rivière ou une mon-

tagne borne : vérités au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà.

X.

Pourquoi me tuez-vous ? Eh quoi ! ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, ſi vous demeuriez de ce côté, je ſerois un aſſaſſin, cela ſeroit injuſte de vous tuer de la ſorte ; mais puiſque vous demeurez de l'autre côté, je ſuis un brave, & cela eſt juſte.

XI.

Il n'y a qu'un point indiviſible qui ſoit le véritable lieu de voir les tableaux ; les autres ſont trop près, trop loin, trop haut, trop bas. La perſpective l'aſſigne dans

l'art de la peinture ; mais dans la vérité & dans la morale, qui l'aſſignera ?

XII.

Ceux qui ſont dans le déréglement, diſent à ceux qui ſont dans l'ordre, que ce ſont eux qui s'éloignent de la nature, & ils croient le ſuivre ; comme ceux qui ſont dans un vaiſſeau croient que ceux qui ſont au bord s'éloignent. Le langage eſt pareil de tous côtés. Il faut avoir un point fixe pour en juger. Le port règle ceux qui ſont dans un vaiſſeau ; mais où trouverons-nous ce point dans la morale ?

XIII.

Certainement l'homme ignore la

juſtice ; s'il la connoiſſoit, il n'auroit pas établi cette maxime la plus générale de toutes celles qui ſont parmi les hommes, que chacun ſuive les mœurs de ſon pays ; l'éclat de la véritable équité auroit aſſujetti tous les peuples, & les légiſlateurs n'auroient pas pris pour modèle, au lieu de cette juſtice conſtante, les fantaiſies & les caprices des Perſes & des Allemans ; on la verroit plantée par tous les états du monde, & dans tous les tems.

Le larcin, l'inceſte, le meurtre des enfans & des pères, tout a eu ſa place entre les actions vertueuſes ; ſe peut-il rien de plus plaiſant qu'un homme ait droit de me tuer,

parce qu'il demeure au-delà de l'eau, & que ſon prince a querelle contre le mien, quoique je n'en aie aucune avec lui.

Il y a ſans doute des loix naturelles : mais cette belle raiſon corrompue a tout corrompu. *Nihil amplius noſtri eſt, quod noſtrum dicimus, artis eſt; ex Senatus conſultis & plebiſcitis crimina exercentur; ut olim vitiis, ſic nunc legibus noſtris laboramus.*

De cette confuſion, arrive que l'un dit : que l'eſſence de la juſtice eſt l'autorité du légiſlateur, l'autre la commodité du ſouverain, l'autre la coutume préſente, & c'eſt le plus sûr ; rien, ſuivant la ſeule raiſon, n'eſt juſte de ſoi, tout

branle avec le tems. La coutume fait toute l'équité, par cette ſeule raiſon, qu'elle eſt reçue; c'eſt le fondement unique de ſon autorité qui l'a ramenée à ſon principe.

Rien n'eſt ſi fautif que ces loix qui redreſſent les fautes. Qui leur obéit, parce qu'elles ſont juſtes, obéit à la juſtice qu'il imagine, mais non pas à l'eſſence de la loi: elle eſt toute ramaſſée en ſoi; elle eſt loi, & rien davantage. Qui voudra en examiner le motif, le trouvera ſi foible & ſi léger, que, s'il n'eſt accoutumé à contempler les prodiges de l'imagination humaine, il admirera que quelques ſiècles lui aient tant acquis de pompe & de révérence.

XIV.

La juſtice eſt ce qui eſt établi, & ainſi toutes nos loix établies ſeront néceſſairement tenues pour juſtes ſans être examinées, puiſqu'elles ſont établies.

XV.

Les ſeules règles univerſelles ſont les loix du pays aux choſes ordinaires, & la pluralité aux autres. D'où vient cela? De la force qui y eſt.

Et de là vient que les rois, qui ont la force d'ailleurs, ne ſuivent pas la pluralité de leurs miniſtres.

XVI.

Sans doute que l'égalité des biens

eſt juſte. Mais ne pouvant faire que l'homme ſoit forcé d'obéir à la juſtice, on l'a fait obéir à la force; ne pouvant fortifier la juſtice, on a juſtifié la force, afin que la juſtice & la force faſſent enſemble, & que la paix fût, car elle eſt le ſouverain bien.

Summum jus, ſumma injuria.

La pluralité eſt la meilleure voie, parce qu'elle eſt viſible, & qu'elle a la force pour ſe faire obéir; cependant c'eſt l'avis des moins habiles.

Si on avoit pu, on auroit mis la force entre les mains de la juſtice; mais comme la force ne ſe laiſſe pas manier comme on veut,

parce que c'eſt une qualité palpable, au lieu que la juſtice eſt une qualité ſpirituelle, dont on diſpoſe comme on veut, on l'a miſe entre les mains de la force, & ainſi on appelle *Juſtice* ce qu'il eſt force d'obſerver.

XVII.

Il eſt juſte que ce qui eſt juſte ſoit ſuivi. Il eſt néceſſaire que ce qui eſt le plus fort ſoit ſuivi.

La juſtice, ſans la force, eſt impuiſſante; la puiſſance, ſans la juſtice, eſt tyrannique.

La juſtice, ſans la force, eſt contredite, parce qu'il y a toujours des méchans; le force, ſans la juſtice, eſt accuſée. Il faut donc mettre enſemble la juſtice & la

force; & pour cela faire, que ce qui eſt juſte ſoit fort, & que ce qui eſt fort, ſoit juſte.

La juſtice eſt ſujette à diſputes: la force eſt très-reconnoiſſable, & ſans diſputes. Ainſi on n'a qu'à donner la force à la juſtice. Ne pouvant faire que ce qui eſt juſte fût fort, on a fait que ce qui eſt fort fût juſte.

XVIII.

Il eſt dangereux de dire au peuple que les loix ne ſont pas juſtes; car il n'obéit qu'à cauſe qu'il les croit juſtes. C'eſt pourquoi il lui faut dire en même-tems qu'il y faut obéir, parce qu'elles ſont loix, comme il faut obéir aux ſupérieurs,

non parce qu'ils ſont juſtes, mais parce qu'ils ſont ſupérieurs. Par-là, toute ſédition eſt prévenue, ſi on peut faire entendre cela. Voilà tout ce que c'eſt proprement que la définition de la juſtice.

XIX.

Il ſeroit bon qu'on obéît aux loix & coutumes, parce qu'elles ſont loix; & que le peuple comprît que c'eſt là ce qui les rend juſtes. Par ce moyen on ne les quitteroit jamais; au lieu que quand on fait dépendre leur juſtice d'autre choſe, il eſt aiſé de la rendre douteuſe; & voilà ce qui fait que les peuples ſont ſujets à ſe révolter.

XX.

L'art de bouleverſer les états, eſt d'ébranler les coutumes établies, en ſondant juſques dans leur ſource, pour y faire remarquer le défaut d'autorité & de juſtice. Il faut, dit-on, recourir aux loix fondamentales & primitives de l'état, qu'une coutume injuſte a abolies : c'eſt un jeu sûr pour tout perdre. Rien ne ſera juſte à cette balance. Cependant le peuple prête l'oreille à ces diſcours. Il ſecoue le joug dès qu'il le connoît, & les grands en profitent à ſa ruine, & à celle de ces curieux examinateurs de ces coutumes reçues : mais, par un défaut contraire, les hom-

mes croient pouvoir faire avec juſtice tout ce qui n'eſt pas ſans exemple.

XXI.

Le plus ſage des légiſlateurs diſoit que, pour le bien des hommes, il faut ſouvent les piper ; & un autre bon politique, *cum veritatem quâ liberetur ignoret, expedit quod fallatur.* Il ne faut pas qu'il ſente la vérité de l'uſurpation. Elle a été établie autrefois ſans raiſon ; elle eſt devenue raiſonnable. Il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, en cacher le commencement, ſi on ne veut qu'elle prenne bientôt fin.

XXII.

Jamais on ne fait le mal ſi plei-

nement & ſi gaiment, que quand on le fait par un faux principe de conſcience (*a*).

(*a*) Les crimes, regardés comme tels, font beaucoup moins de mal à l'humanité, que cette foule d'actions criminelles, qu'on commet ſans remords, parce que l'habitude, ou une fauſſe conſcience, nous les fait regarder comme indifférentes, ou même comme vertueuſes.

1°. Combien, depuis Conſtantin, n'y a-t-il pas eu de princes qui ont cru ſervir la Divinité en tourmentant de ſupplices cruels, ceux de leurs ſujets qui l'adoroient ſous une forme différente.

Combien n'ont-ils pas cru être obligés de proſcrire ceux qui oſoient dire leur avis ſur ces grands objets, qui intéreſſent tous les hommes, & dont chaque homme ſemble avoir le droit de décider pour lui-même.

Combien

Combien de légiſlateurs ont privé des droits de citoyen, quiconque n'étoit pas d'accord avec eux ſur quelques points de leur croyance, & forcé des peres de choiſir entre le parjure & l'inquiétude cruelle de ne laiſſer à leurs enfans qu'une exiſtence précaire; & ces loix ſubſiſtent! Et les ſouverains ignorent que chaque mal qu'elles font eſt un crime pour le prince qui les ordonne, qui en permet l'exécution, ou qui tarde de les détruire!

2°. En ordonnant la guerre, qui n'eſt pas néceſſaire pour la sûreté de ſon peuple, un prince ſe rend reſponſable de tous les maux qu'elle entraîne, & il eſt coupable d'autant de meurtres que la guerre fait de victimes. Combien cependant de guerres inutiles ſont regardées comme juſtes, & entrepriſes ſans remords, ſur de frivoles motifs d'intérêt politique ou de dignité nationale.

3°. C'eſt un uſage reçu en Europe, qu'un gentilhomme vende, à une querelle étran-

gère, le ſang qui appartient à ſa patrie, qu'il s'engage à aſſaſſiner, en bataille rangée, qui il plaira au prince qui le ſoudoie ; & ce métier eſt regardé comme honorable.

4°. Tout juge qui décerne une peine de mort, ſans y être condamné par une loi expreſſe, eſt un aſſaſſin. Ni une loi vague, qui permettroit de prononcer même *la mort, ſuivant l'échéance des cas*, ni ce qu'on appelle la juriſprudence des arrêts, ne peuvent le juſtifier ; car la permiſſion de tuer un homme n'en donne pas le droit ; & c'eſt mal ſe juſtifier d'un meurtre, que de dire qu'on eſt dans l'habitude d'en commettre.

Tout juge qui décerne une peine capitale, pour une action qui ne bleſſe aucune des loix de la nature ; pour une action, ou indifférente, ou blâmable, mais qui n'eſt un crime qu'aux yeux des préjugés ; pour une action imaginaire enfin, ſe rend coupable de meurtre. La loi l'oblige, dit-il, de prononcer ainſi : mais la loi ne l'oblige

pas d'être juge, & la nature lui défend d'être abſurde & barbare. Il vaut mieux renoncer à la charge de préſident à mortier, qu'à la qualité d'homme.

Nous oſerons demander ſi les juges d'Anne du Bourg, de Dolet, de Morin, de Petit d'Herbé, des Bergers de Brie, de Moriceau, de la Chaux, de Lalli, de la Barre, &c. ont été fidèles à ces règles, dictées par la nature & la raiſon, qui ſont plus anciennes & plus ſacrées que les regiſtres *Olim*.

5°. Arracher des hommes de leur pays, par la trahiſon & par la violence, pour les expoſer en vente dans des marchés publics, comme des bêtes de ſomme; s'accoutumer à ne mettre aucune différence entr'eux & les animaux; les contraindre au travail, à force de coups; les nourrir, non pour qu'ils vivent, mais pour qu'ils rapportent; les abandonner dans la vieilleſſe ou dans la maladie, lorſque l'on n'eſpère plus de regagner, par leur travail, ce qui coûteroit

pour les ſoigner ; ne leur permettre d'être pères que pour donner le jour à des enfans deſtinés aux mêmes misères, devenus comme eux la propriété de leur maître, qui peut les leur arracher & les vendre ; que pour voir leurs femmes & leurs filles expoſées à toutes les inſultes de ces hommes ſans humanité, comme ſans pudeur ! voilà comme nous traitons d'autres hommes ; ce ſeroit une horrible barbarie, ſi ces hommes étoient blancs, mais ils ſont noirs, & cela change toutes nos idées. Le trafiquant en Amérique oublie que les Négres ſont des hommes ; il n'a avec eux aucune relation morale ; ils ne ſont pour lui qu'un objet de profit ; s'il les plaint, s'il évite de leur faire ſouffrir des maux inutiles, ſon inſolente pitié eſt celle que nous avons pour les animaux qui nous ſervent ; & tel eſt l'excès de ſon mépris ſtupide pour cette malheureuſe eſpèce, que, revenu en Europe, il s'indigne de les voir vêtus comme des hommes, & placés à

côté de lui. Mais je n'ai pas tout dit : en vain les loix, en conſacrant cet uſage qu'aucune loi poſitive ne peut rendre légitime, parce qu'il viole les droits de la nature : en vain les loix ont-elles voulu mettre une borne à la cruauté des maîtres, leur ingénieuſe barbarie élude toutes les loix. Le colon, renfermé dans ſa plantation, ſeul avec quelques ſatellites, au milieu de ſes noirs, eſt sûr de n'avoir que des témoins, dont la loi rejette le témoignage. Là, juge, à la fois, & partie, il prodigue en sûreté les tortures & les ſupplices; le noir qu'il croit coupable eſt déchiré, ténaillé, jetté vivant dans des fours ardens aux yeux de ſes triſtes compagnons, qui, tremblant d'être traités comme complices, n'oſent même montrer une ſtérile pitié.

La jeune Américaine aſſiſte à ces ſupplices; elle y préſide quelquefois; on veut l'accoutumer de bonne heure à entendre, ſans frémir, les hurlemens des malheureux; on

ſemble craindre qu'un jour ſa pitié ne tente de déſarmer le cœur de ſon époux.

Ces crimes ſont publics, la loi les tolère, l'opinion ne les flétrit pas. On oſe même en faire l'apologie; ſans cela, dit-on, nous ne pourrions avoir de ſucre. Eh bien! ſi on ne peut en avoir qu'à force de crimes, il faut ſavoir ſe paſſer de ſucre; il faut renoncer à une denrée ſouillée du ſang de nos frères. Mais qui a dit qu'on ne pouvoit en avoir qu'à ce prix? Quelles tentatives a-t-on faites pour s'en procurer autrement? Quoi, c'eſt ſur la foi d'un préjugé, qu'on ne daigne pas même examiner, que la loi a autoriſé cette horrible violation des droits de la nature, & qu'on exerce, ou qu'on tolère tranquillement ces barbaries! A peine quelques philoſophes ont-ils oſé élever, de loin en loin, en faveur de l'humanité, des cris que les gens en place n'ont point entendus, & qu'un monde frivole a bientôt oubliés.

Pourquoi ne pas faire cultiver nos colonies

par des blancs? La terre ſe plaît à être cultivée par des mains libres ; & combien de malheureux en Europe qui fatiguent en vain un ſol ſtérile & épuiſé, iroient chercher en Amérique une terre féconde & nouvelle. Alors à ce petit nombre de colons corrompus & barbares, qui ne vivent dans nos colonies que pour avoir de l'or, parce qu'en Europe, la conſidération s'achète avec de l'or, nous verrions ſuccéder un peuple nombreux de citoyens laborieux & honnêtes, qui, regardant les colonies comme leur patrie, ſauroient combattre pour les défendre.

Pourquoi ne pas remplir nos îles de ces galériens inutiles, des déſerteurs, des voleurs domeſtiques, des faux-ſauniers, qui ont vendu au peuple, à bas prix, une denrée néceſſaire, de filles qui ont mieux aimé riſquer leur vie que d'avouer leur honte, de tant d'autres condamnés à la mort par des loix que l'excès de leur ſévérité rend inutiles? Ces hommes, à qui on diſtribue-

roit des terres, devenus cultivateurs & propriétaires, perdroient, avec les motifs du crime, la tentation de le commettre. Eſt-ce qu'en rendant aux négres les droits de l'homme, ils ne pourroient pas cultiver, comme ouvriers, ou comme fermiers, les mêmes terres qu'ils cultivent comme eſclaves? Ils peupleroient alors, & l'on ne ſeroit pas obligé, chaque année, d'aller chercher en Afrique de nouvelles victimes.

Et qu'on ne diſe pas qu'en ſupprimant l'eſclavage, le gouvernement violeroit la propriété des colons. Comment l'uſage, ou même une loi poſitive, pourroit-elle jamais donner à un homme un véritable droit de propriété ſur le travail, ſur la liberté, ſur l'être entier d'un autre homme innocent, & qui n'y a point conſenti? En déclarant les négres libres, on n'ôteroit pas au colon ſa propriété; on l'empêcheroit de faire un crime, & l'argent qu'on a payé pour un crime, n'a jamais donné le droit de le commettre.

On dit que les négres ſont pareſſeux ; veut-on qu'ils trouvent du plaiſir à travailler pour leurs tyrans ? Ils ſont bas, fourbes, traîtres, ſans mœurs : eh bien ! ils ont tous les vices des eſclaves, & c'eſt la ſervitude qui les leur a donnés. Rendez-les libres : & plus près que vous de la nature, ils vaudront beaucoup mieux que vous.

Ne pourroit-on pas, ſi on n'oſoit être juſte tout-à-fait, changer l'eſclavage perſonnel des négres, en un eſclavage de la glèbe, tel que celui ſous lequel gémiſſent encore les habitans d'une partie de l'Europe ? L'exécution de ce projet ſeroit plus aiſée. Le ſort des négres deviendroit plus ſupportable ; & cet ordre politique, une fois bien établi, ſeroit aiſément remplacé par une liberté entière ; il y auroit ſervi de degré, il adouciroit ce paſſage de la ſervitude à la liberté, qui, ſans cela, ſeroit peut-être trop bruſque.

Sait-on ſi la Sardaigne, & ſur-tout la Sicile, ne ſont pas propres à la culture des cannes

à ſucre, & ne ſuffiroient point pour l'approviſionnement de l'Europe.

Et ſi, au lieu d'apprendre aux négres d'Afrique à vendre leurs freres, nous leur avions appris à cultiver leur ſol, ſi, au lieu de leur rapporter nos liqueurs fortes, nos maladies & nos vices, nous leur avions porté nos lumieres, nos arts & notre induſtrie, croit-on que l'Afrique n'eût pas remplacé nos colonies? Compteroit-on pour rien l'avantage d'arracher à la barbarie & à la misère une des quatre parties du monde? Et quand même il n'y auroit pas à gagner pour tous les peuples, dans un tel changement, les nations ne devroient-elles pas ſe laſſer de ſuivre, dans leur conduite, une morale, dont le particulier le plus vil rougiroit d'adopter les principes.

6°. Perſonne n'a jamais douté que ce ne ſoit un délit grave de ravager un champ cultivé. Au dommage fait au propriétaire, ſe joint la perte réelle d'une denrée néceſ-

faire à la ſubſiſtance des hommes. Cependant il y a des pays où les ſeigneurs ont le droit de faire manger par des bêtes ſauvages le bled que le payſan a ſemé ; où celui qui tueroit l'animal qui dévaſte ſon champ, ſeroit envoyé aux galères, ſeroit puni de mort ; car on a vu des princes faire moins de cas de la vie d'un homme, que du plaiſir d'avoir un cerf de plus à faire déchirer par leurs chiens. Dans ces mêmes pays, il y a plus d'hommes employés à veiller à la sûreté du gibier, qu'à celle des hommes ; ſouvent il arrive que, pour défendre des lièvres, les gardes tirent ſur les payſans ; & comme tous les juges ſont ſeigneurs de fiefs, il n'y a point d'exemple qu'aucun de ces meurtres ait été puni. Là, des provinces entières y ſont réſervées aux plaiſirs du ſouverain. Les propriétaires de ces cantons y ſont privés du droit de défendre leur champ par un enclos, ou de l'employer d'une manière pour laquelle cette clôture ſeroit né-

ceſſaire. Il faut que le cultivateur laiſſe l'herbe qu'il a ſemée, pourrir ſur terre, juſqu'à ce qu'un garde-chaſſe ait déclaré que les œufs de perdrix n'ont plus rien à craindre, & qu'il lui eſt permis de faucher ſon herbe. Il y a long-tems que ces loix ſubſiſtent; il eſt évident qu'elles ſont un attentat contre la propriété, une inſulte aux malheureux, qui meurent de faim au milieu d'une campagne que les ſangliers & les cerfs ont ravagée. Cependant aucun confeſſeur de roi ne s'eſt encore aviſé de faire naître à ſon pénitent le moindre ſcrupule ſur cet objet.

7°. Les impôts ſont une portion du revenu de chaque citoyen, deſtinée à l'utilité publique. Dans toute adminiſtration bien réglée, le néceſſaire phyſique de chaque homme doit être exempt de tout impôt; mais, au contraire, le crédit des riches a fait retomber ce fardeau ſur les pauvres, dans preſque tous les pays où le peuple n'a point de repréſentant. Ainſi toute portion de l'impôt,

qui

qui n'eſt point employée pour le public, doit être regardée comme un véritable vol, & comme un vol fait au pauvre. Ainſi, pour qu'un homme puiſſe croire avoir droit à cette portion, il faut qu'il puiſſe ſe rendre ce témoignage, qu'il fait à l'état un bien au moins équivalent à la ſomme qu'il reçoit pour ſalaire, ou plutôt au mal que cette partie de l'impôt fait ſouffrir au peuple ſur qui elle ſe lève. Cela même ne ſuffit pas; car l'homme riche doit compte à la nation de l'emploi de ſon tems & de ſes forces; ce n'eſt même qu'à ce prix qu'il peut lui être permis de jouir d'un ſuperflu ſans travail, tandis que d'autres hommes manquent ſouvent du néceſſaire, malgré un travail opiniâtre. Il faut donc, pour avoir droit à une part ſur le tréſor public, que cette part ſoit employée, par celui qui la reçoit, d'une manière utile à la nation. Si ce principe d'équité naturelle n'avoit pas été étouffé par l'habitude, ſi l'opinion flétriſſoit celui qui

s'en écarte, alors les impôts ceſſeroient d'être un fardeau pénible, le peuple reſpireroit, le prix de ſon travail lui appartiendroit tout entier; & l'on ne verroit plus les premiers hommes de chaque pays, ſe dévouer uniquement au métier de corrompre des rois, pour s'enrichir de la ſubſiſtance du peuple.

8°. Le ſouverain n'a pas le droit de rien détourner du tréſor public, pour ſatisfaire, ou ſes fantaiſies, ou ſon orgueil; ce tréſor n'eſt pas à lui, il eſt au peuple. Une partie du ſuperflu du riche peut ſans doute être employée à conſoler le chef d'une nation, des peines du gouvernement; mais cet emploi du tribut devient criminel, du moment où une partie de l'impôt ſe lève ſur le peuple. Les courtiſans parlent ſans ceſſe des dépenſes néceſſaires à la majeſté du trône. J'ignore toutefois ſi la vue d'un prince, uniquement occupé du bonheur de ſes peuples, menant une vie ſimple & frugale, ſans

gardes, ſans appareil, ſans courtiſans, que quelques ſages livrés aux mêmes ſoins que lui, j'ignore ſi un tel prince n'offriroit point un ſpectacle plus attendriſſant, plus impoſant même que celui de la cour la plus brillante, & par conſéquent la plus ruineuſe pour la nation qui la paie; mais du moins faut-il avouer qu'il eſt plus néceſſaire à un peuple d'avoir du pain, que d'éblouir les étrangers par la triſte repréſentation d'une cour fomptueuſe. Cette morale devroit être celle de tous les rois. Preſqu'aucun cependant ne l'a connue, & ceux qui ont paru s'en ſouvenir quelquefois dans leur diſcours, l'ont oubliée dans leur conduite.

9°. L'uſage d'ouvrir les lettres des citoyens, de leur arracher les ſecrets qu'ils n'ont pas confiés, ne peut être regardé que comme une violation ouverte de la foi publique. Il eſt clair encore que cette infamie n'a aucune autre utilité que de fournir un aliment à la curioſité du prince, ou aux

petites paſſions des miniſtres, & de donner au chef des eſpions les moyens de nuire à qui il veut auprès du gouvernement. Aucun ſecret important ne peut ſe connoître par cette voie, parce que cet eſpionnage eſt public, & que ſi l'on confie encore quelquefois à la poſte des réflexions, ou des épigrammes, on n'y livre, ni ſes projets, ni ſes complots. Les eſpions, répandus dans les maiſons particulières, ſont un autre reſſort de la police moderne, auſſi infâme & auſſi inutile. On raconte qu'un miniſtre de Charles II d'Angleterre, nommé Craig, dédaigna de recourir à aucun de ces vils moyens, que jamais il n'intercepta une lettre, que jamais il n'employa un eſpion; mais malheureuſement, pour l'eſpèce humaine, cet exemple eſt unique juſqu'ici, & l'uſage contraire, proſcrit par la raiſon, par l'équité, par l'honneur, ſubſiſte preſque par-tout; on l'exerce ſans remords, & même ſans honte. L'opinion flétrit, à la vérité, les eſpions

ſubalternes ; mais elle s'arrête là, & elle ne dévoue pas à l'opprobre ceux qui les emploient, & qui, calomniant la nation auprès du prince, oſent lui faire accroire que ces infâmes abus du pouvoir ſont des précautions néceſſaires.

J'ai choiſi, pour exemples, des actions qui peuvent influer ſur la proſpérité publique : & je ne les ai choiſies que dans nos mœurs. J'aurois pu étendre cette liſte ; & ſi j'avois parcouru l'hiſtoire de toutes les nations, ſi j'avois voulu m'arrêter ſur les actions particulières, cette liſte auroit été immenſe.

Cela prouve, ſelon moi, que pour donner aux hommes une morale bien sûre & bien utile, il faut leur inſpirer une horreur, pour ainſi dire, machinale, de tout ce qui nuit à leurs ſemblables ; former leur ame de manière que le plaiſir de faire du bien ſoit le premier de tous leurs plaiſirs ; que le ſentiment d'avoir fait leur devoir, ſoit un dé-

dommagement ſuffiſant de tout ce qui leur en a pu coûter pour le remplir. Il faut allumer, dans ceux que l'enthouſiaſme des paſſions peut égarer, un enthouſiaſme pour la vertu, capable de les défendre. Alors qu'on laiſſe à leur raiſon le ſoin de juger de ce qui eſt juſte & de ce qui eſt injuſte, & que leur conſcience ne ſe repoſe pas ſur un certain nombre de maximes de morale, adoptées dans le pays où ils naiſſent, ou ſur un code, dont une claſſe d'hommes jalouſe de régner ſur les eſprits, ſe ſoit réſervé l'interprétation.

ARTICLE V

DES PENSÉES DE PASCAL.

De la grandeur, de la vanité, de la foibleſſe & de la misère des hommes.

I.

EN écrivant ma penſée, elle m'échappe quelquefois; mais cela me fait ſouvenir de ma foibleſſe, que j'oublie à toute heure; ce qui m'inſtruit autant que ma penſée oubliée, car je ne tends qu'à connoître mon néant.

II.

Mon humeur ne dépend guère du tems. J'ai mon brouillard &

mon beau tems au-dedans de moi. Le bien & le mal de mes affaires même y fait peu. Je m'efforce quelquefois de moi-même contre la mauvaiſe fortune, & la gloire de la dompter me la fait dompter gaiement, au lieu que d'autres fois je fais l'indifférent & le dégoûté dans la bonne fortune.

III.

Quelle chimère eſt-ce donc que l'homme? quelle nouveauté, quel chaos, quel ſujet de contradiction? Juge de toutes choſes, imbécille, ver de terre, dépoſitaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'univers. S'il ſe vante, je l'abaiſſe; s'il s'abaiſſe, je le vante,

& le contredis toujours, juſqu'à ce qu'il comprenne qu'il eſt un monſtre incompréhenſible.

IV.

La première choſe qui s'offre à l'homme, quand il ſe regarde, c'eſt ſon corps, c'eſt-à-dire, une certaine portion de matière qui lui eſt propre. Mais pour comprendre ce qu'elle eſt, il faut qu'il la compare avec tout ce qui eſt au-deſſus de lui, & tout ce qui eſt au-deſſous, afin de reconnoître ſes juſtes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder ſimplement les objets qui l'environnent. Qu'il contemple la nature entière dans ſa haute & pleine majeſté. Qu'il conſidère cette

éclatante lumière, miſe comme une lampe éternelle pour éclairer l'univers. Que la terre lui paroiſſe comme un point, au prix du vaſte tour que cet aſtre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaſte tour lui-même n'eſt qu'un point très-délicat, à l'égard de celui que les aſtres, qui roulent dans le firmament, embraſſent. Mais ſi notre vue s'arrête là, que l'imagination paſſe outre. Elle ſe laſſera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde, n'eſt qu'un trait imperceptible dans l'ample ſein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ſes eſpaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes

au prix de la réalité des choſes. C'eſt une ſphère infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part. Enfin, c'eſt un des plus grands caractères ſenſibles de la toute-puiſſance de Dieu, que notre imagination ſe perde dans cette penſée.

Que l'homme étant revenu à ſoi, conſidère ce qu'il eſt, au prix de ce qui eſt. Qu'il ſe regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature. Et que dans ce que lui paroîtra ce petit cahos, où il ſe trouve logé, c'eſt-à-dire, ce monde viſible, il apprenne à eſtimer la terre, les royaumes, les villes & ſoi-même, ſon juſte prix.

Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infini? Qui peut le comprendre? Mais

pour lui préſenter un autre prodige auſſi étonnant, qu'il recherche, dans ce qu'il connoît, les choſes les plus délicates. Qu'un ciron, par exemple, lui offre, dans la petiteſſe de ſon corps, des parties incomparablement plus petites, des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du ſang dans ces veines, des humeurs dans ce ſang, des gouttes dans ces humeurs. Que diviſant encore ces dernières choſes, il épuiſe ſes forces & ſes conceptions; & que le dernier objet, où il puiſſe arriver, ſoit maintenant celui de notre diſcours. Il penſera, peut-être, que c'eſt là l'extrême petiteſſe de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abyme nou-

veau. Je veux lui peindre, non-ſeulement l'univers viſible, mais encore tout ce qu'il eſt capable de concevoir, l'immenſité de la nature dans l'enceinte de cet atôme imperceptible. Qu'il y voie une infinité de mondes, dont chacun a ſon firmament, ſes planètes, ſa terre, en la même proportion que le monde viſible; dans cette terre des animaux, & enfin, des cirons, dans leſquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même choſe, ſans fin & ſans repos. Qu'il ſe perde dans ces merveilles auſſi étonnantes par leur petiteſſe, que les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui

tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le ſein de tout, ſoit maintenant un monde, ou plutôt un tout, à l'égard de la dernière petiteſſe où l'on ne peut arriver.

Qui ſe conſidérera de la ſorte, s'effrayera, ſans doute, de ſe voir comme ſuſpendu dans la maſſe que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il eſt également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles, & je crois que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contempler en ſilence, qu'à les rechercher avec préſomption.

Car enfin, qu'eſt-ce que l'homme

dans la nature ? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes, & ſon être n'eſt pas moins diſtant du néant d'où il eſt tiré, que de l'infini où il eſt englouti.

Son intelligence tient, dans l'ordre des choſes intelligibles, le même rang que ſon corps dans l'étendue de la nature ; & tout ce qu'elle peut faire, eſt d'appercevoir quelque apparence du milieu des choſes, dans un déſeſpoir éternel de n'en connoître, ni les principes, ni la fin. Toutes choſes ſont ſorties du néant, & portées juſqu'à l'infini. Qui peut ſuivre ces étonnantes dé-

marches? L'auteur de ces merveilles les comprend; nul autre ne le peut faire.

Cet état, qui tient le milieu entre les extrêmes, ſe trouve en toutes nos puiſſances.

Nos ſens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous aſſourdit, trop de lumière nous éblouit, trop de diſtance & trop de proximité empêchent la vue, trop de longueur & trop de briéveté obſcurciſſent un diſcours, trop de plaiſir incommode, trop de conſonnances déplaiſent. Nous ne ſentons, ni l'extrême chaud, ni l'extrême froid. Les qualités exceſſives nous ſont ennemies, & non pas ſenſibles. Nous ne ſentons plus, nous en

ſouffrons : trop de jeuneſſe & trop de vieilleſſe empêchent l'eſprit : trop & trop peu de nourriture troublent ſes actions : trop & trop peu d'inſtructions l'abêtiſſent. Les choſes extrêmes ſont pour nous comme ſi elles n'étoient pas, & nous ne ſommes point à leur égard. Elles nous échappent, ou nous à elles.

Voilà notre état véritable. C'eſt ce qui reſſerre nos connoiſſances en de certaines bornes que nous ne paſſons pas ; incapables de ſavoir tout, & d'ignorer tout abſolument. Nous ſommes ſur un milieu vaſte, toujours incertains & flottans entre l'ignorance & la connoiſſance ; & ſi nous penſons aller plus avant, notre objet branle & échap-

pe à nos priſes, il ſe dérobe, & fuit d'une fuite éternelle : rien ne le peut arrêter. C'eſt notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du deſir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'élève juſqu'à l'infini ; mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre juſqu'aux abymes.

V.

L'homme n'eſt qu'un roſeau le plus foible de la nature ; mais c'eſt un roſeau penſant. Il ne faut pas que l'univers entier s'arme pour l'écraſer ; une vapeur, une goutte d'eau ſuffit pour le tuer ; mais quand l'univers l'écraſeroit, l'homme ſe-

roit encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt, & l'avantage que l'univers a ſur lui, l'univers n'en ſait rien.

Ainſi toute notre dignité conſiſte dans la penſée. C'eſt delà qu'il faut nous relever, non de l'eſpace & de la durée.

V I.

L'homme eſt ſi grand, que ſa grandeur paroît même en ce qu'il ſe connoît miſérable. Un arbre ne ſe connoît pas miſérable. Il eſt vrai que c'eſt être miſérable que de ſe connoître miſérable ; mais c'eſt auſſi être grand, que de connoître qu'on eſt miſérable. Ainſi toutes ces misères prouvent ſa

grandeur. Ce ſont misères de grand ſeigneur, misères d'un roi détrôné.

VII.

Nous avons une ſi grande idée de l'ame de l'homme, que nous ne pouvons ſouffrir d'en être mépriſés, de n'être pas dans l'eſtime d'une ame; & toute la félicité des hommes conſiſte dans cette eſtime.

Si, d'un côté, cette fauſſe gloire, que les hommes cherchent, eſt une grande marque de leur misère & de leur baſſeſſe; c'en eſt une auſſi de leur excellence : car quelques poſſeſſions qu'il ait ſur la terre, de quelque ſanté & commodité eſſentielle qu'il jouiſſe, il n'eſt pas ſatisfait, s'il n'eſt pas dans l'eſtime

des hommes. Il eſtime ſi grande la raiſon de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il ſe croit malheureux, s'il n'eſt placé auſſi avantageuſement dans la raiſon de l'homme. C'eſt la plus belle place du monde, rien ne le peut détourner de ce deſir, & c'eſt la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme; juſques-là que ceux qui mépriſent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & ſe contrediſent à eux-mêmes par leur propre ſentiment; leur nature, qui eſt plus forte que toute leur raiſon, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raiſon ne les convainc de ſa baſſeſſe.

VIII.

Nous ne nous contentons pas de la vie que nous avons en nous, & de notre propre être : nous voulons vivre dans l'idée des autres, d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons inceſſamment à embellir & conſerver cet être imaginaire, & négligeons le véritable. Et ſi nous avons, ou la tranquillité, ou la généroſité, ou la fidélité, nous nous empreſſions de le faire ſavoir, afin d'attacher ces vertus à cet être d'imagination, nous les détacherons plutôt de nous pour les y joindre, & nous ſerions volontiers poltrons, pour acquérir la

réputation d'être vaillans ; grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas ſatisfait de l'un ſans l'autre, & de renoncer ſouvent à l'un pour l'autre ! Car qui ne mourroit, pour conſerver ſon honneur, celui-là ſeroit infâme.

IX.

La douceur de la gloire eſt ſi grande, qu'à quelque choſe qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

X.

L'orgueil nous tient d'une poſſeſſion ſi naturelle, au milieu de nos misères & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle.

XI.

La vanité eſt ſi ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur, ſe vante & veut avoir ſes admirateurs, & les philoſophes mêmes en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; & ceux qui le liſent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; & moi, qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie; & peut-être que ceux qui le liront, l'auront auſſi.

XII.

Nous ſommes ſi préſomptueux, que nous voudrions être connus de toute la terre, & même des gens qui

qui viendront quand nous n'y ſerons plus; & nous ſommes ſi vains, que l'eſtime de cinq ou ſix perſonnes, qui nous environnent, nous amuſe & nous contente.

XIII.

On ne ſe ſoucie pas d'être eſtimé dans les villes où on ne fait que paſſer; mais quand on y doit demeurer un peu de tems, on s'en ſoucie. Combien de tems faut-il? Un tems proportionné à notre durée vaine & chétive.

XIV.

Les belles actions cachées ſont les plus eſtimables. Quand j'en vois quelques-unes dans l'hiſtoire, elles

me plaiſent fort. Mais enfin elles n'ont pas été tout-à-fait cachées, puiſqu'elles ont été ſues ; ce peu, par où elles ont paru, en diminue le mérite ; car c'eſt là le plus beau de les avoir voulu cacher.

XV.

Nous ne tenons jamais au préſent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent, & comme pour le hâter, ou nous rappelons le paſſé pour l'arrêter comme trop prompt, ſi imprudens que nous errons dans les tems qui ne ſont pas à nous, & ne penſons pas au ſeul qui nous appartient : & ſi vains, que nous ſongeons à ceux qui ne ſont point, & laiſſons échapper, ſans réflexion,

le ſeul qui ſubſiſte. C'eſt que le préſent, d'ordinaire, nous bleſſe ; nous le cachons à notre vue, parce qu'il nous afflige ; & s'il nous eſt agréable, nous regrettons de le voir échapper. Nous tâchons de le ſoutenir par l'avenir, & ne penſons qu'à diſpoſer les choſes qui ne ſont pas en notre puiſſance, pour un tems où nous n'avons aucune aſſurance d'y arriver.

Que chacun examine ſa penſée ; il la trouvera toujours occupée au paſſé & à l'avenir. Nous ne penſons preſque point au préſent ; & ſi nous y penſons, ce n'eſt que pour en prendre la lumière pour diſpoſer l'avenir. Le préſent n'eſt jamais notre but. Le paſſé & le préſent ſont

nos moyens ; le ſeul avenir eſt notre objet. Ainſi nous ne vivons jamais, mais nous eſpérons de vivre ; & nous diſpoſant toujours à être heureux, il eſt indubitable que nous ne le ſerons jamais, ſi nous n'aſpirons à une autre béatitude, qu'à celle dont on peut jouir en cette vie, &c.

XVI.

Peu de choſe nous conſole, parce que peu de choſe nous afflige.

XVII.

Cromwel alloit ravager toute la chrétienté ; la famille royale étoit perdue, & la ſienne à jamais puiſſante, ſans un petit grain de ſable qui ſe mit dans ſon uretre. Rome

même alloit trembler ſous lui ; mais ce petit gravier, qui n'étoit rien ailleurs, mis en cet endroit, le voilà mort, ſa famille abaiſſée, & le roi rétabli.

XVIII.

Si le nez de Cléopâtre eût été plus court, toute la face de la terre auroit changé.

XIX.

Quand il eſt queſtion de juger ſi on doit faire la guerre & tuer tant d'hommes, condamner tant d'Eſpagnols à la mort, c'eſt un homme ſeul qui en juge, & encore intéreſſé ; ce devroit être un tiers indifférent.

XX.

La foibleſſe de la raiſon de l'homme paroît bien davantage en ceux qui ne la connoiſſent pas qu'en ceux qui la connoiſſent.

XXI.

L'eſprit du plus grand homme du monde n'eſt pas ſi indépendant, qu'il ne ſoit ſujet à être troublé par le moindre tintamare qui ſe fait autour de lui ; il ne faut pas le bruit d'un canon pour empêcher ſes penſées ; il ne faut que le bruit d'une girouette ou d'une poulie. Ne vous étonnez pas s'il ne raiſonne pas bien à préſent, une mouche bourdonne à ſes oreilles ; c'en

eſt aſſez pour le rendre incapable de bon conſeil. Si vous voulez qu'il puiſſe trouver la vérité, chaſſez cet animal qui tient ſa raiſon en échec & trouble cette puiſſante intelligence qui gouverne les villes & les royaumes.

XXII.

Les inventions des hommes vont en avançant de ſiècle en ſiècle. La bonté & la malice du monde en général reſte la même.

XXIII.

La nature nous rendant toujours malheureux en tous états, nos deſirs nous figurent un état heureux, parce qu'ils joignent à l'état où

nous ſommes, les plaiſirs de l'état où nous ne ſommes pas; & quand nous arriverions à ces plaiſirs, nous ne ſerions pas heureux pour cela, parce que nous aurions d'autres deſirs conformes à un nouvel état.

XXIV.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui reſtent voient leur propre condition dans celle de leurs ſemblables, & ſe regardant les uns les autres avec douleur & ſans eſpérance, attendent leur tour. C'eſt l'image de la condition des hommes.

XXV.

La nature de l'amour-propre & de ce moi humain, eſt de n'aimer que ſoi & de ne conſidérer que ſoi. Mais que fera-t-il? Il ne ſauroit empêcher que cet objet qu'il aime, ne ſoit plein de défauts & de misères. Il veut être grand, & il ſe voit petit. Il veut être heureux, & il ſe voit miſérable. Il veut être parfait, & il ſe voit plein d'imperfections. Il veut être l'objet de l'amour & de l'eſtime des hommes, & il voit que ſes défauts ne méritent que leur averſion & leur mépris. Cet embarras où il ſe trouve produit en lui la plus injuſte & la plus criminelle paſſion qu'il ſoit

poſſible de s'imaginer. Car il conçoit une haine immortelle contre cette vérité qui le reprend, & qui le convainc de ſes défauts. Il deſireroit de l'anéantir, & ne pouvant la détruire en elle-même, il la détruit, autant qu'il peut, dans ſa connoiſſance & dans celle des autres; c'eſt-à-dire, met tout ſon ſoin à couvrir ſes défauts, & aux autres, & à ſoi-même, & qu'il ne peut ſouffrir qu'on les lui faſſe voir, ni qu'on le voie.

C'eſt ſans doute un mal que d'être plein de défauts; mais c'eſt encore un plus grand mal que d'en être plein, & de ne vouloir pas le reconnoître, puiſque c'eſt y ajouter encore celui d'une illuſion volon-

taire. Nous ne voulons pas que les autres nous trompent, nous ne trouvons pas juſte qu'ils veuillent être eſtimés de nous plus qu'ils ne méritent ; il n'eſt donc pas juſte auſſi que nous les trompions & que nous voulions qu'ils nous eſtiment plus que nous ne méritons.

Ainſi lorſqu'ils ne découvrent que des imperfections & des vices que nous avons en effet, il eſt viſible qu'ils ne nous font point de tort, puiſque ce ne ſont pas eux qui en ſont cauſe, & qu'ils nous font un bien, puiſqu'ils nous aident à nous délivrer d'un mal qui eſt l'ignorance de ces imperfections : nous ne devons pas être fâchés qu'ils les connoiſſent & qu'ils nous mépriſent,

étant juſte, & qu'ils nous connoiſſent pour ce que nous ſommes, & qu'ils nous mépriſent ſi nous ſommes mépriſables.

Voilà les ſentimens qui naîtroient d'un cœur plein de juſtice & d'équité. Que devons-nous dire du nôtre, en y voyant une diſpoſition toute contraire? Car, n'eſt-il pas vrai que nous haïſſons la vérité & ceux qui nous la diſent, & que nous aimons qu'ils ſe trompent à notre avantage, & que nous voulons être eſtimés d'eux, autres que nous ne ſommes en effet.

Il y a différens degrés dans cette averſion pour la vérité. Mais on peut dire qu'elle eſt dans tout en quelque degré, parce qu'elle eſt inſéparable

inſéparable de l'amour-propre. C'eſt cette mauvaiſe délicateſſe qui oblige ceux qui ſont dans la néceſſité de reprendre les autres, de choiſir tant de tours & de tempéramens pour éviter de les choquer. Il faut qu'ils diminuent nos défauts, qu'ils faſſent ſemblant de les excuſer, qu'ils y mêlent des louanges & des témoignages d'affection & d'eſtime; avec tout cela cette médecine ne laiſſe pas d'être amère à l'amour-propre. Il en prend le moins qu'il peut, & toujours avec dégoût, & ſouvent même avec un ſecret dépit contre ceux qui la lui préſentent.

Il arrive de-là que ſi on a quelqu'intérêt d'être aimé de nous, on

s'éloigne de nous rendre un office qu'on ſait nous être déſagréable, on nous traite comme nous voulons être traités; nous haïſſons la vérité, on nous la cache; nous voulons être flattés, on nous flatte; nous aimons à être trompés, on nous trompe.

C'eſt ce qui fait que chaque degré de bonne fortune, qui nous élève dans le monde, nous éloigne davantage de la vérité, parce qu'on appréhende plus de bleſſer ceux dont l'affection eſt plus utile & l'averſion plus dangereuſe.

Un prince ſera la fable de toute l'Europe, & lui ſeul n'en ſaura rien. Je ne m'en étonne pas: dire la vérité eſt utile à celui à qui on la

dit; mais déſavantageux à ceux qui la diſent, parce qu'ils ſe font haïr. Or ceux qui vivent avec les princes, aiment mieux leurs intérêts que celui du prince qu'ils ſervent, & ainſi ils n'ont garde de lui procurer un avantage en ſe nuiſant à eux-mêmes. Ce malheur eſt ſans doute plus grand & plus ordinaire dans les plus grandes fortunes; mais les moindres n'en ſont pas exemptes, parce qu'il y a toujours quelque intérêt à ſe faire aimer des hommes: ainſi la vie humaine n'eſt qu'une illuſion perpétuelle. On ne fait que s'entre-tromper & s'entre-flatter. Perſonne ne parle de nous en notre préſence, comme il en parle en notre abſence; l'union

qui eſt entre les hommes n'eſt fondée que ſur cette mutuelle tromperie; & peu d'amitiés ſubſiſteroient, ſi chacun ſavoit ce que ſon ami dit de lui lorſqu'il n'y eſt pas, quoiqu'il parle alors ſincérement & ſans paſſion. L'homme n'eſt donc que déguiſement, que menſonge, hypocriſie, & en ſoi-même & à l'égard des autres. Il ne veut pas qu'on lui diſe la vérité, il évite de la dire aux autres, & toutes ces diſpoſitions ſi éloignées de la juſtice & de la raiſon, ont une racine naturelle dans ſon cœur.

XXVI.

Je mets en fait que ſi tous les hommes ſavoient ce qu'ils diſent

les uns des autres, il n'y auroit pas quatre amis dans le monde. Cela paroît par les querelles que cauſent les rapports indécens qu'on en fait quelquefois.

XXVII.

Rien n'eſt plus capable de nous faire entrer dans la connoiſſance de la misère des hommes, que de conſidérer la cauſe véritable de l'agitation perpétuelle dans laquelle ils paſſent toute leur vie.

L'ame eſt jetée dans le corps pour y faire un ſéjour de peu de durée. Elle ſait que ce n'eſt qu'un paſſage à un voyage éternel, & qu'elle n'a que le peu de tems que dure la vie pour s'y préparer. Les

néceſſités de la nature lui en raviſſent une très-grande partie. Il ne lui en reſte que très-peu, dont elle puiſſe diſpoſer. Mais ce peu qui lui reſte l'incommode ſi fort, & l'embarraſſe ſi étrangement, qu'elle ne ſonge qu'à le perdre. Ce lui eſt une peine inſupportable d'être obligé de vivre avec ſoi & de penſer à ſoi. Ainſi tout ſon ſoin eſt de s'oublier ſoi-même, & de laiſſer s'écouler ce tems ſi court & ſi précieux ſans réflexion, en s'occupant des choſes qui l'empêchent d'y penſer.

C'eſt l'origine de toutes les occupations tumultueuſes des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertiſſement ou paſſe-tems, dans leſquels on n'a en effet pour but

que d'y laiſſer paſſer le tems ſans le ſentir, ou plutôt ſans ſe ſentir ſoi-même, & d'éviter, en perdant cette partie de la vie, l'amertume & le dégoût intérieur qui accompagneroit néceſſairement l'attention que l'on feroit ſur ſoi-même durant ce tems-là. L'ame ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y penſe. C'eſt ce qui la contraint de ſe répandre au-dehors, & de chercher dans l'application aux choſes extérieures, à perdre le ſouvenir de ſon état véritable. Sa joie conſiſte dans cet oubli; & il ſuffit, pour la rendre miſérable, de l'obliger de ſe voir & d'être avec ſoi.

On charge les hommes, dès l'en-

ſance, du ſoin de leur honneur & de leurs biens, & même du bien & de l'honneur de leurs parens & de leurs amis. On les accable de l'étude des langues, des ſciences, des exercices & des arts. On les charge d'affaires : on leur fait entendre qu'ils ne ſauroient être heureux, s'ils ne font en ſorte, par leur induſtrie & par leur ſoin, que leur fortune, leur honneur, & même la fortune & l'honneur de leurs amis ſoient en bon état, & qu'une ſeule de ces choſes qui manque les rend malheureux. Ainſi on leur donne des charges & des affaires qui les font tracaſſer dès la pointe du jour. Voilà, direz-vous, une étrange manière de les rendre heureux. Que

pourroit-on faire de mieux pour les rendre malheureux ? Demandez-vous ce qu'on pourroit faire ? Il ne faudroit que leur ôter tous ces ſoins. Car alors ils ſe verroient, & ils penſeroient à eux-mêmes, & c'eſt ce qui leur eſt inſupportable. Auſſi après s'être chargés de tant d'affaires, s'ils ont quelque tems de relâche, ils tâchent encore de le perdre à quelque divertiſſement qui les occupe tout entiers, & les dérobe à eux-mêmes.

C'eſt pourquoi quand je me ſuis mis à conſidérer les diverſes agitations des hommes, les périls & les peines où ils s'expoſent à la cour, à la guerre, dans la pourſuite de leurs prétentions ambitieu-

ſes, d'où naiſſent tant de querelles, de paſſions & d'entrepriſes périlleuſes & funeſtes; j'ai ſouvent dit que tout le malheur des hommes vient de ne ſavoir pas ſe tenir en repos dans une chambre. Un homme qui a aſſez de bien pour vivre, s'il ſavoit demeurer chez ſoi, n'en ſortiroit pas pour aller ſur la mer, ou au ſiége d'une place; & ſi on ne cherchoit ſimplement qu'à vivre, on auroit peu beſoin de ces occupations ſi dangereuſes.

Mais quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos, & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cauſe bien effective; c'eſt-à-dire, du malheur naturel de

notre condition foible & mortelle, & ſi miſérable que rien ne nous peut conſoler, lorſque rien ne nous empêche d'y penſer, & que nous ne voyons que nous.

Mais pour ceux qui n'agiſſent que par les mouvemens qu'ils trouvent en eux & dans leur nature, il eſt impoſſible qu'ils ſubſiſtent dans ce repos qui leur donne lieu de ſe conſidérer, & de ſe voir, ſans être incontinent attaqués de chagrin & de triſteſſe. L'homme qui n'aime que ſoi ne hait rien tant que d'être ſeul avec ſoi. Il ne cherche rien que pour ſoi, & ne fuit rien tant que ſoi; parce que quand il ſe voit, il ne ſe voit pas tel qu'il ſe deſire, & qu'il trouve en ſoi-même

un amas de misères inévitables, & un vuide de biens réels & ſolides qu'il eſt incapable de remplir.

Qu'on choiſiſſe telle condition qu'on voudra, & qu'on y aſſemble tous les biens & toutes les ſatisfactions qui ſemblent pouvoir contenter un homme ; ſi celui qu'on aura mis en cet état eſt ſans occupation & ſans divertiſſement, & qu'on le laiſſe faire réflexion ſur ce qu'il eſt, cette félicité languiſſante ne le ſoutiendra pas. Il tombera, par néceſſité, dans des vues affligeantes de l'avenir; & ſi on ne l'occupe hors de lui, le voilà néceſſairement malheureux.

La dignité royale n'eſt-elle pas aſſez grande d'elle-même pour ren-

dre celui qui la poſsède heureux par la ſeule vue de ce qu'il eſt ? Faudra-t-il encore le divertir de cette penſée comme les gens du commun ? Je vois bien que c'eſt rendre un homme heureux de le détourner de la vue de ſes misères domeſtiques, pour remplir toute ſa penſée du ſoin de bien danſer. Mais en ſera-t-il de même d'un roi ? Et ſera-t-il plus heureux en s'attachant à ces vains amuſemens qu'à la vue de ſa grandeur ? Quel objet plus ſatisfaiſant pourroit-on donner à ſon eſprit ? Ne ſeroit-ce pas faire tort à ſa joie, d'occuper ſon ame à penſer, à ajuſter ſes pas à la cadence d'un air, ou à placer adroitement une balle, au lieu de le

laiſſer jouir en repos de la contemplation de la gloire majeſtueuſe qui l'environne ? Qu'on en faſſe l'épreuve : qu'on laiſſe un roi tout ſeul, ſans aucune ſatisfaction des ſens, ſans aucun ſoin dans l'eſprit, ſans compagnie, penſer à ſoi tout à loiſir, & l'on verra qu'un roi qui ſe voit eſt un homme plein de misères, & qui les reſſent comme un autre. Auſſi on évite cela ſoigneuſement, & il ne manque jamais d'y avoir auprès des perſonnes des rois un grand nombre de gens qui veillent à faire ſuccéder le divertiſſement aux affaires, & qui obſervent tout le tems de leur loiſir pour leur fournir des plaiſirs & des jeux, en ſorte qu'il n'y ait point de

vuide. C'eſt-à-dire qu'ils ſont environnés de perſonnes qui ont un ſoin merveilleux de prendre garde que le roi ne ſoit ſeul, & en état de penſer à ſoi; ſachant qu'il ſera malheureux, tout roi qu'il eſt, s'il y penſe.

Auſſi la principale choſe qui ſoutient les hommes dans les grandes charges, d'ailleurs ſi pénibles, c'eſt qu'ils ſont ſans ceſſe détournés de penſer à eux.

Prenez-y garde. Qu'eſt-ce autre choſe d'être ſur-intendant, chancelier, premier préſident, que d'avoir un grand nombre de gens qui viennent de tous côtés, pour ne leur laiſſer pas une heure en la journée où ils puiſſent penſer à

eux-mêmes? Et quand ils ſont dans la diſgrace, & qu'on les renvoie à leurs maiſons de campagne, où ils ne manquent, ni de bien, ni de domeſtiques, pour les aſſiſter en leurs beſoins, ils ne laiſſent pas d'être miſérables, parce que perſonne ne les empêche plus de ſonger à eux.

De-là vient que tant de perſonnes ſe plaiſent au jeu, à la chaſſe, & aux autres divertiſſemens qui occupent toute leur ame. Ce n'eſt pas qu'il y ait en effet du bonheur dans ce que l'on peut acquérir par le moyen de ces jeux, ni qu'on s'imagine que la vraie béatitude ſoit dans l'argent qu'on peut gagner au jeu, ou dans le lièvre que l'on

court. On n'en voudroit pas s'il étoit offert. Ce n'eſt pas cet uſage mol & paiſible, & qui nous laiſſe penſer à notre malheureuſe condition, qu'on recherche; mais c'eſt le tracas qui nous détourne d'y penſer.

De-là vient que les hommes aiment tant le bruit & le tumulte du monde, que la priſon eſt un ſupplice ſi horrible, & qu'il y a ſi peu de perſonnes qui ſoient capables de ſouffrir la ſolitude.

Voilà tout ce que les hommes ont pu inventer pour ſe rendre heureux. Et ceux qui s'amuſent ſimplement à montrer la vanité & la baſſeſſe des divertiſſemens des hommes, connoiſſent bien, à la vérité,

une partie de leurs misères ; car c'en eſt une bien grande que de pouvoir prendre plaiſir à des choſes ſi baſſes & ſi mépriſables : mais ils n'en connoiſſent pas le fond qui leur rend ces misères mêmes néceſſaires, tant qu'ils ne ſont pas guéris de cette misère intérieure & naturelle, qui conſiſte à ne pouvoir ſouffrir la vue de ſoi-même. Ce lièvre qu'ils auroient acheté ne les garantiroit pas de cette vue : mais la chaſſe les en garantit. Ainſi quand on leur reproche que ce qu'ils cherchent avec tant d'ardeur ne ſauroit les ſatisfaire ; qu'il n'y a rien de plus bas & de plus vain ; s'ils répondoient comme ils devroient le faire, s'ils y penſoient

bien, ils en demeureroient d'accord: mais ils diroient en même-tems qu'ils ne cherchent, en cela, qu'une occupation violente & impétueuſe qui les détourne de la vue d'eux-mêmes, & que c'eſt pour cela qu'ils ſe propoſent un objet attirant qui les charme & qui les occupe tout entiers. Mais ils ne répondent pas cela, parce qu'ils ne ſe connoiſſent pas eux-mêmes. Un gentilhomme croit ſincérement qu'il y a quelque choſe de grand & de noble à la chaſſe: il dira que c'eſt un plaiſir royal. Il en eſt de même des autres choſes dont la plupart des hommes s'occupent. On s'imagine qu'il y a quelque choſe de réel & de ſolide dans les objets mêmes.

On ſe perſuade que ſi l'on avoit obtenu cette charge, on ſe repoſeroit enſuite avec plaiſir : & l'on ne ſent pas la nature inſatiable de ſa cupidité. On croit chercher ſincérement le repos ; & l'on ne cherche en effet que l'agitation.

Les hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au-dehors, qui vient du reſſentiment de leur misère continuelle. Et ils ont un autre inſtinct ſecret qui reſte de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connoître que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos. Et de ces deux inſtincts contraires, il ſe forme en eux un projet confus qui ſe cache à leur

vue, dans le fond de leur ame, qui les porte à tendre au repos par l'agitation, & à ſe figurer toujours que la ſatisfaction, qu'ils n'ont point, leur arrivera, ſi, en ſurmontant quelques difficultés qu'ils enviſagent, ils peuvent s'ouvrir par-là la porte au repos.

Ainſi s'écoule toute la vie. On cherche le repos en combattant quelques obſtacles; & ſi on les a ſurmontés, le repos devient inſupportable. Car, ou l'on penſe aux misères qu'on a, ou à celles dont on eſt menacé. Et quand on ſe verroit même aſſez à l'abri de toutes parts, l'ennui de ſon autorité privée ne laiſſeroit pas de ſortir du fond du cœur, où il a des racines

naturelles, & de remplir l'eſprit de ſon venin.

C'eſt pourquoi lorſque Cinéas diſoit à Pyrrhus, qui ſe propoſoit de jouir du repos, avec ſes amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même ſon bonheur, en jouiſſant dès-lors de ce repos, ſans l'aller chercher par tant de fatigues, il lui donnoit un conſeil qui ſouffroit de grandes difficultés, & qui n'étoit guère plus raiſonnable que le deſſein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre ſuppoſoit que l'homme ſe peut contenter de ſoi-même & de ſes biens préſens, ſans remplir le vuide de ſon cœur d'eſpérances imaginaires : ce qui eſt

faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni avant ni après avoir conquis le monde. Et peut-être que la vie molle, que lui conſeilloit ſon miniſtre, étoit encore moins capable de le ſatisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voyages qu'il méditoit.

On doit donc reconnoître que l'homme eſt ſi malheureux, qu'il s'ennuieroit même ſans aucune cauſe étrangère d'ennui, par le propre état de ſa condition naturelle, & il eſt avec cela ſi vain & ſi léger, qu'étant plein de mille cauſes eſſentielles d'ennui, la moindre bagatelle ſuffit pour le divertir. De ſorte, qu'à le conſidérer ſérieuſement, il eſt encore plus à plaindre

de ce qu'il ſe peut divertir à des choſes ſi frivoles & ſi baſſes, que de ce qu'il s'afflige de ſes misères effectives & de ſes divertiſſemens qui ſont infiniment moins raiſonnables que ſon ennui.

XXVIII.

Que penſez-vous que ſoit l'objet de ces gens qui jouent à la paume avec tant d'application d'eſprit & d'agitation de corps? Celui de ſe vanter le lendemain, avec leurs amis, qu'ils ont mieux joué qu'un autre. Voilà la ſource de leur attachement. Ainſi les autres ſuent dans leurs cabinets, pour montrer aux ſavans qu'ils ont réſolu une queſtion d'algèbre, qui ne l'avoit pu être

être juſqu'ici. Et tant d'autres s'expoſent aux plus grands périls, pour ſe vanter enſuite d'une place qu'ils auroient priſe auſſi ſottement à mon gré. Et enfin les autres ſe tuent pour remarquer toutes ces choſes : non pas pour en devenir plus ſages, mais ſeulement pour montrer qu'ils en connoiſſent la vanité : & ceux-là ſont les plus ſots de la bande, puiſqu'ils le ſont avec connoiſſance ; au lieu qu'on peut penſer des autres qu'ils ne le ſeroient pas, s'ils avoient cette connoiſſance.

XXIX.

Tel homme paſſe ſa vie ſans ennui en jouant tous les jours peu de choſe, qu'on rendroit malheu-

reux en lui donnant tous les matins l'argent qu'il peut gagner chaque jour, à condition de ne point jouer. On dira peut-être que c'eſt l'amuſement du jeu qu'il cherche, & non pas le gain; mais qu'on le faſſe jouer pour rien, il ne s'y échauffera pas, & s'y ennuiera. Ce n'eſt donc pas l'amuſement ſeul qu'il cherche; un amuſement languiſſant & ſans paſſion l'ennuiera. Il faut donc qu'il s'y échauffe, & qu'il ſe pique lui-même, en s'imaginant qu'il ſeroit heureux de gagner ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui donnât, à condition de ne point jouer, & qu'il ſe forme un objet de paſſion qui excite ſon deſir, ſa colère, ſa crainte, ſon eſpérance.

Ainſi les divertiſſemens, qui ſont le bonheur des hommes, ne ſont pas ſeulement bas, ils ſont encore faux & trompeurs ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont pour objet des fantômes & des illuſions qui ſeroient incapables d'occuper l'eſprit de l'homme, s'il n'avoit perdu le ſentiment & le goût du vrai bien, & s'il n'étoit rempli de baſſeſſe, de vanité, de légèreté, d'orgueil, & d'une infinité d'autres vices, & ils ne nous ſoulagent dans nos misères, qu'en nous cauſant une misère plus réelle & plus effective ; car c'eſt ce qui nous empêche principalement de ſonger à nous, qui nous fait perdre inſenſiblement le tems. Sans cela nous ſerions dans l'ennui, & cet

ennui nous porteroit à chercher quelque moyen plus ſolide d'en ſortir. Mais le divertiſſement nous trompe, nous amuſe, & nous fait arriver inſenſiblement à la mort.

XXX.

Les hommes n'ayant pu guérir de la mort, de la misère, de l'ignorance, ſe ſont aviſés, pour ſe rendre heureux, de n'y point penſer : c'eſt tout ce qu'ils ont pu inventer pour ſe conſoler de tant de maux. Mais c'eſt une conſolation bien misérable, puiſqu'elle va, non pas à guérir le mal, mais à le cacher ſimplement pour un peu de tems ; &, qu'en le cachant, elle fait qu'on ne penſe pas à le

guérir véritablement. Ainſi, par un étrange renverſement de la nature de l'homme, il ſe trouve que l'ennui, qui eſt ſon mal le plus ſenſible, eſt en quelque ſorte ſon plus grand bien, parce qu'il peut contribuer plus que toutes choſes à lui faire chercher ſa véritable guériſon; & que le divertiſſement, qu'il regarde comme ſon plus grand bien, eſt en effet ſon plus grand mal, parce qu'il l'éloigne, plus que toutes choſes, de chercher le remède à ſes maux. Et l'un & l'autre eſt une preuve admirable de la misère & de la corruption de l'homme, & en même-tems de ſa grandeur; puiſque l'homme ne s'ennuie de tout, & ne cherche cette multitude

d'occupations, que parce qu'il a l'idée du bonheur qu'il a perdu, lequel ne trouvant pas en ſoi, il le cherche inutilement dans les choſes extérieures, ſans ſe pouvoir jamais contenter, parce qu'il n'eſt, ni dans nous, ni dans les créatures, mais en Dieu ſeul.

ARTICLE VI

DES PENSÉES DE PASCAL.

Préjugés juſtifiés par les principes des articles précédens.

I.

Nous allons montrer que toutes les opinions du peuple ſont très-ſaines, que le peuple n'eſt pas ſi vain qu'on dit, & ainſi nous dé-

truirons l'opinion qui détruiſoit celle du peuple.

II.

Il eſt vrai, en un ſens, de dire que tout le monde eſt dans l'illuſion : car encore que les opinions du peuple ſoient ſaines, elles ne le ſont pas dans ſa tête, parce qu'il croit que la vérité eſt où elle n'eſt pas. La vérité eſt bien dans leurs opinions, mais non pas au point où ils ſe figurent.

III.

Le plus grand des maux eſt les guerres civiles. Elles ſont sûres, ſi on veut récompenſer le mérite; car tous diroient qu'ils méritent.

Le mal à craindre d'un ſot, qui ſuccède par droit de naiſſance, n'eſt ſi grand ni ſi sûr.

IV.

Pourquoi ſuit-on la pluralité ? Eſt-ce à cauſe qu'ils ont plus de raiſon ? Non, mais plus de force. Pourquoi ſuit-on les anciennes loix & les anciennes opinions ? Eſt-ce qu'elles ſont plus ſaines ? Non, mais elles ſont uniques, & nous ôtent la racine de diverſité.

V.

L'empire fondé ſur l'opinion & l'imagination règne quelque tems, & cet empire eſt doux & volontaire. Celui de la force règne tou-

jours; ainſi l'opinion eſt comme la reine du monde, mais la force en eſt le tyran.

VI.

La force eſt la reine du monde, & non pas l'opinion; mais l'opinion eſt celle qui uſe de la force.

VII.

Que l'on a bien fait de diſtinguer les hommes par l'extérieur, plutôt que par les qualités intérieures. Qui paſſera de nous deux? Qui cédera la place à l'autre? Le moins habile. Mais je ſuis auſſi habile que lui. Il faudra ſe battre ſur cela. Il a quatre laquais, & je n'en ai qu'un. Cela eſt viſible. Il n'y a qu'à compter; c'eſt à moi à cé-

der, & je ſuis un ſot ſi je conteſte. Nous voilà en paix par ce moyen, ce qui eſt le plus grand des biens.

VIII.

La coutume de voir les rois accompagnés de gardes, de tambours, d'officiers, & de toutes les choſes qui plient la machine vers le reſpect & la terreur, font que leurs viſages, quand il eſt quelquefois ſeul, & ſans ſes accompagnemens, impriment dans leurs ſujets le reſpect & la terreur, parce qu'on ne ſépare pas, dans la penſée, leur perſonne d'avec leur ſuite, qu'on y voit d'ordinaire jointe. Le monde ne ſait pas que cet effet vient d'une force naturelle, & de-

là vient ces mots : *Le caractère de la Divinité eſt empreint ſur ſon viſage, &c.*

La puiſſance des rois eſt fondée ſur la raiſon & ſur la folie du peuple, & bien plus ſur la folie. La plus grande & la plus importante choſe du monde a pour fondement la foibleſſe ; & ce fondement là eſt admirablement sûr ; car il n'y a rien de plus sûr que cela, que le peuple ſera foible ; ce qui eſt fondé ſur la ſeule raiſon, eſt bien mal fondé comme l'eſtime de la ſageſſe.

IX.

Nos magiſtrats ont bien connu ce myſtère. Leurs robes rouges, leurs hermines, dont ils s'emmail-

lotent en chats-fourrés, les palais où ils jugent, les fleurs de lys, tout cet appareil auguſte étoit néceſſaire ; & ſi les médecins n'avoient des ſoutanes & des mules, & que les docteurs n'euſſent des bonnets quarrés, & des robes trop amples de quatre parties, jamais ils n'auroient dupé le monde, qui ne peut réſiſter à cette montre authentique. Les ſeuls gens de guerre ne ſe ſont pas déguiſés de la ſorte, parce qu'en effet leur part eſt plus eſſentielle. Ils s'établiſſent par la force, les autres par grimaces.

C'eſt ainſi que nos rois n'ont pas recherché ces déguiſemens. Ils ne ſe ſont pas maſqués d'habits extraordinaires pour paroître tels, mais

mais ils ſe font accompagner de gardes & de hallebardes; ces trognes armées, qui n'ont de mains & de force que pour eux, les trompettes & les tambours, qui marchent au-devant, & ces légions qui les environnent, font trembler les plus fermes. Ils n'ont pas l'habit ſeulement, ils ont la force. Il faudroit avoir une raiſon bien épurée pour regarder, comme un autre homme, le grand-ſeigneur environné dans ſon ſuperbe ſerrail de 40000 janiſſaires.

S'ils avoient la véritable juſtice, ſi les médecins avoient le vrai art de guérir, ils n'auroient que faire de bonnets quarrés. La majeſté de ces ſciences ſeroit aſſez véritable

d'elle-même. Mais n'ayant que des ſciences imaginaires, il faut qu'ils prennent ces vains inſtrumens qui frappent l'imagination à laquelle ils ont à faire, & par-là, en effet, ils s'attirent le reſpect.

Nous ne pouvons pas voir ſeulement un avocat en ſoutane, & le bonnet en tête, ſans une opinion avantageuſe de ſa ſuffiſance.

Les Suiſſes s'offenſent d'être dits gentilshommes, & prouvent la roture de race, pour être jugés dignes de grands emplois.

X.

On ne choiſit pas pour gouverner un vaiſſeau, celui des voyageurs qui eſt de meilleure maiſon.

Tout le monde voit qu'on travaille pour l'incertain, ſur mer, en bataille, &c. Mais tout le monde ne voit pas la règle des parties, qui démontre qu'on le doit. Montaigne a vu qu'on s'offenſe d'un eſprit boiteux, & que la coutume fait tout; mais il n'a pas vu la raiſon de cet effet. Ceux qui ne voient que les effets, & qui ne voient pas les cauſes, ſont à l'égard de ceux qui découvrent les cauſes, comme ceux qui n'ont que des yeux à l'égard de ceux qui ont de l'eſprit. Car les effets ſont comme ſenſibles, & les raiſons ſont viſibles ſeulement à l'eſprit. Et quoique ce ſoit par l'eſprit que ces effets là ſe voient, cet eſprit eſt, à l'égard

de l'eſprit qui voit les choſes, comme les ſens corporels ſont à l'égard de l'eſprit.

XI.

D'où vient qu'un boiteux ne nous irrite pas, & qu'un eſprit boiteux nous irrite? C'eſt à cauſe qu'un boiteux reconnoît que nous allons droit, & qu'un eſprit boiteux dit que c'eſt nous qui boitons; ſans cela nous en aurions plus de pitié que de colère.

Epictete demande auſſi pourquoi nous ne nous fâchons point, ſi on dit que nous avons mal à la tête, & que nous nous fâchons de ce qu'on dit que nous raiſonnons mal, ou que nous choiſiſſons mal? Ce

qui cauſe cela, c'eſt que nous ſommes bien certains que nous n'avons pas mal à la tête, & que nous ne ſommes pas boiteux. Mais nous ne ſommes pas auſſi bien aſſurés que nous choiſiſſons le vrai. De ſorte, que n'en ayant d'aſſurance qu'à cauſe que nous le voyons de toute notre vue, quand un autre voit de toute ſa vue le contraire, cela nous met en ſuſpens & nous étonne, & encore plus, quand mille autres ſe moquent de notre choix; car il faut préférer nos lumières à celles de tant d'autres, & cela eſt hardi & difficile. Il n'y a jamais cette contradiction dans les ſens touchant un boiteux.

XII.

Le reſpect eſt, incommodez-vous : cela eſt vain en apparence, mais très-juſte ; car c'eſt dire, je m'incommoderois bien, ſi vous en aviez beſoin, puiſque je le fais bien ſans que cela vous ſerve : outre que le reſpect eſt pour diſtinguer les grands. Or, ſi le reſpect étoit d'être dans un fauteuil, on reſpecteroit tout le monde, & ainſi on ne diſtingueroit pas ; mais étant incommodé, on diſtingue fort bien.

XIII.

Être brave n'eſt pas trop vain ; c'eſt montrer qu'un grand nombre de gens travaillent pour ſoi ; c'eſt

montrer, par ſes cheveux, qu'on a un valet-de-chambre, un parfumeur, &c. par ſon rabat, le fil & le paſſement, &c.

Or, ce n'eſt pas une ſimple ſuperficie, ni un ſimple harnois, d'avoir pluſieurs bras à ſon ſervice.

XIV.

Cela eſt admirable; on ne veut pas que j'honore un homme vêtu de brocatelle, & ſuivi de ſept à huit laquais; eh quoi, il me fera donner les étrivières, ſi je ne le ſalue. Cet habit, c'eſt une force; il n'en eſt pas de même d'un cheval bien enharnaché à l'égard d'un autre.

Montaigne eſt plaiſant de ne pas

voir quelle différence il y a, d'admirer qu'on y en trouve, & d'en demander la raiſon.

XV.

C'eſt un grand avantage que la qualité, qui, dès dix-huit à vingt ans, met un homme en paſſe, connu & reſpecté comme un autre pourroit avoir mérité à cinquante ans. Ce ſont trente ans gagnés ſans peine.

XVI.

Le peuple a les opinions très-ſaines; par exemple, d'avoir choiſi le divertiſſement & la chaſſe plutôt que la poéſie. Les demi ſavans s'en moquent, & triomphent à montrer là-deſſus la folie du monde; mais,

par une raiſon qu'ils ne pénétrent pas, on a raiſon d'avoir auſſi diſtingué les hommes par le dehors, comme par la naiſſance ou le bien; le monde triomphe encore à montrer combien cela eſt déraiſonnable : mais cela eſt très-raiſonnable.

XVII.

Ceux qui ſont capables d'inventer ſont rares : ceux qui n'inventent point ſont en plus grand nombre, &, par conſéquent, les plus forts; & l'on voit que, pour l'ordinaire, ils refuſent aux inventeurs la gloire qu'ils méritent & qu'ils cherchent par leurs inventions. S'ils s'obſtinent à la vouloir, & à traiter de mépris ceux qui n'inventent pas,

tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt qu'on leur donne des noms ridicules, & qu'on les traite de viſionnaires. Il faut donc bien ſe garder de ſe piquer de cet avantage, tout grand qu'il eſt; & l'on doit ſe contenter d'être eſtimé du petit nombre de ceux qui en connoiſſent le prix.

ARTICLE VII

DES PENSÉES DE PASCAL.

Que l'homme eſt un être dégénéré, & qu'il a beſoin d'une religion.

I.

LA nature a des perfections pour montrer qu'elle eſt l'image de Dieu, & des défauts pour montrer qu'elle n'en eſt que l'image.

II.

Malgré la vue de toutes nos misères qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, nous avons un inſtinct, que nous ne pouvons réprimer, qui nous élève.

III.

Si l'homme n'avoit jamais été corrompu, il jouiroit de la vérité & de la félicité avec aſſurance. Et ſi l'homme n'avoit jamais été que corrompu, il n'auroit aucune idée, ni de la vérité, ni de la béatitude. Mais malheureux que nous ſommes, & plus que s'il n'y avoit aucune grandeur dans notre condition, nous avons une idée

du bonheur, & ne pouvons y arriver; nous ſentons une image de la vérité, & ne poſſédons que le menſonge, incapables d'ignorer abſolument, & de ſavoir certainement; tant il eſt manifeſte que nous avons été dans un degré de perfection, dont nous ſommes malheureuſement tombés.

IV.

Qui ſe trouve malheureux de n'être pas roi, ſinon un roi dépoſſédé? Trouveroit-on Paul-Emile malheureux de n'être plus conſul? Au contraire, tout le monde trouvoit qu'il étoit heureux de l'avoir été, parce que ſa condition n'étoit pas de l'être toujours. Mais on

trouvoit Perſée ſi malheureux de n'être plus roi, parce que ſa condition étoit de l'être toujours, qu'on trouvoit étrange qu'il pût ſupporter la vie. Qui ſe trouve malheureux de n'avoir qu'une bouche, & qui ne ſe trouve pas malheureux de n'avoir qu'un œil? On ne s'eſt peut-être jamais aviſé de s'affliger de n'avoir pas trois yeux; mais on eſt inconſolable de n'en avoir qu'un.

V.

Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible, qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames, un ſujet ſimple leur paroiſſant incapable de telles & ſi ſoudaines variétés, d'une préſomption démeſurée, à un horrible abattement de cœur.

VI.

Tout inſtruit l'homme de ſa condition, mais il le faut bien entendre; car il n'eſt pas vrai que Dieu ſe découvre en tout, & il n'eſt pas vrai qu'il ſe cache en tout. Mais il eſt vrai, tout enſemble, qu'il ſe cache à ceux qui le tentent, & qu'il ſe découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes ſont, tout enſemble, indignes de Dieu, & capables de Dieu : indignes par leur corruption, capables par leur première nature.

VII.

S'il n'avoit jamais rien paru de Dieu, cette privation éternelle ſe-

roit équivoque, & pourroit auſſi bien ſe rapporter à l'abſence de toute divinité, qu'à l'indignité où ſeroient les hommes de le connoître. Mais de ce qu'il paroît quelquefois, & non toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paroît une fois, il eſt toujours. Et ainſi on n'en peut pas conclure autre choſe, ſinon qu'il y a un Dieu, & que les hommes en ſont indignes.

VIII.

S'il n'y avoit point d'obſcurité, l'homme ne ſentiroit point ſa corruption. S'il n'y avoit point de lumière, l'homme n'eſpéreroit point de remède. Ainſi il eſt non-ſeulement juſte, mais utile pour nous,

que Dieu ſoit caché en partie, & découvert en partie, puiſqu'il eſt également dangereux à l'homme de connoître Dieu, ſans connoître ſa misère, & de connoître ſa misère, ſans connoître Dieu.

IX.

Il n'y a rien ſur la terre qui ne montre, ou la misère de l'homme, ou la miſéricorde de Dieu ; ou l'impuiſſance de l'homme ſans Dieu, ou la puiſſance de l'homme avec Dieu.

X.

Tout l'univers apprend à l'homme, ou qu'il eſt corrompu, ou qu'il eſt racheté. Tout lui apprend ſa grandeur ou ſa misère.

XI.

Nous naiſſons injuſtes : car chacun tend à ſoi : cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers ſoi eſt le commencement de tout déſordre, en guerre, en police, en économie, &c.

ARTICLE VIII

DES PENSÉES DE PASCAL.

Preuves de la religion chrétienne.

§. I.

De la nature des preuves du chriſtianiſme.

I.

S'IL ne falloit rien faire que pour le certain, on ne devroit rien faire pour la religion : car elle n'eſt pas certaine. Mais combien de choſes fait-on pour l'incertain, les voyages ſur mer, les batailles? Je dis donc qu'il ne faudroit rien faire du tout ; car rien n'eſt cer-

tain ; & il y a plus de certitude à la religion qu'à l'eſpérance que nous voyions le jour de demain. Car il n'eſt pas certain que nous voyions demain. Mais il eſt certainement poſſible que nous ne le voyions pas. On n'en peut pas dire autant de la religion. Il n'eſt pas certain qu'elle ſoit; mais qui oſera dire qu'il eſt certainement poſſible qu'elle ne ſoit pas? Or, quand on travaille pour demain & pour l'incertain, on agit avec raiſon.

II.

Les prophéties, les miracles même, & les autres preuves de notre religion, ne ſont pas de telle ſorte qu'on puiſſe dire qu'elles ſont

géométriquement convaincantes. Mais il me ſuffit préſentement que vous m'accordiez que ce n'eſt pas pécher contre la raiſon, que de les croire. Elles ont de la clarté & de l'obſcurité pour éclairer les uns, & obſcurcir les autres. Mais la clarté eſt telle, qu'elle ſurpaſſe ou égale, pour le moins, ce qu'il y a de plus clair au contraire. De ſorte, que ce n'eſt pas la raiſon qui puiſſe déterminer à ne la pas ſuivre, & ce ne peut être que la concupiſcence & la malice du cœur. Ainſi il y a aſſez de clarté pour condamner ceux qui refuſent de croire, & non aſſez pour les gagner; afin qu'il paroiſſe qu'en ceux qui la ſuivent, c'eſt la grace, &

non la raiſon qui la fait ſuivre ; & qu'en ceux qui la fuient, c'eſt la concupiſcence, & non la raiſon qui la fait fuir.

III.

Qui blâmera les chrétiens de ne pouvoir rendre raiſon de leur créance, eux qui profeſſent une religion, dont ils ne peuvent rendre raiſon ? ils déclarent & l'expoſent au peuple que c'eſt une ſottiſe, *ſtultitiam*, & puis vous vous plaignez de ce qu'ils ne la prouvent pas : s'ils la prouvoient, ils ne tiendroient point parole ; c'eſt en manquant de preuves, qu'ils ne manquent pas de ſens.

IV.

Commencez par plaindre les in-

crédules ; ils ſont aſſez malheureux par leur condition, il ne les faudroit injurier qu'en cas que cela ſervît ; mais cela leur nuit.

V.

A ceux qui ont de la répugnance pour la religion, il faut commencer par leur montrer qu'elle n'eſt pas contraire à la raiſon ; enſuite, qu'elle eſt vénérable, & en donner du reſpect, après la rendre aimable, & faire ſouhaiter qu'elle fût vraie ; & puis montrer, par des preuves inconteſtables, qu'elle eſt vraie ; faire voir ſon antiquité & ſa ſainteté par ſa grandeur & ſon élévation ; & enfin qu'elle eſt aimable, parce qu'elle promet le vrai bien.

VI.

La raiſon agit avec lenteur, & avec tant de vues & de principes différens, qu'elle doit avoir toujours préſent qu'à toute heure elle s'aſſoupit, ou elle s'égare, faute de les voir tout à la fois. Il n'en eſt pas ainſi du ſentiment. Il agit en un inſtant, & toujours eſt prêt à agir. Il faut donc, après avoir connu la vérité par la raiſon, tâcher de la ſentir, & de mettre notre foi dans le ſentiment du cœur; autrement elle ſera toujours incertaine & chancelante.

VII.

Il ne faut pas ſe méconnoître,

nous ſommes corps autant qu'eſprit : & de-là vient que l'inſtrument, par lequel la perſuaſion ſe fait, n'eſt pas la ſeule démonſtration. Combien y a-t-il peu de choſes démontrées ? Les preuves ne convainquent que l'eſprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes. Elle incline les ſens qui entraînent l'eſprit ſans qu'il y penſe. Qui a démontré qu'il fera demain jour, & que nous mourrons, & qu'y a-t-il de plus univerſellement cru ? C'eſt donc la coutume qui nous en perſuade ; c'eſt elle qui fait tant de turcs & de payens ; c'eſt elle qui fait les métiers, les ſoldats, &c. Il eſt vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour trouver

ver la vérité ; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'eſprit a vu où eſt la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure ; car d'en avoir toujours les preuves préſentes, c'eſt trop d'affaires. Il faut acquérir une créance plus facile, qui eſt celle de l'habitude, qui, ſans violence, ſans art, ſans argument, nous fait croire les choſes & incline toutes nos puiſſances à cette créance, en ſorte que notre ame y tombe naturellement. Ce n'eſt pas aſſez de ne croire que par la force de la conviction, ſi les ſens nous portent à croire le contraire. Il faut donc faire marcher nos deux pieces

enſemble : l'eſprit par les raiſons qu'il ſuffit d'avoir vues une fois en ſa vie ; & les ſens par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire.

§. II.

Des preuves morales du Chriſtianiſme.

VIII.

TOUTE la conduite des choſes doit avoir pour objet l'établiſſement & la grandeur de la religion : les hommes doivent avoir en eux-mêmes des ſentimens conformes à ce qu'elle nous enſeigne : & enfin elle doit être tellement l'objet & le centre où toutes choſes tendent,

que qui en ſaura les principes puiſſe rendre raiſon de toute la nature de l'homme en particulier, & de toute la conduite du monde en général.

IX.

Si l'on ne ſe connoît plein d'orgueil, d'ambition, de concupiſcence, de foibleſſe, de misère & d'injuſtice, on eſt bien aveugle. Et ſi en le connoiſſant on ne deſire d'en être délivré, que peut-on dire d'un homme ſi peu raiſonnable ? Que peut-on donc avoir que de l'eſtime pour une religion qui connoît ſi bien les défauts de l'homme ; & que du deſir pour la vérité d'une religion qui y promet des remèdes ſi ſouhaitables ?

X.

La vraie religion doit avoir pour marque d'obliger à aimer Dieu. Cela eſt bien juſte. Et cependant aucune autre que la nôtre ne l'a ordonné. Elle doit encore avoir connu la concupiſcence de l'homme, & l'impuiſſance où il eſt par lui-même d'acquérir la vertu. Elle doit y avoir apporté les remèdes, dont la prière eſt le principal. Notre religion a fait tout cela; & nulle autre n'a jamais demandé à Dieu de l'aimer & de le ſuivre.

XI.

Il faut, pour faire qu'une religion ſoit vraie, qu'elle ait connu notre

nature. Car la vraie nature de l'homme, ſon vrai bien, la vraie vertu & la vraie religion, ſont choſes dont la connoiſſance eſt inſéparable. Elle doit avoir connu la grandeur & la baſſeſſe de l'homme, & la raiſon de l'un & de l'autre. Quelle autre religion que la chrétienne a connu toutes ces choſes?

XII.

Les autres religions, comme les payennes, ſont plus populaires; car elles conſiſtent toutes en extérieur; mais elles ne ſont pas pour les gens habiles. Une religion purement intellectuelle ſeroit plus proportionnée aux habiles : mais elle ne ſerviroit pas au peuple.

La ſeule religion chrétienne eſt proportionnée à tous, étant mêlée d'extérieur & d'intérieur. Elle élève le peuple à l'intérieur & abaiſſe les ſuperbes à l'extérieur, & n'eſt pas parfaite ſans les deux. Car il faut que le peuple entende l'eſprit de la lettre, que les habiles ſoumettent leur eſprit à la lettre, en pratiquant ce qu'il y a d'extérieur.

XIII.

Nulle autre religion que la chrétienne n'a connu que l'homme eſt la plus excellente créature, & en même tems la plus miſérable. Les uns qui ont bien connu la réalité de ſon excellence, ont pris pour lâcheté & pour ingratitude les ſen-

timens bas que les hommes ont naturellement d'eux-mêmes. Et les autres, qui ont bien connu combien cette baſſeſſe eſt effective, ont traité d'une ſuperbe ridicule ces ſentimens de grandeur qui ſont auſſi naturels à l'homme.

XIV.

Dieu étant caché, toute religion qui ne dit pas que Dieu eſt caché, n'eſt pas la véritable; & toute religion qui n'en rend pas la raiſon n'eſt pas inſtruiſante. La nôtre fait tout cela.

XV.

Les grandeurs & les misères de l'homme ſont tellement viſibles, qu'il faut néceſſairement que la

véritable religion nous enſeigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même tems quelque grand principe de misère. Car il faut que la véritable religion connoiſſe à fond notre nature, c'eſt-à-dire, qu'elle connoiſſe tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de miſérable, & la raiſon de l'un & de l'autre. Il faut encore qu'elle nous rende raiſon des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent. S'il y a un ſeul principe de tout, il faut que la vraie religion nous enſeigne à n'adorer que lui & à n'aimer que lui. Mais comme nous nous trouvons dans l'impuiſſance d'adorer ce que nous ne connoiſſons pas, & d'aimer

autre choſe que nous, il faut que la religion inſtruiſe auſſi de cette impuiſſance, & qu'elle nous apprenne les remèdes.

Il faut, pour rendre l'homme heureux, qu'elle lui montre qu'il y a un Dieu, qu'on eſt obligé de l'aimer, que notre véritable félicité eſt d'être à lui, & notre unique mal d'être ſéparé de lui; qu'elle nous apprenne que nous ſommes pleins de ténèbres qui nous empêchent de le connoître & de l'aimer; & qu'ainſi nos devoirs nous obligeant d'aimer Dieu, & notre concupiſcence nous en détournant, nous ſommes pleins d'injuſtice. Il faut qu'elle nous rende raiſon de l'oppoſition que nous avons à Dieu

& à notre propre bien. Il faut qu'elle nous enſeigne les remèdes & les moyens d'obtenir ces remèdes. Qu'on examine ſur cela toutes les religions du monde, & qu'on voye s'il y en a une autre que la chrétienne qui y ſatisfaſſe. Sera-ce celle qu'enſeignèrent les philoſophes, qui nous propoſent, pour tout bien, un bien qui eſt en nous? Eſt-ce là le vrai bien? ont-ils trouvé le remède à nos maux? eſt-ce avoir guéri la préſomption de l'homme, que de l'avoir égalé à Dieu? eſt-ce ceux qui nous ont égalés aux bêtes, & qui nous ont donné les plaiſirs de la terre pour tout bien? ont-ils apporté le remède à nos concupiſcences? Levez

vos yeux vers Dieu, disent les uns; voyez celui auquel vous ressemblez, & qui vous a faits pour l'adorer. Vous pouvez vous rendre semblables à lui ; la sagesse vous y égalera, si vous voulez la suivre; & les autres disent : baissez vos yeux vers la terre, chétifs vers que vous êtes, & regardez les bêtes dont vous êtes le compagnon.

Que deviendra donc l'homme? sera-t-il égal à Dieu, ou aux bêtes? quelle effroyable distance! que ferons-nous donc? quelle religion nous enseignera notre bien, nos devoirs, les foiblesses qui nous en détournent, les remèdes qui les peuvent guérir, & le moyen d'obtenir ces remèdes? Voyons ce que

nous dit ſur tout cela la ſageſſe de Dieu, qui nous parle dans la religion chrétienne.

C'eſt en vain, ô hommes! que vous cherchez dans vous-mêmes le remède à vos misères : toutes vos lumières ne peuvent arriver qu'à connoître que ce n'eſt point en vous que vous trouverez, ni la vérité, ni le bien. Les philoſophes vous l'ont promis; ils n'ont pu le faire. Ils ne ſavent, ni quel eſt votre véritable bien, ni quel eſt votre véritable état. Comment auroient-ils donné des remèdes à vos maux, puiſqu'ils ne les ont pas ſeulement connus? Vos maladies principales ſont l'orgueil, qui vous ſouſtrait à Dieu, & la concupiſcence

cence qui vous attache à la terre; & ils n'ont fait autre choſe qu'entretenir au moins une de ces maladies. S'ils vous ont donné Dieu pour objet, ce n'a été que pour exercer votre orgueil. Ils vous ont fait penſer que vous lui êtes ſemblable par votre nature. Et ceux qui vous ont vu la vanité de cette prétention, vous ont jetté dans l'autre précipice, en vous faiſant entendre que votre nature étoit pareille à celle des bêtes, & vous ont porté à chercher votre bien dans les concupiſcences, qui ſont le partage des animaux. Ce n'eſt pas le moyen de vous inſtruire de vos injuſtices. N'attendez donc ni vérité ni conſolation des hommes.

Je ſuis celle qui vous ai formés, & qui puis ſeule vous apprendre qui vous êtes. Mais vous n'êtes plus maintenant en l'état où je vous ai formé. J'ai créé l'homme ſaint, innocent, parfait. Je l'ai rempli de lumières & d'intelligences. Je lui ai communiqué ma gloire & mes merveilles. L'œil de l'homme voyoit alors la majeſté de Dieu. Il n'étoit pas dans les ténèbres qui l'aveuglent, ni dans la moralité & dans les misères qui l'affligent. Mais il n'a pu ſoutenir tant de gloire, ſans tomber dans la préſomption. Il a voulu ſe rendre centre de lui-même, & indépendant de mon ſecours. Les ſens indépendans de la raiſon, & ſouvent maîtres de la raiſon,

l'ont emporté à la recherche des plaiſirs. Toutes les créatures, ou l'affligent, ou le tentent, en dominant ſur lui, ou en le ſoumettant par la force, ou le charmant par leurs douceurs, ce qui eſt encore une domination plus terrible & plus impérieuſe.

§. III.

Des preuves hiſtoriques de la Religion.

XVI.

EN voyant l'aveuglement & la misère de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui ſe découvrent dans ſa nature, & regardant tout l'univers muet, & l'homme ſans

lumières, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, ſans ſavoir qui l'y a mis, ce qu'il y eſt venu faire, ce qu'il deviendra en mourant, j'entre en effroi, comme un homme qu'on auroit porté endormi dans une île déſerte & effroyable, & qui s'éveilleroit ſans connoître où il eſt, & ſans avoir aucun moyen d'en ſortir. Et ſur cela j'admire comment on n'entre pas en déſeſpoir d'un ſi miſérable état. Je vois d'autres perſonnes auprès de moi de ſemblable nature. Je leur demande s'ils ſont mieux inſtruits que moi, & ils me diſent que non. Et ſur cela, ces miſérables égarés ayant regardé autour d'eux, & ayant vu quelques

objets plaiſans, s'y ſont donnés, & s'y ſont attachés. Pour moi je n'ai pu m'y arrêter, ni me repoſer dans la ſociété de ces perſonnes ſemblables à moi, miſérables comme moi, impuiſſantes comme moi. Je vois qu'ils ne m'aideront pas à mourir : je mourrai ſeul : il faut donc faire comme ſi j'étois ſeul ; or ſi j'étois ſeul, je ne bâtirois pas des maiſons, je ne m'embarraſſerois point dans les occupations tumultuaires, je ne chercherois l'eſtime de perſonne ; mais je tâcherois ſeulement à découvrir la vérité.

Ainſi conſidérant combien il y a d'apparence qu'il y a autre choſe que ce que je vois, j'ai recherché

ſi ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laiſſé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois par-tout qu'obſcurité. La nature ne m'offre rien qui ne ſoit matière de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une divinité, je me déterminerois à n'en rien croire. Si je voyois par-tout les marques du créateur, je repoſerois en paix dans la foi. Mais voyant trop pour nier, & trop peu pour m'aſſurer, je ſuis dans un état à plaindre, & où j'ai ſouhaité cent fois que ſi Dieu ſoutient la nature, elle le marquât ſans équivoque, & que ſi les marques qu'elle en donne ſont trompeuſes, elle les ſupprimât tout-

à-fait ; qu'elle dît tout ou rien, afin que je viſſe quel parti je dois ſuivre. Au lieu qu'en l'état où je ſuis, ignorant ce que je ſuis, & ce que je dois faire, je ne connois, ni ma condition, ni mon devoir. Mon cœur tend tout entier à connoître où eſt le vrai bien pour le ſuivre. Rien ne me ſeroit trop cher pour cela.

Je vois des multitudes de religions en pluſieurs endroits du monde, & dans tous les tems. Mais elles n'ont, ni morale qui me puiſſe plaire, ni preuves capables de m'arrêter. Et ainſi j'aurois également refuſé la religion de Mahomet & celle de la Chine, & celle des anciens Romains, & celle des

Egyptiens, par cette ſeule raiſon, que l'une n'ayant pas plus de marques de vérité que l'autre, ni rien qui détermine, la raiſon ne peut pencher plutôt vers l'une que vers l'autre.

Mais en conſidérant ainſi cette inconſtante & biſarre variété de mœurs & de créance dans les divers tems, je trouve en une petite partie du monde, un peuple particulier, ſéparé de tous les autres peuples de la terre, & dont les hiſtoires précèdent de pluſieurs ſiècles les plus anciennes que nous ayons. Je trouve donc ce peuple grand & nombreux, qui adore un ſeul Dieu, & qui ſe conduit par une loi qu'ils diſent tenir de ſa

main. Ils ſoutiennent qu'ils ſont les ſeuls au monde, auxquels Dieu a révélé ſes myſtères, que tous les hommes ſont corrompus dans la diſgrace de Dieu; qu'ils ſont tous abandonnés à leurs ſens & à leur propre eſprit; & que de-là viennent les étranges égaremens & les changemens continuels qui arrivent entr'eux, & de religion, & de coutume; au lieu qu'eux demeurent inébranlables dans leur conduite : mais que Dieu ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténèbres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formés exprès pour être les héraults de ce grand avénement, pour

appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

La rencontre de ce peuple m'étonne & me ſemble digne d'une extrême attention, par quantité de choſes admirables & ſingulières qui y paroiſſent.

C'eſt un peuple tout compoſé de frères; & au lieu que tous les autres ſont formés de l'aſſemblage d'une infinité de familles, celui-ci, quoique ſi étrangement abondant, eſt tout ſorti d'un ſeul homme: & étant ainſi une même chair, & membres les uns des autres, ils compoſent une puiſſance extrême d'une ſeule famille. Cela eſt unique.

Ce peuple eſt le plus ancien qui ſoit dans la connoiſſance des hom-

mes, ce qui me ſemble lui devoir attirer une vénération particulière, & principalement dans la recherche que nous faiſons, puiſque ſi Dieu s'eſt de tous tems communiqué aux hommes, c'eſt à ceux-ci qu'il faut recourir pour en ſavoir la tradition.

Ce peuple n'eſt pas ſeulement conſidérable par ſon antiquité; mais il eſt encore ſingulier en ſa durée, qui a toujours continué depuis ſon origine juſqu'à maintenant. Car au lieu que les peuples de Grèce, d'Italie, de Lacédémone, d'Athènes, de Rome, & les autres qui ſont venus ſi long-tems après, ont fini il y a long-tems, celui-ci ſubſiſte toujours; & malgré les en-

trepriſes de tant de puiſſans rois ; qui ont cent fois eſſayé de les faire périr, comme les hiſtoriens le témoignent, & comme il eſt aiſé de le juger par l'ordre naturel des choſes pendant un ſi long eſpace d'années, ils ſe ſont toujours conſervés, & s'étendant depuis les premiers tems juſqu'aux derniers, leur hiſtoire enferme dans ſa durée celle de toutes nos hiſtoires.

La loi, par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la ſeule qui ait toujours été gardée ſans interruption dans un état. C'eſt ce que Philon, juif, montre en divers lieux, & Joſephe, admirablement

contre Appion, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne, que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens que plus de mille ans après; en ſorte qu'Homère qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi. Et il eſt aiſé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement, que les plus anciens légiſlateurs Grecs & Romains, en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales loix, ce qui paroît par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que Joſephe en donne.

Mais cette loi eſt en même tems la plus ſévère & la plus rigoureuſe de toutes, obligeant ce peuple, pour le tenir dans ſon devoir, à mille obſervations particulières & pénibles, ſur peine de la vie. De ſorte que c'eſt une choſe étonnante qu'elle ſe ſoit toujours conſervée, durant tant de ſiècles, parmi un peuple rebelle & impatient comme celui-ci, pendant que tous les autres états ont changé de tems en tems leurs loix, quoique tout autrement faciles à obſerver.

XVII.

Ce peuple eſt encore admirable en ſincérité. Ils gardent avec amour & fidélité le livre où Moïſe déclare

qu'ils ont toujours été ingrats envers Dieu, & qu'il ſait qu'ils le ſeront encore plus après ſa mort : mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a aſſez dit : qu'enfin Dieu s'irritant contr'eux, les diſperſera par tous les peuples de la terre : que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étoient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'étoit point ſon peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conſervent aux dépens de leur vie. C'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

XVIII.

L'état où l'on voit les juifs eſt encore une grande preuve de la religion. Car c'eſt une choſe étonnante de voir ce peuple ſubſiſter depuis tant d'années, & de le voir toujours miſérable; étant néceſſaire pour la preuve de Jeſus-Chriſt, qu'ils ſubſiſtent pour le prouver, & qu'ils ſoient miſérables, puiſqu'ils l'ont crucifié. Et quoiqu'il ſoit contraire d'être miſérable & de ſubſiſter, il ſubſiſte néanmoins toujours malgré ſa misère.

XIX.

La création du monde commençant à s'éloigner, Dieu a pourvu

d'un hiſtorien contemporain, & a commis tout un peuple pour la garde de ce livre; afin que cette hiſtoire fût la plus authentique du monde, & que tous les hommes puſſent apprendre une choſe ſi néceſſaire à ſavoir, & qu'on ne pût ſavoir que par-là.

XX.

Moïſe étoit habile homme; cela eſt clair. Donc s'il eût eu deſſein de tromper, il l'eût fait en ſorte qu'on ne l'eût pu convaincre de tromperie. Il a fait tout le contraire; car s'il eût débité des fables, il n'y eût point eu de juif qui n'en eût pu reconnoître l'impoſture.

Pourquoi, par exemple, a-t-il fait la vie des premiers hommes ſi longue, & ſi peu de générations? Il eût pu ſe cacher dans une multitude de générations : mais il ne pouvoit en ſi peu; car ce n'eſt pas le nombre des années, mais la multitude des générations, qui rend les choſes obſcures.

La vérité ne s'altère que par le changement des hommes. Et cependant il met deux choſes les plus mémorables qui ſe ſoient jamais imaginées, ſavoir, la création & le déluge, ſi peu qu'on y touche, par le peu qu'il fait de générations. De ſorte, qu'au tems où il écrivoit ces choſes, la mémoire en devoit

encore être toute récente dans l'eſprit de tous les juifs.

XXI.

La longueur de la vie des patriarches, au lieu de faire que les hiſtoires paſſées ſe perdiſſent, ſervoit, au contraire, à les conſerver. Car ce qui fait que l'on n'eſt pas quelquefois aſſez inſtruit dans l'hiſtoire de ſes ancêtres, c'eſt qu'on n'a jamais guère véçu avec eux, & qu'ils ſont morts ſouvent devant que l'on eût atteint l'âge de raiſon. Mais lorſque les hommes vivoient ſi long-tems, les enfans vivoient long-tems avec leurs pères, & ainſi ils les entretenoient long-tems. Or de quoi les euſſent-ils entrete-

nus, ſinon de l'hiſtoire de leurs ancêtres, puiſque toute l'hiſtoire étoit réduite en celle-là, & qu'ils n'avoient, ni les ſciences, ni les arts, qui occupent une grande partie des diſcours de la vie? Auſſi l'on voit qu'en ce tems-là les peuples avoient un ſoin particulier de conſerver leurs généalogiſtes.

XXII.

Lorſque j'ai conſidéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'impoſteurs qui diſent qu'ils ont des remèdes, qu'à mettre ſouvent ſa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cauſe eſt qu'il y a de vrais remèdes; car il ne ſeroit pas poſſible qu'il y en eût

tant de faux, & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avoit de véritables. Si jamais il n'y en avoit eu, & que tous les maux euſſent été incurables, il eſt impoſſible que les hommes ſe fuſſent imaginé qu'ils en pourroient donner ; & encore plus, que tant d'autres euſſent donné créance à ceux qui ſe fuſſent vantés d'en avoir. De même que ſi un homme ſe vantoit d'empêcher de mourir, perſonne ne le croiroit, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y a eu quantité de remèdes qui ſe ſont trouvés véritables, par la connoiſſance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'eſt pliée par-là, parce

que la choſe ne pouvant être niée en général, puiſqu'il y a des effets particuliers qui ſont véritables : le peuple, qui ne peut pas diſcerner leſquels d'entre ces effets particuliers ſont véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'eſt qu'il y en a de vrais, comme le flux de la mer.

Ainſi il me paroît auſſi évidemment qu'il n'y a tant de faux miracles, de fauſſes révélations, de ſortilèges, &c. que parce qu'il y en a de vrais; ni de fauſſes religions, que parce qu'il y en a une véritable. Car s'il n'y avoit jamais rien eu de tout cela, il eſt comme impoſſible que les hommes ſe le

fuſſent imaginé, & encore plus, que tant d'autres l'euſſent cru. Mais comme il y a eu de très-grandes choſes véritables, & qu'ainſi elles ont été crues par de grands hommes; cette impreſſion a été cauſe que preſque tout le monde s'eſt rendu capable de croire auſſi les fauſſes. Et ainſi, au lieu de conclure qu'il n'y a point de vrais miracles, puiſqu'il y en a tant de faux, il faut dire; au contraire, qu'il y a de vrais miracles, puiſqu'il y en a tant de faux; qu'il n'y en a de faux que par cette raiſon qu'il y en a de vrais; & qu'il n'y a de même de fauſſes religions, que parce qu'il y en a une véritable. Cela vient de ce que l'eſprit

ſances. Le cœur des hommes eſt étrangement penchant à la légèreté, au changement, aux promeſſes, aux biens. Si peu qu'un d'eux ſe fût démenti par tous ces attraits, & qui plus eſt, par les priſons, par les tortures & par la mort, ils étoient perdus.

XXIV.

Je crois volontiers les hiſtoires, dont les témoins ſe font égorger.

XXV.

Il eſt impoſſible d'enviſager toutes les preuves de la religion chrétienne, ramaſſées enſemble, ſans en reſſentir la force, à laquelle nul homme raiſonnable ne peut réſiſter.

Que l'on conſidère ſon établiſſement : qu'une religion, ſi contraire à la nature, ſoit établie par elle-même, ſi doucement, ſans aucune force, ni contrainte; & ſi fortement néanmoins, qu'aucuns tourmens n'ont pu empêcher les martyrs de la confeſſer; & que tout cela ſe ſoit fait, non-ſeulement ſans l'aſſiſtance d'aucun prince, mais malgré tous les princes de la terre qui l'ont combattue.

Que l'on conſidère la ſainteté, la hauteur & l'humanité d'une ame chrétienne. Les philoſophes payens ſe ſont quelquefois relevés au-deſſus du reſte des hommes, par une manière de vivre plus réglée, & par des ſentimens qui avoient quelque

conformité avec ceux du chriſtianiſme ; mais ils n'ont jamais reconnu pour vertu ce que les chrétiens appellent humilité (*a*) ; & ils l'auroient même crue incompatible avec les autres dont ils faiſoient profeſſion. Il n'y a que la religion chrétienne qui ait ſu joindre enſemble des choſes qui avoient paru juſques-là ſi oppoſées, & qui aient appris aux hommes que bien loin que l'humilité ſoit incompatible avec les autres vertus, ſans elle toutes les autres vertus ne ſont que des vices & des défauts.

(*a*) *Cela s'appeloit* tepeneia *chez les Grecs, Platon la recommande, Epictete encore davantage.*

Que l'on conſidère les merveilles de l'écriture ſainte, qui ſont infinies, la grandeur, la ſublimité plus qu'humaine des choſes qu'elle contient, & la ſimplicité admirable de ſon ſtyle, qui n'a rien d'affecté, rien de recherché, & qui porte un caractère de vérité qu'on ne ſauroit déſavouer.

Que l'on conſidère la perſonne de Jeſus-Chriſt en particulier. Quelque ſentiment qu'on ait de lui, on ne peut pas diſconvenir qu'il n'eût un eſprit très-grand & très-relevé, dont il avoit donné des marques dès ſon enfance, devant les docteurs de la loi : & cependant au lieu de s'appliquer à cultiver ſes talens par l'étude & la fréquen-

tation des ſavans, il paſſe trente ans de ſa vie dans le travail des mains, & dans une retraite entière du monde; & cependant les trois années de ſa prédication, il appelle à ſa compagnie, & choiſit, pour ſes apôtres, des gens ſans ſcience, ſans étude, ſans crédit; & il s'attire, pour ennemis, ceux qui paſſoient pour les plus ſavans & les plus ſages de ſon tems. C'eſt une etrange conduite pour un homme qui a deſſein d'établir une nouvelle religion.

Que l'on conſidère en particulier ces Apôtres choiſis par Jeſus-Chriſt, ces gens ſans lettres, ſans étude, & qui ſe trouvent tout d'un coup

assez savans pour confondre les plus habiles philosophes, & assez forts pour résister aux rois & aux tyrans qui s'opposoient à l'établissement de la religion chrétienne qu'ils annonçoient.

Que l'on considère cette suite merveilleuse de prophètes, qui se sont succédés les uns aux autres, pendant deux mille ans, & qui ont tous prédit, en tant de manières différentes, jusqu'aux moindres circonstances de la vie de Jesus-Christ, de sa mort, de sa résurrection, de la mission des Apôtres, de la prédication de l'Evangile, de la conversion des nations, & de plusieurs autres choses qui

concernent l'établiſſement de la religion chrétienne, & l'abolition du judaïſme.

Que l'on conſidère l'accompliſſement admirable de ces prophéties, qui conviennent ſi parfaitement à la perſonne de Jeſus-Chriſt, qu'il eſt impoſſible de ne le pas reconnoître, à moins de ſe vouloir aveugler ſoi-même.

Que l'on conſidère l'état du peuple juif, & devant & après la venue de Jeſus-Chriſt, ſon état floriſſant avant la venue du Sauveur, & ſon état plein de misères, depuis qu'ils l'ont rejetté; car ils ſont encore aujourd'hui ſans aucune marque de religion, ſans temple, ſans ſacrifices, diſperſés

par toute la terre, le mépris & le rebut de toutes les nations.

Que l'on conſidère la perpétuité de la religion chrétienne, qui a toujours ſubſiſté depuis le commencement du monde, ſoit dans les ſaints de l'ancien teſtament, qui ont vécu dans l'attente de Jeſus-Chriſt, avant ſa venue, ſoit dans ceux qui l'ont reçu, & qui ont cru en lui depuis ſa venue, au lieu que nulle autre religion n'a la perpétuité, qui eſt la principale marque de la véritable.

Enfin, que l'on conſidère la ſainteté de cette religion, ſa doctrine, qui rend raiſon juſqu'aux contrariétés qui ſe rencontrent dans l'homme, & toutes les autres choſes

ſingulières, ſurnaturelles & divines qui y éclatent de toutes parts; & qu'on juge après tout cela, s'il eſt poſſible de douter que la religion chrétienne ne ſoit la ſeule véritable, & ſi jamais aucune autre a rien eu qui en approchât.

ARTICLE IX

DES PENSÉES DE PASCAL,

Sur Montaigne & Epictète.

Caractère & comparaiſon d'Epictète & de Montaigne.

Caractere d'Epictète.

EPICTÈTE eſt un des hommes du monde qui ait le mieux connu les devoirs de l'homme. Il veut, avant toutes choſes, qu'il regarde Dieu comme ſon principal objet, qu'il ſoit perſuadé qu'il fait tout avec juſtice, qu'il ſe ſoumette à lui de bon cœur, & qu'il le ſuive volontairement en tout, comme ne faiſant rien qu'avec une très-

grande ſageſſe : qu'ainſi cette diſpoſition arrêtera toutes les plaintes, tous les événemens les plus fâcheux. « Ne dites jamais, dit-il, » j'ai perdu cela, dites plutôt je » l'ai rendu : mon fils eſt mort, je » l'ai rendu. Ma femme eſt morte, » je l'ai rendue. Ainſi des biens & » de tout le reſte. Mais celui qui » me l'ôte eſt un méchant homme, » direz-vous : pourquoi vous mettez-vous en peine, par qui celui » qui vous l'a prêté vient le redemander ? Pendant qu'il vous en » permet l'uſage, ayez-en ſoin » comme d'un bien qui appartient » à autrui, comme un voyageur » fait dans une hôtellerie. Vous ne » devez pas, dit-il encore, deſirer

» que les choſes ſe faſſent comme
» vous le voulez; mais vous devez
» vouloir qu'elles ſe faſſent comme
» elles ſe font. Souvenez-vous,
» ajoute-t-il, que vous êtes ici
» comme un acteur, & que vous
» jouez votre perſonnage dans une
» comédie, tel qu'il plaît au maître
» de vous le donner. Soyez ſur le
» théâtre autant de tems qu'il lui
» plaît, paroiſſez-y riche ou pau-
» vre, ſelon qu'il l'a ordonné. C'eſt
» votre fait de bien jouer le per-
» ſonnage qui vous eſt donné;
» mais de le choiſir c'eſt le fait
» d'un autre. Ayez tous les jours
» devant les yeux la mort & les
» maux qui ſemblent les plus in-
» ſupportables, & jamais vous ne
» penſerez

» penſerez rien de bas, & ne deſi-
» rerez rien avec excès ».

Il montre, en mille manières, ce que l'homme doit faire. Il veut qu'il ſoit humble, qu'il cache ſes bonnes réſolutions, ſur-tout dans les commencemens, & qu'il les accompliſſe en ſecret : rien ne les ruine davantage que de les produire. Il ne ſe laſſe point de répéter que toute l'étude & le devoir de l'homme doit être de connoître la volonté de Dieu, & de la ſuivre.

Telles étoient les lumières de ce grand eſprit : heureux s'il avoit auſſi connu ſa foibleſſe ! Après avoir ſi bien compris ce qu'on doit faire, il ſe perd dans la préſomption de ce que l'on peut. « Dieu,

» dit-il, a donné à tout homme les
» moyens de s'acquitter de toutes
» ſes obligations; ces moyens ſont
» toujours en ſa puiſſance; il ne
» faut chercher la félicité que par
» les choſes qui ſont toujours en
» notre pouvoir, puiſque Dieu nous
» les a données à cette fin : il faut
» voir ce qu'il y a en nous de li-
» bre : les biens, la vie, l'eſtime
» ne ſont pas en notre puiſſance,
» & ne mènent pas à Dieu. Mais
» l'eſprit ne peut être forcé de
» croire ce qu'il ſait être faux, ni
» la volonté d'aimer ce qu'elle ſait
» qui la rend malheureuſe : ces deux
» puiſſances ſont donc pleinement
» libres; & par elles ſeules nous
» pouvons nous rendre parfaits,

» connoître Dieu parfaitement, l'ai-
» mer, lui obéir, lui plaire, sur-
» monter tous les vices, acquérir
» toutes les vertus, & ainsi nous
» rendre saints & compagnons de
» Dieu ». Ces orgueilleux principes conduisent Epictète à d'autres erreurs, comme que l'ame est une portion de la substance divine; que la douleur & la mort ne sont pas des maux; qu'on peut se tuer quand on est si persécuté; qu'on peut croire que Dieu nous appelle, &c.

Caractère de Montaigne.

Montaigne, né dans un état chrétien, fait profession de la religion catholique; mais comme il a

voulu chercher une morale fondée ſur la raiſon, ſans les lumières de la foi, il prend ſes principes dans cette ſuppoſition, & conſidère l'homme deſtitué de toute révélation. Il met donc toute choſe dans un doute ſi univerſel & ſi général, que l'homme doutant même s'il doute, ſon incertitude roule ſur elle-même dans un cercle perpétuel & ſans repos, s'oppoſant également à ceux qui diſent que tout eſt incertain, & à ceux qui diſent que tout ne l'eſt pas, parce qu'il ne veut rien aſſurer. C'eſt dans ce doute, qui doute de ſoi, & dans cette ignorance, qui s'ignore, que conſiſte l'eſſence de ſon opinion. Il ne peut l'exprimer par aucun

terme poſitif, car s'il dit qu'il doute, il ſe trahit, en aſſurant au moins qu'il doute, ce qui étant formellement contre ſon intention, il eſt réduit à s'expliquer par interrogation ; de ſorte, que ne voulant pas dire, je ne ſais, il dit : que ſais-je ? De quoi il a fait ſa deviſe en la mettant ſous les baſſins d'une balance, leſquels peſant les contradictoires, ſe trouvent dans un parfait équilibre. En un mot, il eſt pur pyrrhonien. Tous ſes diſcours, tous ſes eſſais, roulent ſur ce principe, & c'eſt la ſeule choſe qu'il prétend bien établir. Il détruit inſenſiblement tout ce qui paſſe pour le plus certain parmi les hommes, non pas pour établir le contraire,

avec une certitude de laquelle ſeule il eſt ennemi; mais pour faire voir ſeulement que les apparences étant égales de part & d'autre, on ne ſait où aſſeoir ſa créance.

Dans cet eſprit, il ſe moque de toutes les aſſurances ; il combat, par exemple, ceux qui ont penſé établir un grand remède contre les procès, par la multitude & la prétendue juſteſſe des loix : comme ſi on pouvoit couper la racine des doutes, d'où naiſſent les procès ; comme s'il y avoit des digues qui puiſſent arrêter le torrent de l'incertitude, & captiver les conjectures. Il dit, à cette occaſion, *qu'il vaudroit autant ſoumettre ſa cauſe au premier paſſant, qu'à des juges*

armés de ce nombre d'ordonnances. Il n'a pas l'ambition de changer l'ordre de l'état, il ne prétend pas que ſon avis ſoit meilleur, il n'en croit aucun bon. Il veut ſeulement prouver la vanité des opinions les plus reçues, montrant que l'excluſion de toutes loix diminueroit plutôt le nombre des différens, que cette multitude de loix qui ne ſert qu'à l'augmenter, parce que les obſcurités croiſſent à meſure qu'on eſpère les ôter; elles ſe multiplient par les commentaires; & le plus sûr moyen d'entendre le ſens d'un diſcours, eſt de ne le pas examiner, de le prendre ſur la première apparence; car ſi peu qu'on l'obſerve, toute ſa clarté ſe diſſipe;

ſur ce modèle, il juge à l'aventure de toutes les actions des hommes & des points d'hiſtoire, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, ſuivant librement ſa première vue, & ſans contraindre ſa penſée ſous les règles de la raiſon, qui n'a, ſelon lui, que de fauſſes meſures. Ravi de montrer, par ſon exemple, les contrariétés d'un même eſprit, dans ce génie tout libre, il lui eſt également bon de s'emporter ou non dans les diſputes, ayant toujours, par l'un ou l'autre exemple, un moyen de faire voir la foibleſſe des opinions; étant porté avec tant d'avantage dans le doute univerſel, qu'il s'y fortifie également par ſon triomphe & par ſa défaite.

C'eſt dans cette aſſiette, toute flottante & toute chancelante qu'elle eſt, qu'il combat avec une fermeté invincible, & foudroie l'impiété horrible de ceux qui aſſurent que Dieu n'eſt point. Il les entreprend particulièrement dans l'apologie de Raimond de Sebonde; & les trouvant dépouillés volontairement de toute révélation, & abandonnés à leur lumière naturelle, tout fait mis à part, il les interroge de quelle autorité ils entreprennent de juger de cet être ſouverain, qui eſt infini par ſa propre définition, eux qui ne connoiſſent véritablement aucune des moindres choſes de la nature. Il leur demande ſur quels principes ils s'appuient, & il

les preſſe de les lui montrer. Il examine tous ceux qu'ils peuvent produire, & il pénètre ſi avant, par le talent où il excelle, qu'il montre la vanité de tous ceux qui paſſent pour les plus éclairés & les plus fermes. Il demande ſi l'ame connoît quelque choſe, ſi elle ſe connoît elle-même, ſi elle eſt ſubſtance ou accident, corps ou eſprit, ce que c'eſt que chacune de ces choſes, & s'il n'y a rien qui ne ſoit quelqu'un de ces ordres; ſi elle connoît ſon propre corps, ſi elle ſait ce que c'eſt que matière; comment elle peut raiſonner, ſi elle eſt matérielle, & comment elle peut être unie à un corps particulier, & en reſſentir les paſſions,

ſi elle eſt ſpirituelle. Quand a-t-elle commencé d'être? avec ou devant le corps ? finit-elle avec lui, ou non ? ne ſe trompe-t-elle jamais ? ſait-elle quand elle erre ? vu que l'eſſence de la mépriſe conſiſte à la méconnoître. Il demande encore ſi les animaux raiſonnent, penſent, parlent : qui peut décider ce que c'eſt que le *tems*, l'*eſpace*, l'*étendue*, le *mouvement*, l'*unité*, toutes choſes qui nous environnent, & entièrement inexplicables ; ce que c'eſt que *ſanté*, *maladie*, *mort*, *vie*, *bien*, *mal*, *juſtice*, *péché*, dont nous parlons à toute heure. Si nous avons en nous des principes du vrai, & ſi ceux que nous croyons, & qu'on appelle axiomes, ou no-

tions communes à tous les hommes, ſont conformes à la vérité eſſentielle. Puiſque nous ne ſavons que par la ſeule foi, qu'un être tout bon nous les a donnés véritables, en nous créant pour connoître la vérité, qui ſaura, ſans cette lumière de la foi, ſi, étant formées à l'aventure, nos notions ne ſont pas incertaines, ou ſi, étant formées par un être faux & méchant, il ne nous les a pas données fauſſes pour nous ſéduire? Montrant par-là que Dieu & le vrai ſont inſéparables, & que ſi l'un eſt ou n'eſt pas, s'il eſt certain ou incertain, l'autre eſt néceſſairement de même. Qui ſait ſi le ſens commun, que nous prenons ordinaire-

ment pour juge du vrai, a été deſtiné à cette fonction par celui qui l'a créé? Qui ſait ce que c'eſt que vérité, & comment on peut s'aſſurer de la voir ſans la connoître? Qui ſait même ce que c'eſt qu'un être, puiſqu'il eſt impoſſible de le définir, qu'il n'y a rien de plus général, & qu'il faudroit pour l'expliquer, ſe ſervir de l'être même, en diſant, c'eſt telle ou telle choſe. Puis donc que nous ne ſavons ce que c'eſt qu'*ame*, *corps*, *tems*, *eſpace*, *mouvement*, *vérité*, *bien*, ni même l'*être*, ni expliquer l'idée que nous nous en formons; comment nous aſſurerons-nous qu'elle eſt la même dans tous les hommes? Nous n'en avons d'autres marques que

l'uniformité des conſéquences, qui n'eſt pas toujours un ſigne de celle des principes; car ceux ci peuvent bien être différens, & conduire néanmoins aux mêmes concluſions; chacun ſachant que le vrai ſe conclut ſouvent du faux.

Enfin Montaigne examine profondément les ſciences; la géométrie, dont il tâche de montrer l'incertitude dans ſes axiomes, & dans les termes qu'elle ne définit point, comme d'*étendue*, *le mouvement*, &c. la phyſique & la médecine, qu'il déprime en une infinité de façons; l'hiſtoire, la politique, la morale, la juriſprudence & le reſte; de ſorte que, ſans la révélation, nous pourrions

croire, ſelon lui, que la vie eſt un ſonge, dont nous ne nous éveillons qu'à la mort, & pendant lequel nous avons auſſi peu les principes du vrai, que durant le ſommeil naturel. C'eſt ainſi qu'il gourmande ſi fortement & ſi cruellement la raiſon dénuée de la foi, que lui faiſant douter ſi elle eſt raiſonnable, & ſi les animaux le ſont ou non, ou plus ou moins que l'homme, il la fait deſcendre de l'excellence qu'elle s'eſt attribuée, & la met, par grace, en parallèle avec les bêtes, ſans lui permettre de ſortir de cet ordre juſqu'à ce qu'elle ſoit inſtruite par ſon créateur même, de ſon rang, qu'elle ignore, la menaçant, ſi elle

gronde, de la mettre au-deſſous de toutes, ce qui lui paroît auſſi facile que le contraire, & ne lui donnant pouvoir d'agir cependant, que pour reconnoître ſa foibleſſe avec une humilité ſincère, au lieu de s'élever par une ſotte vanité. On ne peut voir, ſans joie, dans cet auteur, la ſuperbe raiſon ſi invinciblement froiſſée par ſes propres armes, & cette révolte ſi ſanglante de l'homme contre l'homme, laquelle de la ſociété avec Dieu, où il s'élevoit par les maximes de ſa foible raiſon, le précipite dans la condition des bêtes. Et on aimeroit de tout ſon cœur le miniſtre d'une ſi grande vengeance, ſi, en ſuivant les règles

d'une bonne morale, il portoit ces hommes, qu'il avoit ſi utilement humiliés, à ne pas irriter, par de nouveaux crimes, celui qui peut ſeul les tirer de ceux qu'il les a convaincus de ne pas pouvoir ſeulement connoître. C'eſt ici le foible de Montaigne : voyons ſa morale.

De ce principe, que hors de la foi tout eſt dans l'incertitude, & conſidérant combien il y a de tems qu'on cherche le vrai & le bien, ſans grand progrès vers la tranquillité, il conclut qu'on en doit laiſſer le ſoin aux autres; demeurer cependant en repos, coulant légèrement ſur ces ſujets, de peur d'y enfoncer en appuyant; prendre le vrai & le bien ſur la première ap-

parence, ſans les preſſer, parce qu'ils ſont ſi peu ſolides, que quelque peu que l'on ſerre la main, ils s'échappent entre les doigts, & la laiſſent vuide. Il fuit donc le rapport des ſens & les notions communes, parce qu'il faudroit ſe faire violence pour les démentir, & qu'il ne ſait s'il y gagneroit, ignorant où eſt le vrai. Il fuit auſſi la douleur & la mort, parce que ſon inſtinct l'y pouſſe, & qu'il n'y veut pas réſiſter par la même raiſon : mais il ne ſe fie pas trop à ces mouvemens de crainte, & n'oſeroit en conclure que ce ſoient de véritables maux : vu qu'on ſent auſſi des mouvemens de plaiſir qu'on accuſe d'être mauvais, quoique la

nature, dit-il, parle au contraire. « Ainſi je n'ai rien d'extravagant » dans ma conduite, pourſuit-il, » j'agis comme les autres; & tout » ce qu'ils font, dans la ſotte penſée » qu'ils ſuivent le vrai bien, je le » fais par un autre principe, qui » eſt que les vraiſemblances étant » pareilles de l'un & de l'autre » côté, l'exemple & la commodité » ſont les contrepoids qui m'en- » traînent ». Il ſuit les mœurs de ſon pays, parce que la coutume l'emporte; il monte ſon cheval, parce que le cheval le ſouffre, mais ſans croire que ce ſoit de droit; au contraire, il ne ſait pas ſi cet animal n'a pas celui de ſe ſervir de lui. Il ſe fait même quel-

que violence pour éviter certains vices ; il garde la fidélité au mariage, à cauſe de la peine qui ſuit les déſordres ; la règle de ſes actions étant en tout la commodité & la tranquillité. Il rejette donc bien loin cette vertu ſtoïque, qu'on peint avec une mine ſévère, un regard farouche, des cheveux hériſſés, le front ridé & en ſueur ; dans une poſture pénible & tendue, loin des hommes, dans un morne ſilence, & ſeule ſur la pointe d'un rocher ; fantôme, dit Montaigne, capable d'effrayer les enfans, & qui ne fait autre choſe, avec un travail continuel, que de chercher un repos où elle n'arrive jamais : au lieu que la ſienne eſt naïve,

familière, plaiſante, enjouée, &, pour ainſi dire, folâtre : elle ſuit ce qui la charme, & badine négligemment des accidens bons & mauvais, couchée mollement dans le ſein de l'oiſiveté tranquille, d'où elle montre aux hommes, qui cherchent la félicité avec tant de peine, que c'eſt là ſeulement où elle repoſe, & que l'ignorance & l'incurioſité ſont deux doux oreillers pour une tête bien faite, comme il le dit lui-même.

Comparaiſon d'Epictète & de Montaigne.

En liſant Montaigne, & le comparant avec Epictète, on ne peut ſe diſſimuler qu'ils étoient aſſuré-

ment les deux plus grands défenſeurs des deux plus célèbres ſectes du monde infidèle, & qui ſont les ſeules entre celles des hommes deſtitués de la lumière de la religion, qui ſoient en quelque ſorte liées & conſéquentes. En effet, que peut-on faire ſans la révélation, que de ſuivre l'un ou l'autre de ces deux ſyſtêmes ? Le premier. Il y a un Dieu ; donc c'eſt lui qui a créé l'homme : il l'a fait pour lui-même, il l'a créé tel qu'il doit être pour être juſte & devenir heureux : donc l'homme peut connoître la vérité ; & il eſt à portée de s'élever, par la ſageſſe, juſqu'à Dieu, qui eſt ſon ſouverain bien.

Second ſyſtême. L'homme ne

peut s'élever juſqu'à Dieu, ſes inclinations contrediſent la loi, il eſt porté à chercher ſon bonheur dans les biens viſibles, & même en ce qu'il y a de plus honteux. Tout paroît donc incertain, & le vrai bien l'eſt auſſi : ce qui ſemble nous réduire à n'avoir ni règle fixe pour les mœurs, ni certitude pour les ſciences. Il y a un plaiſir extrême à remarquer dans ces divers raiſonnemens en quoi les uns & les autres ont apperçu quelque choſe de la vérité qu'ils ont eſſayé de connoître. Car s'il eſt agréable d'obſerver dans la nature le deſir qu'elle a de peindre Dieu dans tous ſes ouvrages où l'on en voit quelques caractères, parce qu'ils en ſont les

images, combien plus il eſt juſte de conſidérer, dans les productions des eſprits, les efforts qu'ils font pour parvenir à la vérité, & de remarquer en quoi ils y arrivent & en quoi ils s'en égarent. C'eſt la principale utilité qu'on doit tirer de ſes lectures.

Il ſemble que la ſource des erreurs d'Epictète & des ſtoïciens, d'une part, de Montaigne & des épicuriens, de l'autre, eſt de n'avoir pas ſu que l'état de l'homme, à préſent, diffère de celui de ſa création. Les uns remarquent quelques traces de ſa première grandeur, & ignorant ſa corruption, ont traité la nature comme ſaine, & ſans beſoin de réparateur, ce

qui

qui les mène au comble de l'orgueil. Les autres éprouvant sa misère présente, & ignorant sa première dignité, traitent la nature comme nécessairement infirme & irréparable ; ce qui les précipite dans le désespoir d'arriver à un véritable bien, & de-là, dans une extrême lâcheté. Ces deux états qu'il falloit connoître ensemble, pour voir toute la vérité, étant connus séparément, conduisent nécessairement à l'un de ces deux vices ; à l'orgueil ou à la paresse, où sont infailliblement plongés tous les hommes destitués des lumières de la révélation, puisque s'ils ne demeurent point dans leurs désordres par lâcheté, ils n'en sor-

tent que par vanité, & ſont toujours eſclaves.

C'eſt donc de ces lumières imparfaites qu'il arrive que les uns connoiſſant l'infirmité, & non le devoir, ils s'abattent dans la lâcheté ; les autres connoiſſant le devoir ſans connoître leur infirmité, ils s'élèvent dans leur orgueil. On s'imaginera peut-être qu'en les alliant on pourroit former une morale parfaite : mais au lieu de cette paix, il ne réſulteroit de leur aſſemblage qu'une guerre & une deſtruction générale ; car les uns établiſſant la certitude, & les autres le doute, les uns la grandeur de l'homme, les autres ſa foibleſſe, ils ne ſauroient ſe réunir & ſe concilier ; ils

ne peuvent, ni ſubſiſter ſeuls à cauſe de leurs défauts, ni s'unir à cauſe de la contrariété de leurs opinions.

Conciliation des deux ſyſtêmes.

Il faut qu'ils ſe briſent & s'anéantiſſent pour faire place à la vérité de la révélation : c'eſt elle qui accorde les contrariétés les plus formelles par un art tout divin. Uniſſant tout ce qui eſt de vrai, chaſſant tout ce qu'il y a de faux, elle enſeigne, avec une ſageſſe véritablement céleſte, le point où s'accordent les principes oppoſés qui paroiſſent incompatibles dans ces doctrines purement humaines. En voici la raiſon ; les ſages du

monde ont placé les contrariétés dans un même ſujet ; l'un attribuoit la force à la nature, l'autre la foibleſſe à cette même nature, ce qui ne peut ſubſiſter : au lieu que la foi nous apprend à les mettre en des ſujets différens ; toute l'infirmité appartient à la nature, toute la puiſſance au ſecours de Dieu. Voilà l'union étonnante & nouvelle que Dieu ſeul pouvoit faire. C'eſt ainſi que la philoſophie conduit inſenſiblement à la théologie : & il eſt difficile de n'y pas entrer, quelque vérité que l'on traite, parce qu'elle eſt le centre de toutes les vérités, ce qui paroît ici parfaitement, puiſqu'elle renferme ſi viſiblement ce qu'il y a de vrai

dans ces opinions contraires. Auſſi on ne voit pas comment aucun d'eux pourroit refuſer de la ſuivre. S'ils ſont pleins de la grandeur de l'homme, qu'en ont-ils imaginé qui ne cède aux promeſſes de l'évangile ? Et s'ils ſe plaiſent à voir l'infirmité de la nature, leur idée n'égale point celle de la véritable foibleſſe du péché. Chaque parti y trouve plus qu'il ne deſire, & ce qui eſt admirable, y trouve à s'allier dans un degré infiniment inférieur.

Concluſion.

On s'imagine que les chrétiens ont peu beſoin de ces lectures philoſophiques ; on a tort, ſur-tout dans un ſiècle comme le nôtre.

Epictète a un art incomparable pour troubler le repos de ceux qui le cherchent dans les choſes extérieures, & pour les forcer à connoître qu'ils ſont de véritables eſclaves & de miſérables aveugles; qu'il eſt impoſſible d'éviter l'erreur & la douleur qu'ils fuient, s'ils ne ſe donnent ſans réſerve à Dieu ſeul. Montaigne eſt incomparable pour confondre l'orgueil de ceux qui, ſans la foi, ſe piquent d'une véritable juſtice, pour déſabuſer ceux qui s'attachent à leurs opinions, & qui croient, indépendamment de l'exiſtence & des perfections de Dieu, trouver dans les ſciences des vérités inébranlables; & pour convaincre ſi bien la raiſon de ſon

peu de lumière & de ſes égaremens, qu'il eſt difficile après cela d'être tenté de rejetter les myſtères, parce qu'on croit y trouver des répugnances. Mais Epictète, en combattant la pareſſe, mène à l'orgueil, & pourroit être nuiſible à ceux qui ne ſont pas perſuadés de la corruption de toute juſtice qui ne vient pas de la foi. Montaigne paroît auſſi pernicieux de ſon côté, à ceux qui ont quelque pente à l'impiété & aux vices. Ces lectures doivent être réglées avec beaucoup de ſoin, de diſcrétion & d'égard à la condition & aux mœurs de ceux qui s'y appliquent. Mais il ſemble qu'en les joignant elles ne peuvent que réuſſir, parce que l'une

§. III. *Des preuves hiſtoriques de la Religion*, 255

ARTICLE IX.

Sur Montaigne & Epictète, 286
Caractere d'Epictète, ibid.
Caractère de Montaigne, 291
Comparaiſon d'Epictète & de Montaigne, 309
Conciliation des deux ſyſtêmes, 315
Concluſion, 317

ARTICLE X.

Penſées détachées, 320

Fin de la Table.

Digitized by Google

II.

Voulez-vous qu'on diſe du bien de vous ? N'en dites jamais.

III.

Il y a des vices qui ne tiennent à nous que par d'autres, & qui, en ôtant le tronc, s'emportent comme des branches.

IV.

Une langue, à l'égard d'une autre, eſt un chiffre où les mots ſont changés, & non les lettres en lettres. Ainſi une langue inconnue eſt déchiffrable.

V.

Il y a des modèles d'agrément & de beauté, qui consistent en un certain rapport entre notre nature foible ou forte, telle qu'elle est, & la chose qui nous plaît. Tout ce qui est formé sur ce modèle nous agrée, maison, chanson, discours, vers, prose, femmes, oiseaux, rivières, chambres, habits. Tout ce qui n'est point sur ce modèle, déplaît à ceux qui ont le goût bon.

V I.

L'homme aime la malignité; mais ce n'est pas contre les malheureux, & c'est se tromper que d'en juger autrement.

VII.

On ne s'imagine d'ordinaire Platon & Ariſtote qu'avec de grandes robes, & comme des perſonnages toujours graves & ſérieux. C'étoient d'honnêtes gens qui rioient comme les autres avec leurs amis. Et quand ils ont fait leurs loix & leurs traités de politique, ça été en ſe jouant & pour ſe divertir. C'étoit la partie la moins philoſophe & la moins ſérieuſe de leur vie. La plus philoſophe étoit de vivre ſimplement & tranquillement.

VIII.

Céſar étoit trop vieux, ce me ſemble, pour s'aller amuſer à con-

quérir le monde. Cet amuſement étoit bon à Alexandre ; c'étoit un jeune homme qu'il étoit difficile d'arrêter ; mais Céſar devoit être plus mûr.

IX.

Ceux qui jugent d'un ouvrage par règles ſont, à l'égard des autres, comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : il y a deux heures que nous ſommes ici. L'autre dit : il n'y a que trois quarts-d'heure. Je regarde ma montre. Je dis à l'un : vous vous ennuyez ; & à l'autre, le tems ne vous dure guère : car il y a une heure & demie, & je me moque de ceux qui diſent que le tems me dure à moi,

moi, & que j'en juge par fantaiſie; ils ne ſavent pas que j'en juge par ma montre.

X.

A meſure qu'on a plus d'eſprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

XI.

Il y a des gens qui voudroient qu'un auteur ne parlât jamais des choſes dont les autres ont parlé; autrement on l'accuſe de ne rien dire de nouveau. Mais ſi les matières qu'il traite ne ſont pas nouvelles, la diſpoſition en eſt nouvelle. Quand on joue à la

paume, c'eſt une même balle dont joue l'un & l'autre ; mais l'un la place mieux. J'aimerois autant qu'on l'accusât de ſe ſervir des mots anciens : comme ſi les mêmes penſées ne formoient pas un autre corps de diſcours par une diſpoſition différente ; auſſi bien que les mêmes mots forment d'autres penſées par les différentes diſpoſitions.

XII.

L'extrême eſprit eſt accuſé de folie comme l'extrême défaut. Rien ne paſſe pour bon que la médiocrité. C'eſt la pluralité qui a établi cela, & qui mord quiconque s'en échappe par quelque bout que ce ſoit. Je ne m'y obſtinerai pas ; je

conſens qu'on m'y mette, & ſi je refuſe d'être au bas bout, ce n'eſt pas parce qu'il eſt bas, mais parce qu'il eſt bout; car je refuſerois de même qu'on me mît au haut. C'eſt ſortir de l'humanité, que de ſortir du milieu : la grandeur de l'ame humaine conſiſte à ſavoir s'y tenir : & tant s'en faut que ſa grandeur ſoit d'en ſortir, qu'elle eſt à n'en point ſortir.

XIII.

Quand on ſe porte bien, on ne comprend pas comment on pourroit faire ſi on étoit malade; & quand on l'eſt, on prend médecine gaiment; le mal y réſout. On n'a plus les paſſions & les deſirs des divertiſſemens & des promenades,

que la ſanté donnoit, & qui ſont incompatibles avec les néceſſités de la maladie. La nature donne alors des paſſions & des deſirs conformes à l'état préſent. Ce ne ſont que les craintes que nous nous donnons nous-mêmes, & non pas la nature qui nous trouble; parce qu'elles joignent à l'état où nous ſommes les paſſions de l'état où nous ne ſommes pas.

XIV.

Diſeurs de bons mots, mauvais caractères.

XV.

La vertu d'un homme ne ſe doit pas meſurer par ſes efforts, mais par ce qu'il fait d'ordinaire.

Les grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes paſſions; mais les uns ſont au haut de la roue, & les autres près du centre, & ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

On ſe perſuade mieux, pour l'ordinaire, par les raiſons qu'on a trouvées ſoi-même, que par celles qui ſont venues dans l'eſprit des autres.

XVI.

L'exemple de la chaſteté d'Alexandre n'a pas tant fait de continens que celui de ſon ivrognerie a fait d'intempérans. On n'a pas de honte de n'être pas auſſi vicieux que lui. On croit n'être pas tout-

à-fait dans les vices du commun des hommes, quand on se voit dans les vices de ces grands hommes. On tient à eux par le bout par où ils tiennent au peuple. Quelqu'élevés qu'ils soient, ils sont unis au reste des hommes par quelqu'endroit. Ils ne sont pas suspendus en l'air, & séparés de notre société; s'ils sont plus grands que nous, c'est qu'ils ont les pieds aussi bas que les nôtres. Ils sont tous à même niveau, & s'appuient sur la même terre; &, par cette extrémité, ils sont aussi abaissés que nous, que les enfans, que les bêtes.

XVII.

J'ai craint que je n'eusse mal

écrit, me voyant condamné : mais l'exemple de tant de pieux écrits me fait croire au contraire. Il n'eſt plus permis de bien écrire.

Toute l'inquiſition eſt corrompue ou ignorante. Il eſt meilleur d'obéir à Dieu qu'aux hommes. Je ne crains rien, je n'eſpère rien, les évêques ne ſont pas..... Ainſi le Port-Royal craint, & c'eſt une mauvaiſe politique de les ſéparer; car quand ils ne craindront plus, ils ſe feront plus craindre.

XVIII.

L'inquiſition & la ſociété ſont les deux fléaux de la vérité.

XIX.

Le ſilence eſt la plus grande

perſécution. Jamais les ſaints ne ſe ſont tus. Il eſt vrai qu'il faut vocation. Mais ce n'eſt pas des arrêts du conſeil qu'il faut apprendre ſi l'on eſt appelé, c'eſt de la néceſſité de parler.

XX.

Si mes lettres ſont condamnées à Rome, ce que j'y condamne eſt condamné dans le ciel.

Fin du quatorzième Volume.

TABLE

Pour les treizième & quatorzième Tomes de la Morale.

TOME XIII.

Réflexions Morales du Duc de la Rochefoucauld, 3

Réflexions Morales de la Bruyere, 177

De l'Homme, *ibid.*

Du mérite perſonnel, 215

Du Cœur, 228

De la Société, & de la Converſation, 245

Des biens de fortune, 251

Des Femmes, 262

De la Cour, 274

Des Grands, 286
Du Souverain, ou de la Républi-que, 295
Des Jugemens, 301
Des Ouvrages de l'Eſprit, 330
De la Mode, 348
De quelques Uſages, 355
De la Religion, 364
Caractères, 368

TOME XIV.

Eloge de Blaiſe Paſcal, 1

PENSÉES DE PASCAL.

ARTICLE PREMIER.

De la néceſſité de s'occuper des preuves de l'exiſtence d'une vie future, 41

ARTICLE II.

Qu'il faudroit croire & pratiquer la religion chrétienne, quand même on ne pourroit la prouver, 67

ARTICLE III.

De l'incertitude de nos connoissances naturelles, 74

ARTICLE IV.

Que la raison ne nous donne aucune connoissance démonstrative de l'existence de Dieu, ni de la morale, 110

§. I. *Sur l'existence de Dieu,* 111

§. II. *Sur la Morale,* 119

ARTICLE V.

De la grandeur, de la vanité,

de la foibleſſe & de la misère des hommes, 151

ARTICLE VI.

Préjugés juſtifiés par les principes des articles précédens, 210

ARTICLE VII.

Que l'homme eſt un être dégénéré, & qu'il a beſoin d'une religion, 226

ARTICLE VIII.

Preuves de la Religion chrétienne, 234

§. I. *De la nature des preuves du Chriſtianiſme*, ibid.

§. II. *Des preuves morales du Chriſtianiſme*, 242